



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

The image shows the front cover of an antique book. The cover is decorated with a traditional marbled paper pattern, often called a 'stone' or 'shell' pattern, featuring large, irregular, cell-like shapes in various shades of brown, tan, and black. The spine of the book is visible on the left side, showing a dark, worn leather binding. A small, rectangular blue paper label is affixed to the spine, containing the text 'California Regional Library' in a white, sans-serif font. The book is set against a dark, almost black background.

California
Regional
Library

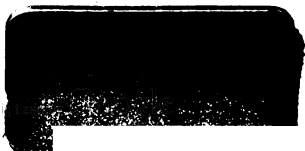
970^A
=

8403

970 A
=



8403



10

MON VOYAGE

AU MEXIQUE.

En Vente :

CHEZ ROUX, EDITEUR.

- LE BOURREAU DU ROI, par Roland BAUCHERY, 1 vol. in-8°.
- Du même, LA NAPOLITAINE, 1 vol. in-8° (épuisé); 2^m édit. 3 vol. in-12. Prix : 9 fr.
- JEAN GALEAS, par Arthur FLEURY; 1 vol. in-8°. Prix : 2 fr.
- LA SOEUR DE CHARITÉ, roman de mœurs; 3 vol. in-12. Prix : 9 fr.
- JEAN LE PRECURSEUR, par Édouard PRIMARD; brochure in-8. prix, 75 c.
- Du même, LES NUITS D'UN CHARTREUX; 1 vol. in-8°, avec vignettes. Prix : 7 fr. 50 c.
- SANS CELA ELLE SERAIT MA FEMME, par Félix SERVAN; 2 vol. in-8°. Prix, 15 fr.

SOUS PRESSE :

- DIDIER, ou le BORGNE et le BOITEUX; par Roland BAUCHERY; 2 vol. in-8°.
- MARIA JOUBERT; par Félix SERVAN, 2 vol. in-8°.
- Du même, UNE VOIX QUI SE PERD (Poésies nouvelles); 1 vol. in-8°, orné de 6 vignettes.
- NOTRE-DAME DE PONTOISE, par Arthur FLEURY; 2 vol. in-8°.
- LE PARTI LE PLUS SAGE (Histoire de la vie réelle), par Auguste POURRAT; 2 vol. in-8°.
- UN ROMAN HISTORIQUE, par Édouard PRIMARD; 2 vol. in-8°.
- LA QUEUE DU DIABLE (1^{re} Série. MŒURS DE L'ÉPOQUE), 2 vol in-12.

Pour paraître en février :

BAGNES, PRISONS ET CRIMINELS,

par APPERT; 3 vol. in-8°.

SAINT-DENIS.—IMPRIMERIE DE PREVOT.



Gavarni.

Porret.

MARIA ET LÉONOR.

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

MON
VOYAGE
AU MEXIQUE,

ou

LE COLON DU GUAZACOALCO,

Par Pierre Charpenne.

TOME PREMIER.

PARIS.

ROUX, EDITEUR,
34, rue des Gravilliers.

—
1856.

INTRODUCTION.



Des hommes dont la fortune était délabrée, désespérant de la réparer en France, formèrent des sociétés d'actionnaires sous les auspices de M. Lainé de Villévêque, pour coloniser les bords du Guaza-coalco, dans l'état de Vera-Cruz, au Mexique. La contrée que ce fleuve arrose, presque inconnue au reste de la Nouvelle-Espagne elle-même, avait acquis en France, grâce à un prospectus rédigé par l'ex-député, une grande réputation. Fécondité du sol, salubrité du climat, abondance de gibier et de poisson, bois de construction de toute espèce, cèdre

et acajou en si grande quantité, que leur produit devait indemniser largement les colons des frais occasionés par les premières exploitations; fruits d'Europe et des tropiques; en un mot, toutes les productions que la nature a distribuées aux autres parties du globe avec tant de parcimonie, elle les avait prodiguées sur ces fortunés rivages. Même on avait insinué que des mines d'or et d'argent pourraient y être découvertes. Ainsi, comme vous voyez, rien n'y manquait pour tenter les avides.

En 1829 et 1830, plusieurs navires étaient partis du Havre, chargés de passagers destinés pour cette colonie tant prônée. On ignorait si ces expéditions étaient arrivées à bon port; leur réussite était encore dans le vague de l'incertitude, quand deux sociétés se formèrent dans le midi de la France, l'une à Orange (Vaucluse), l'autre à Valence (Drôme), pour coloniser les bords du Guazacoalco. L'achat des provisions, instrumens et ustensiles nécessaires avait été fait, lorsque des nouvelles fâcheuses sur le résultat des premières expéditions circulèrent en France. Mais outre que des lettres, envoyées par des colons natifs de Valence, paraissaient les démentir, n'avait-on pas pour palladium, contre les bruits publics, le prospectus où M. Lainé, s'appuyant des témoignages d'un certain abbé Baradère qui a visité le pays, et d'un autre Français, appelé Giordan, naturalisé Mexicain, lequel y avait

laissé sa femme, fait un éloge si beau des bords du fleuve, que le paradis terrestre n'aurait pas été préférable !

A Dieu ne plaise que j'accuse de mauvaise foi MM. Giordan et Baradère, dont M. Lainé de Villévêque s'est étayé ; j'aime mieux supposer qu'ils ont péché par ignorance. Mais si le plan que je me suis tracé en écrivant mes Souvenirs de voyage, me permettait de faire de la personnalité, sans reprocher non plus à l'ancien questeur de la chambre des députés d'avoir vendu des terres qui lui avaient été concédées gratuitement par le gouvernement mexicain, je me contenterais de lui faire observer que lorsqu'on cite le témoignage d'un écrivain recommandable sur une contrée, il n'est pas permis de le morceler, de ne prendre dans ses écrits que l'éloge de cette contrée. Si M. Lainé de Villévêque s'était donné la peine de lire un peu mieux le *Traité politique de M. de Humboldt sur la Nouvelle-Espagne*, dont il a fait quelques citations dans son prospectus, il aurait trouvé que le savant voyageur rapporte que le climat est insalubre dans presque tout l'état de Vera-Cruz, et que le *Delta, formé par le Guazacoalco et le fleuve Saint-Jean-d'Alvarado, est assez malsain par sa situation, pour qu'il n'y eût pas à craindre que son insalubrité fut augmentée par la culture du riz*. Il y aurait bien encore quelques petits reproches à faire à M. Lainé de Villévêque, relativement au Guaza-

coalco ; mais je ne veux pas rouvrir une plaie trop récente, parce que mon intention est de ne blesser personne, pas même celui dont les rapports ont été la cause, je veux croire innocente, de la mort de quatre cents de mes compatriotes. Je le laisse donc à ses remords, s'il en a, et passe de son prospectus aux deux sociétés de Vaucluse et de la Drôme.

Donc, elles convinrent de noliser un navire à frais communs. Bientôt le bruit de cette expédition se répandit au loin ; des ouvriers se présentèrent en foule pour prendre des engagements dans les deux sociétés ; des jeunes gens à l'imagination ardente, aux projets romanesques, se firent actionnaires, non pas tant pour courir après la fortune, puisque plusieurs la possédaient déjà, que pour chercher une vie nouvelle dans les aventures d'un voyage périlleux, au-delà duquel leur inexpérience, trompée par de faux rapports, n'entrevoyait que la félicité.

Je fus du nombre de ces jeunes aventuriers.

Les deux sociétés, dont l'une prit le nom de Saint-Martin, et dont l'autre s'appela Vauclusienne, de l'aimable nom de Vaucluse, pays natal de la plupart de ses membres, se rendirent à Marseille. Elles y affrétèrent le brick *le Requin*, de 160 tonneaux. Nous étions près de 140 passagers, actionnaires, ouvriers, femmes, enfans.

Les vivres nécessaires à un aussi grand nombre

de personnes, seulement pour la traversée, remplis-
 saient tellement le navire, que la plupart de nos ou-
 vriers ne purent embarquer leurs malles, et furent
 obligés de vendre une partie de leurs effets. Nous
 nous vîmes aussi dans la nécessité de ne pouvoir y
 faire entrer beaucoup de provisions de bouche, dont
 nous avions cru devoir nous munir pour le temps
 des premières exploitations.

La partie de l'entrepont, depuis le poste jusqu'aux
 écoutilles, fut destinée au logement des ouvriers ; celle
 d'arrière fut divisée par une cloison en deux moitiés
 réservées l'une à leurs femmes, et l'autre aux action-
 naires ; une partie du rouffle fut occupée par nos da-
 mes. Les hamacs suspendus dans l'entrepont se tou-
 chaient tous, et le remplissaient entièrement ; et nos
 malles, placées de chaque côté, ne laissaient qu'un
 étroit passage au milieu. Le pont était garni de bar-
 riques pleines d'eau ; la chaloupe remplie de pom-
 mes de terre. Enfin, la cale, le pont, l'entrepont, la
 chaloupe, le rouffle, tout était si encombré, qu'un
 baril, une malle, peut-être même un passager de
 plus, n'aurait pu y trouver une place.

La veille du départ, je me trouvais sur l'esplanade
 qui, d'un côté, touche au Vieux-Marseille, et de
 l'autre domine et la rade et le port. Appuyé sur le
 parapet, au pied duquel la mer brise ses flots, je
 contempiais, à l'extrémité de cette immense nappe

bleue, l'arrivée des navires, qui, d'abord petits comme la nacelle de papier que l'écolier confie à l'eau dormante du ruisseau, poussés par les vents, soulevés et battus par les vagues, grandissaient en s'approchant graduellement du port. O heureux navires ! me disais-je, maintenant votre course est finie ; vous êtes en vue du port, dans un instant vous allez vous y élancer, comme un enfant égaré dans les bras de sa mère ! Les passagers que vous ramenez en France, échappés aux périls des tempêtes et d'un lointain voyage, vont enfin revoir leur foyer domestique. Bientôt l'époux va presser sur son cœur une épouse qu'il adore, et qui, peut-être en ce moment, prosternée dans la chapelle de la *Bonne-Mère*, implore ardemment son retour. Bientôt le père embrassera son fils, le fils son père, et l'ami ses amis ! Quelle joie de se revoir ! quel bonheur pour le voyageur, lorsque, entouré de tout ce qu'il aime, il raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a fait, ce qu'il a souffert ! Tous l'écoutent dans le silence ; tous le regardent avec admiration. Son teint hâlé, son œil vif, sa voix forte, l'énergie de ses expressions, la vigueur de ses pensées, tout dans lui annonce que grandes ont été ses sensations. Ceux qui l'ont connu, l'en aiment davantage ; ils le consultent dans tout, regardent ses avis comme des sentences, parce qu'il est au-dessus d'eux, comme l'adulte est au-dessus de l'enfant, comme l'âge viril est au-dessus de l'adolescence. Son

expérience l'a grandi; plus jeune que ceux qui l'écoutent, il a vécu plus qu'eux.

Ils sont partis ceux que ces navires ramènent, incertains comme moi de revenir dans leur patrie, et cependant les voilà de retour : ils vont de nouveau fouler son sol. Hélas! ils l'ont quittée avec plus de regret que moi, peut-être; car, peut-être, elle était alors riche et opulente, parée de tous les ornemens de la jeunesse et de la beauté. Elle aimait ses enfans, et les protégeait tous; elle était fière de les voir dans la paix et l'abondance. Comme ils vont la trouver changée!

Comme eux, je vais braver les flots et la tempête, et c'est pour la première fois! Puisse-je à mon retour, s'il plaît à Dieu, que je revienne voir la France plus libre, plus grande, plus prospère! Elle possède tout ce que j'aime. Conservez-le moi, ô mon Dieu! conservez-le moi! Puisse-je en revoyant le rocher qui défend mon village contre les vents du nord, en entendant la cloche sonore donner le signal de l'*Angelus*, retrouver aussi le père commun du village, le pacificateur des familles, le consolateur des pauvres, ce bon vieillard à l'âme céleste que la Providence a chargé de conduire les bons villageois à travers une vie pure et tranquille, à un bonheur qui ne doit pas finir!...

Puis je gagnai mon logement, où j'écrivis la lettre suivante :

« MES CHERS PARENS,

« Le sort en est enfin jeté, je vais me séparer de
 « vous pour long-temps peut-être. Demain à quatre
 « heures du matin je vais fuir au gré des vents et des
 « flots, loin des objets qui possèdent toutes mes af-
 « fections.

« Ah ! pourrai-je m'empêcher de verser des larmes
 « en mettant le pied sur le navire, en voyant fuir le
 « rivage ! Déjà mon cœur attristé aurait besoin d'un
 « ami pour s'épancher. Les sentimens opposés que
 « j'éprouve sont les tristes préludes de ceux que j'é-
 « prouverai demain. L'espoir d'un bien être futur,
 « la douleur de me séparer de ceux qui ont fait pour
 « moi tous les sacrifices, la perspective d'une longue
 « traversée sur une mer immense que je n'ai jamais
 « vue, de la possession d'un bien qui sera suivi, pré-
 « cédé de tant de maux qu'on ne saurait prévoir,
 « suscitent dans mon esprit des idées qui le tour-
 « mentent. — Recevez, mes chers parens, l'expres-
 « sion de l'amour que j'ai pour vous ; croyez que si
 « vous m'aimez, votre fils vous chérit comme lui-
 « même.

« Ah ! si les projets que j'ai conçus viennent à se
 « réaliser, si je parviens à me créer une existence

« honorable, je mettrai mon bonheur à faire tout ce
 « qui sera en mon pouvoir, pour vous prouver mon
 « amour. Mais si dans cette course lointaine, la pro-
 « vidence permet que je succombe, ma bouche en
 « rendant le dernier soupir, prononcera vos noms
 « chéris.

« Mon tendre père, ma tendre mère, et vous
 « aussi, ma chère grand'mère, les leçons de sagesse
 « et de vertu dont vous avez nourri mon enfance,
 « seront toujours gravées au fond de mon cœur.
 « Quelque soit le rang que Dieu me destine, dans
 « quelle position que je me trouve, *la religion avant*
 « *tout*, telle est ma devise, et je proteste que je veux
 « vivre et mourir avec ces sentimens. C'est par là
 « que je me rendrai digne de l'amour que vous avez
 « pour moi; c'est par là qu'un bon fils doit prouver
 « son amour à ceux qui lui ont donné l'être. Je peux
 « dévier du chemin de la vertu, et certes, cela ne
 « m'arrive que trop souvent, mais je prie celui qui
 « voit tout de pardonner à ma faiblesse, et de me
 « faire connaître mes égaremens. En ce moment ter-
 « rible, où je vais m'exposer à tant de périls, joi-
 « gnez, mes chers parens, vos prières aux miennes.
 « Conjurons ensemble la providence de me protéger.
 « C'est la seule preuve d'amour qui me reste à vous
 « demander après ce que vous avez fait pour moi.
 « Que dis-je? votre tendresse a devancé ma demande.
 « Ah! si je réussis, dans deux ou trois ans, je re-

x

« viendrai en France. Quel sera notre plaisir en
« nous revoyant après une absence aussi longue !
« Quel plaisir pour moi de vous raconter toutes les
« merveilles dont j'aurai été témoin ! Vous serez éton-
« né de la prodigieuse fécondité du Mexique , des
« établissemens florissans que la société y aura fon-
« dés, des richesses qui nous en reviendront, de tout
« le bonheur enfin que les renseignemens que nous
« avons sur le pays , nous font espérer. »

« Marseille, ce 4 février 1831. »

DÉPART.

Départ.*Février.*

Le 5 février, dès quatre heures du matin, le capitaine Darbouts, et son second, Lebaigue, étaient à leur poste avec les huit hommes d'équipage. A 5 heures, tous nos ouvriers étaient embarqués. Comme *le Requin* tardait à sortir du port, après avoir entendu la messe dans une église voisine, je fus acheter un flacon garni

d'osier, qui devait m'être d'une grande utilité dans les forêts du Mexique, et une canne à flûte que j'eus la douleur de voir briser le surlendemain du départ. Puis, j'admirai encore une fois le port de Marseille, magnifique croissant entouré de maisons superbes, ce bazar de tous les peuples, où circule une ceinture vivante d'étrangers, dont plusieurs, portant le costume oriental, lui donnent l'aspect d'une ville asiatique; les vaisseaux qui se pressent aux bords du bassin, et du haut desquels on fait sans peine glisser les marchandises à terre; mais n'apercevant plus notre brick au milieu des autres navires, je me jetai dans un esquif, en disant au marinier :

— Au *Requin*.

— Il est dans la rade, me répondit-il en patois provençal; mais nous l'atteindrons.

Et je sortis du goulot du port, comme Loth de Sodôme, sans regarder en arrière. C'était la première fois que je m'embarquais; la mer était houleuse, et le mal de mer commença à me

tourmenter quelques minutes après avoir mis le pied sur l'esquif. Je ne saluai donc pas l'antique Phocée avant de la perdre de vue; il ne me vint pas l'idée de jeter un regard d'adieu sur ses belles maisons, sur son port et ses navires qui l'entourent comme d'un collier magique. Je ne voyais qu'une chose, *le Requin* qui se balançait au milieu de la rade; je n'avais qu'un désir, celui de l'atteindre bientôt.

Au moment où je montais sur le pont, deux de mes co-associés en descendaient. C'étaient MM. Alphonse et Émile Dubreuil-Héliou, d'Étoile, près Valence. Résolus de s'embarquer jusqu'à la veille du départ, voyant le peu d'accord qui régnait entre les membres de la société dont ils faisaient partie, ils avaient enfin renoncé à courir les chances de notre expédition. La société vaclusienne perdit beaucoup par leur retraite, qui me fut d'autant plus sensible, que j'avais conçu pour eux une vive amitié. Le caractère franc et loyal de l'aîné, M. Alphonse, la douceur et l'amabilité du jeune, la bonté d'âme,

qui, outre d'excellentes qualités, leur est commune à tous deux, avaient établi entre nous des rapports d'intimité qui n'auraient pu manquer de se fortifier dans la suite. Mais le mal de mer m'avait ôté le sentiment du regret, je leur dis adieu avec une glaciale indifférence.

Cependant le conseil de marine, escorté de gendarmes, faisait l'appel nominal et le dénombrement des passagers qui, pour la plupart couchés dans l'entrepont, tourmentés par le mal de mer, répugnaient à monter sur le pont pour répondre à l'appel. Des hommes, des femmes, des enfans, étendus pêle-mêle sur le plancher près des écoutilles, pressés, entassés, vomissaient les uns sur les autres, poussaient des sanglots, des plaintes, des gémissemens lamentables, versaient déjà des larmes de regret. Je jouai mon rôle dans cette scène tragico-mique; car j'étais couché comme le gros des malades dans l'entrepont, à l'entrée des écoutilles, comme eux je vomissais et j'étais abattu. Ma position était vraiment risible : sans que j'y

prise garde, une femme était assise sur matée, une autre couchée sur mes genoux. Je m'en aperçus seulement quand vint la nuit et qu'il nous fallut déguerpir pour aller nous coucher dans nos hamacs.

Cette première nuit nous eûmes gros temps. On entendait le bruit des vagues qui battaient fortement le navire. Bien que suspendu dans un hamac, on sentait les secousses du roulis et du tangage. Les mâts criaient, le vent grondait en froissant violemment les voiles. De temps en temps on entendait sur le pont le trépignement des matelots qui couraient à la manœuvre, et les cris qu'ils répétaient tous ensemble en tirant les cordages.

Le lendemain il faisait beau. Pendant trois ou quatre jours nous fûmes, pour la plupart, horriblement tourmentés du mal de mer. C'est une maladie plus cruelle qu'on ne pense. Heureusement, pour l'ordinaire elle, n'est violente que les premiers jours; et il y a beaucoup de personnes qui n'en ressentent jamais les atteintes.

Pour moi, n'ayant fait que vomir pendant trois fois vingt-quatre heures, sans boire ni manger, je n'avais plus ni force de corps, ni vigueur d'esprit ; je ne pouvais me tenir debout, et j'étais complètement démoralisé. Un matin je me traînai comme je pus de mon hamac, où j'avais été oublié et enseveli, jusqu'à l'échelle des écuelles ; je grimpai avec toutes les peines du monde sur le pont, où je m'évanouis devant la porte du rouffe. M. Dupré, médecin du bord, mon co-associé, après m'avoir secouru, me confia à mesdames Duplan et Faugier, qui me firent prendre du thé, et me prodiguèrent tous les soins que leur situation pouvait permettre.

Les femmes sont bien plus accessibles à la pitié que nous, et l'amabilité charmante, avec laquelle elles soulagent la douleur, les rend précieuses à l'homme souffrant. Une femme est, pour l'homme malheureux ou malade, un ange consolateur. Hélas ! je ne pensais pas alors que l'une de celles qui s'empressaient de me secourir, madame Ducplan, qui unissait la douceur à

une force de caractère étonnante, succomberait six mois plus tard sous l'influence du climat malsain des bords du Guazacoalco ! je ne pensais pas alors que j'étais destiné à porter en France, à ses frères, les aimables MM. Dubreuil, cette sinistre nouvelle !

Quand j'eus repris l'usage de mes sens, nous étions en vue des côtes d'Espagne. Des montagnes hautes et nues, des côteaux grisâtres, couronnés d'oliviers pâles, et le long desquels, dans la belle saison, la vigne doit suspendre ses festons de verdure, signalent la Catalogne.

Quelques jours après, les rochers arides et escarpés, qui du côté du nord bordent les fles Majorque et Minorque, s'offrirent à nos regards. Comme le vent nous devint contraire, nous passâmes plusieurs jours à louvoyer, sans les perdre de vue, n'en étant qu'à deux ou trois lieues de distance. Aucune trace de végétation n'y réjouit l'œil du navigateur. Ce ne sont que d'énormes blocs de rochers, contre lesquels la mer brise ses flots.

A partir du jour où nos dames me prodiguèrent leurs secours , le mal de mer ne me tourmenta plus que faiblement, et par accès, comme la fièvre ; ce ne fut guère qu'une vingtaine de jours après notre départ que j'en fus à peu près guéri.

Je passerai sous silence les vexations de plusieurs espèces, les railleries grossières que ne m'épargnèrent pas, à cause de mes principes religieux, quelques-uns de mes compagnons de voyage. J'y étais alors très sensible, et si cette religion qu'ils cherchaient à tourner en ridicule, ne m'eût défendu la vengeance, je ne sais si je ne m'y serais pas livré sur le navire même. Un jeune homme qui sent vivement d'esprit et de cœur, est bien malheureux dans certaines occasions de la vie. Les douleurs que lui fait souffrir l'amour propre blessé, sont souvent insupportables; la raison peut bien quelquefois les concentrer en son ame; mais quand il est forcé de vivre côte à côte avec ceux qui, poussés par leur mauvais génie, enfoncent à chaque instant dans

son cœur l'aiguillon d'une moquerie insultante, la religion seule peut lui donner la force de résister à leurs attaques, et de paraître impassible, lors même qu'il en est le plus affecté.

Je ne citerai pas leurs noms, parce que cette persécution taquine qu'ils me firent souffrir, pendant une grande partie de la traversée, ne me paraît maintenant que ridicule.

Et d'ailleurs je les aime trop pour cela. Je leur pardonne d'autant plus volontiers qu'ils m'ont rendu un véritable service en me fortifiant dans mes principes, et que, s'ils ont quelque tort à se reprocher, ils l'ont bien expié par les malheurs qu'ils ont essayés dans la suite.

II

Le Mardi-Gras.

Février.

Dites-moi, concevez-vous le mardi-gras sur un navire?

Comprenez-vous que sur ces quelques planches que le génie de l'homme a liées, recourbées, allongées et jetées sur la mer immense, on puisse se livrer à la folie, un jour, une heure, un instant?

Nous longions depuis quelques jours les côtes de Murcie, et le 15 février, jour du mardi-gras, nous étions en face du cap Palos que nous allions doubler. La rigueur du froid ne se faisait plus sentir, et le lever du soleil annonçait la plus belle journée qui se fut présentée depuis notre départ.

Dès le matin, les ouvriers et les matelots s'empressent, comme à l'ordinaire, de laver et de fauberter le pont. Les femmes, quittant leurs hamacs à regret, parce que le jour les y poursuit, montent par les écoutilles à demi endormies, baillent au soleil, se frottent les yeux, peignent leurs cheveux, pour se préparer à la fête. Nous laissons, à notre droite, un trois-mâts anglais, qui va d'où nous venons, et nous avons toujours devant nous une langue de terre grisâtre, le cap Palos. On dirait un énorme éléphant accroupi, allongeant sa trompe sur la surface des flots.

Cependant la brise, toujours arrière, mollit de plus en plus; les vagues s'abaissent suivant la gradation du vent. Elles viennent lentement;

elles s'approchent lentement ; elles s'enflent tout juste pour lécher les flancs du navire ; puis elles soupirent en jaillissant , comme si elles avaient du regret de ne pouvoir le caresser encore .

Mais la brise vient de cesser ; les vagues se sont affaissées , et toute la mer , unie jusqu'à l'extrémité de l'horizon , ressemble à une glace immense , où le soleil mire son beau visage . Les voiles sont flasques ; seulement à de longs intervalles , elles paraissent vouloir s'enfler ; mais tout à coup elles retombent lourdement , en tirillant les cordages , et claquant sur les mâts . Le navire , auparavant immobile , éprouvant alors une forte secousse , imprime aux flots environnans un mouvement prolongé , qui , répété par ceux plus éloignés , forme comme les ondulations d'une immense draperie . C'est le calme .

On vient de piquer dix heures ; et le capitaine nous régale aujourd'hui . A l'arrière les actionnaires ! crie-t-on de toutes parts , à l'arrière ! le déjeuner , on sert le déjeuner ! En effet , le capitaine introduit nos dames dans sa chambre .

Elle est si basse, la chambre de ce bon capitaine, qu'on ne peut pas s'y tenir debout. Elle est si étroite, que nos dames, au nombre de sept ou huit, ne peuvent pas toutes entrer. Pour nous qui sommes près d'une trentaine, nous nous rangeons, comme nous pouvons, près de deux cages à poules, qui nous servent de tables. Elles sont couvertes de biscuits, d'assiettes et de bouteilles. Le mousse du capitaine apporte d'abord une *bramlade* de morue. On la flaire; on la convoite des yeux; on s'empresse d'approcher son assiette; car on ne sait pas s'il y en aura pour tout le monde, et si l'on mangera quelqu'autre chose après; notre capitaine n'étant guère mieux approvisionné que nous.

Et puis, c'est si bon, une *bramlade* de morue! C'est un mets bien capable, je vous jure, de tenter la glotonnerie de pauvres diables, qui, depuis six jours, n'ont mangé que du bœuf ou du porc salés.

Savez-vous ce que c'est que ce plat de morue? Êtes-vous Lyonnais, Parisien ou Normand?

Vous ne l'aimerez pas, j'en suis sûr. Il faut être Provençal pour aimer un mélange d'ail, de poivre et d'huile. Cela est excellent, n'est-ce pas?

— Et les biscuits du capitaine, comment les trouvez-vous?

— Oui... mais il y a trop peu demorne, et pas assez d'huile.

Ils sont plus minces que les nôtres, craquent mieux sous la dent, et sont d'un meilleur goût.

— Hé bien! messieurs, que faisons-nous donc? Nous ne buvons pas? Ne savez-vous pas qu'il faut se griser aujourd'hui? Buvons, * cordieu! Buvons. Et les verres s'emplissent, et l'on vide les bouteilles qu'on jette ensuite dans la mer. Le mousse apporte ensuite de la volaille fricassée, et des tranches d'orange saupoudrées de sucre; voilà tout. Mais on boit du Saint-Perray, du Saint-Georges, du Frontignan. Le café, le rhum et d'autres liqueurs, terminent honorablement le repas. Les têtes sont échauffées; on rit, on chante, on se dispute.

On appelle Dessini la fleur de nos ouvriers ; Dessini, le barde du bord, cet enfant de Vaucluse ; toujours gai, toujours plaisant, toujours aimable. Car Dessini est artiste, voyez-vous ! On le prie de contrefaire Mazurier dans le *Singe du Brésil*, et il nous fait tous pouffer de rire. On le prie de chanter une romance, et il soupire une romance mieux que Romagnési.

Mais que signifient ces cris bruyans que poussent nos ouvriers sur l'avant du navire ? Ah ! c'est leur mascarade qui vient nous visiter à l'arrière. Aujourd'hui, c'est permis. Chez les anciens, les esclaves ne mangeaient-ils pas une fois l'an à la table des maîtres.

Les voici. Ils sont neuf ou dix, couverts de haillons et des oripeaux de leurs femmes. Ils ont le visage barbouillé de suie, et s'avancent en chantant et en dansant. L'un d'eux, enveloppé d'une peau de mouton noire, marche des quatre pattes. Il est masqué en ours ; un de ses compagnons joue du fifre ; un autre, tenant le bout d'une corde qui lui entoure le cou, le fait

grotesquement danser. De temps en temps, il fait semblant de lui asséner de grands coups de bâton, pour qu'il se tienne debout, salue la compagnie et donne la patte. A chaque coup de bâton, l'ours pousse un grognement lamentable, aux grands éclats de rire des spectateurs.

Place à Bathelier : il va nous divertir mieux encore. Bathelier est le plus intelligent de nos paysans. Il a une mémoire si prodigieuse et si bien meublée, qu'un jour ne suffirait pas pour réciter les vers qu'il a appris; il a la voix juste, et chantera autant qu'il vous plaira, sans jamais répéter le même air ni la même chanson. Il excelle surtout pour les chansons grivoises.

Que va-t-il nous débiter, avec son visage barbouillé de blanc et de noir?

Écoutez, écoutez! c'est une pièce provençale:

Grand gousier, avale pastis
Qué mandzaris cén biou roustis,
Em'encaro toupei sei bano,
Din lou couren d'uno semana, etc.

(Grand gosier, avale-pâtés, toi qui mangerais

cent bœufs rôtis avec toutes leurs cornes, dans le courant d'une semaine, etc.)

Bien, très bien adapté à la circonstance. C'est la comédie du Carmentran ou Carnaval, qui, dans la pièce, est considéré comme un souverain, et qui adresse ces paroles au Gourmand, l'un de ses premiers ministres. Il se plaint que le maigre Carême veuille le détrôner, lui Carnaval, gras et puissant seigneur. Cette pièce, moins spirituelle que plaisante, excite l'hilarité générale. On donne du vin blanc à toute la troupe qui retourne sur l'avant, en faisant la *farandoule*.

Tandis que nos ouvriers dansent avec leurs femmes, à la voix de l'une d'elles, nous nous préparons au bal sur l'arrière. On amarre la barre du gouvernail à tribord, pour que la contredanse ait lieu plus librement. Un violon, une clarinette, une flûte, voilà l'orchestre; mais comme personne ne sait le même air, c'est une vraie cacophonie. C'est ce qu'il faut pour rire. Malheureusement notre salle de bal est bien

étroite, oh ! oui, bien étroite. Allons toujours ! en avant deux ! en avant deux !... Jamais commandement de chef d'orchestre n'a été plus ponctuellement exécuté. Deux au plus peuvent danser à la fois.

Au bal succède un assaut d'armes. Il a lieu entre la chaloupe et babord. L'assaut fini, pour clore bizarrement la fête, trois matelots s'installent en tribunal suprême pour juger Carmentran, le roi du mardi-gras. Leurs toges sont des jupons, et leurs toques des coiffes. Ces juges étranges prennent place sur la chaloupe qui leur sert de siège commun. Ils ordonnent à un novice, remplissant les fonctions d'huissier, et costumé comme eux, de citer Carmentran.

Aussitôt deux ouvriers, le chapeau à cornes sur la tête, et le sabre nu au poing, traînent à la barre du tribunal une poupée grossièrement faite, affublée d'un habit de garde national, et coiffée d'une perruque à marteaux. La foule se précipite du côté où siègent les juges. On se presse, on se bouscule, tout le monde veut as-

sister au jugement, le navire penche de ce côté, tant ce côté est encombré.

L'huissier impose silence; et le président, prenant un sérieux risible, s'exprime en ces termes:

« Te voilà, Carnaval ou Carmentran, n'im-
« porte ton nom, je te connais assez, moi. Dis-
« moi donc, imbécille, car tu n'es plus roi
« maintenant, qui est-ce qui t'a permis de venir
« larguer tes sottises ici, et nous faire sauter
« comme des fous que nous sommes? Ne sais-tu
« pas qu'il est défendu aux matelots, comme aux
« passagers, de s'amuser à bord? Ne sais-tu pas
« que tu as commis un crime abominable, en
« nous forçant de rire toute une journée? Ne sais-
« tu pas qu'il y va de ta tête, scélérat?»

En disant ces mots, il descend de la chaloupe; et, saisissant le bras raide et pendant de la poupée que les deux ouvriers-gendarmes tiennent debout, il le secoue violemment en criant de toute la force de ses poumons : « Mais regarde-
« moi donc, *tronc de l'air*, regarde donc ton

« juge? es-tu saoul? » Puis , se tournant du côté des spectateurs : « Il est saoul comme la plupart d'entre vous, n'est-ce pas? Allons, mon bon Carmentran, tu seras pendu, voilà. Mais, pour que tu n'ignores pas que c'est la loi qui te condamne, je vais te lire la charte du bord , l'article qui te concerne , s'entend. »

Et, retroussant la jupe, il tire de sa poche des bésicles noires, et une feuille de papier sale et froissée; il met les bésicles à cheval sur son nez, et regardant les spectateurs : « Cette charte, dit-il, est toute déchirée, mais il y en a encore assez pour le pendre. »

Puis il lit d'une voix nasillarde :

« Charte constitutionnelle du navire. — ARTICLE PREMIER. — Toute personne qui s'embarque, soit en qualité de matelot, soit en qualité de passager, est obligée de s'ennuyer pendant toute la traversée.

« ART. 2. — Quiconque une fois embarqué se sera diverti, ou aura diverti les autres, sera

« puni de la manière mentionnée dans l'article
« suivant.

« ART. 3. — Si le divertissement a duré de-
« puis une heure jusqu'à trois, il sera amarré
« aux haubans pendant vingt-quatre heures ;
« si c'est depuis trois jusqu'à six heures, il re-
« cevra vingt-cinq coups de grelin sur le dos ; si
« c'est depuis six jusqu'à douze, il sera pendu à
« la vergue de misaine.

« Ainsi donc , mon compère , ça y est , tu se-
« ras pendu , que veux-tu ? C'est juste. Tu nous
« as trop fait rire : il mérite d'être pendu , n'est-
« ce pas , mes collègues ? Oui , oui , répondent
« gravement les autres juges. — Allons , mate-
« lots , qu'on le pende..... Non , non , un mo-
« ment , attendez un moment , vous dis-je , que
« je prononce le jugement ; car il faut observer
« les formes de la justice.

« Attendu que... vu que... considérant que...
« Carmentran mérite la pendaison , et que d'ail-
« leurs , c'est l'usage , nous le condamnons à

« être pendu à la vergue de misaine à l'ins-
tant. »

Ainsi se termine notre mardi-gras, par la pen-
daison du roi de la fête. C'est infâme de traiter
ainsi un roi détrôné, n'est-ce pas?

III

Gibraltar.

Février.

C'était le 23 février. Bien que nous fussions au cœur de l'hiver, une chaleur douce et vivifiante de printemps avait succédé à la rigueur du froid, et faisait pressentir le voisinage de l'Afrique. Déjà les hommes de quart pouvaient dormir sur le pont, sans craindre de se trouver transis de froid à leur réveil. Nous en

étions tous charmés; forcés que nous étions de passer, chacun à notre tour, une partie de la nuit à la belle étoile. Nous étions si pressés dans l'entrepont, que, pour ne pas étouffer, le capitaine avait jugé nécessaire que nous fissions tous le quart comme les matelots. Les femmes seules et les enfans en furent dispensés.

Vers les quatre heures du matin, le tintement de la cloche, les cris de ceux qui, restés sur le pont depuis minuit, exprimaient leur impatience de retourner à leurs hamacs qu'ils avaient laissés vides quatre heures entières, me forcèrent à quitter le repos au moment où j'en goûtais les douceurs. Je sortis de l'entrepont à demi endormi, et je fus m'asseoir pour faire mon quart sur une des deux cages à poules qui, placées sur l'arrière, nous servaient tour à tour de bancs et de tables. Enveloppé dans un manteau, le dos appuyé contre le bastingage, je cherchais à rouvrir mes yeux à la sérénité et à la fraîcheur de la nuit. Mais malgré mon désir de contempler un ciel brillant et sans

nuage, je ne pus résister long-temps au sommeil de plomb qui pesait sur mes paupières. Le matelot, chargé de diriger le gouvernail, debout près de l'habitacle, dans lequel veillait une faible lumière, la seule qui fût à bord, la barre entre les jambes, et les mains dans les poches, promenait un œil exercé, de la boussole au plumeau fixé près de lui, sur le bastingage, et du plumeau à la voile du Perroquet. Vis-à-vis de moi, sur l'autre cage à poules, l'officier de quart était assis. Se reposant sur la vigilance du matelot de barre, et sur la faveur d'une brise légère, qui, venant en poupe, tenait les voiles mollement tendues, et glissait doucement entre les cordages en faisant entendre un frôlement continu, avait comme moi la tête penchée, et semblait aussi lutter contre le sommeil. Peut-être méditait-il sur l'issue de la traversée? Peut-être quelque-une des nombreuses aventures de ses voyages précédens, venait-elle caresser son souvenir en absorbant ses pensées? Je sais bien que personne ne vit plus de souvenirs que le

marin. Que s'il ne raconte pas à tous venans ses lointains voyages, comme le troupiér ses campagnes, ce n'est pas que les périls qu'il a bravés soient moins grands à ses yeux ; ce n'est pas que son imagination en ait été moins frappée. Certes, l'homme aux prises avec les éléments déchainés contre lui, n'ayant pour armes que son art, pour défense que son courage et son génie, vaut bien l'homme qui, luttant contre son semblable, oppose le fer au fer, et le feu au feu.

Une tempête imprime des sensations plus terribles qu'une bataille, et aussi durables. Mais le marin est peu conteur parce qu'il aurait peut-être trop à dire. Il n'est cependant pas avare de son trésor, et ne le réserve pas pour lui seul : il en connaît tout le prix, c'est vrai, mais son plus grand plaisir est de le distribuer à ceux qu'il en juge dignes ; et ceux-là le sont à ses yeux, qu'il croira devoir leur être profitable.

Ainsi donc si un motif de pure curiosité vous

guide, ne le questionnez pas, ses réponses ne sauraient vous satisfaire; mais si vous voulez vous instruire, ne craignez pas de le poursuivre de vos demandes, il vous répondra avec plaisir, et vous jugerez de la vigueur de ses pensées par l'énergie de ses expressions; il vous fera sentir ce qu'il a senti.

Cependant le navire, sillonnant les eaux, laissait derrière lui une longue traînée blancheâtre, qui, parsemée de brillantes étincelles, ressemblait à une seconde voie lactée. Le dôme du ciel, réfléchi dans les vagues, paraissait se mouvoir avec elles, et les étoiles, scintillant dans l'onde, renvoyaient à l'œil contemplateur leurs rayons brisés. La lune avait, cette nuit, caché son blanc visage. Les côtes d'Espagne, bornant l'horizon du côté du nord, l'entouraient d'un cadre noir. Rien à bord ne troublait le calme de la nuit. On entendait tout juste le frôlement des voiles, et le claquement des flots qui berçaient mollement le navire. Oubliant alors que le jour allait apparaître, je me laissai aller au sommeil; mais

à peine, les paupières fermées, un souvenir d'enfance commençait-il à me transporter à mon village, que le son de la cloche se fit entendre et le cri : *Attrape à laver*, proféré par l'officier de quart, et répété par les matelots, dissipa mon rêve et mon sommeil.

Au moment où j'ouvris les yeux, l'aurore dorait l'orient, je me dressai sur le banc qui venait de me servir de lit de repos, pour ne pas embarrasser les ouvriers pendant qu'ils lavaient le pont, et je contemplai le lever du soleil sur la mer.

La clarté argentine des étoiles disparut sous la voile d'or de l'aurore. La mer prit la couleur d'un clair azur. Le sillon tracé par le navire ne jaillissait plus en étincelles : ce n'étaient plus que des flocons d'une blanche écume. Tout à coup le géant lumineux s'élança du sein des ondes où il paraissait enseveli. Les flots qu'il couvre de feu et de lumière semblent tressaillir à son aspect. Il s'avance fièrement dans l'espace, éclairant, embellissant et vivifiant tout.

Au nord , les côtes d'Espagne dessinent autour de nous leur nudité ; au sud , apparaissent , dans le lointain , de distance en distance , des mamelons grisâtres , qui d'abord s'élevant à peine au-dessus du niveau de la mer , grandissent peu à peu , se multiplient , et finissent par se succéder sans interruption. Bientôt ils ne forment plus qu'une longue chaîne circulaire séparée , à l'occident , des côtes d'Espagne , par un énorme rocher qui lui sert de cadenas.

Nous saluons l'Afrique et Gibraltar. Gibraltar , ce terrible Cerbère de la Méditerranée , est enchaîné à l'Europe par une digue que nous ne pouvions apercevoir encore. De loin vous eussiez dit qu'il se dressait devant le passage dont la garde lui est confiée , pour le dérober aux yeux. Mais la brise mollit , elle nous devint même contraire , et à l'exemple de plusieurs autres navires qui nous avaient précédés , et dont quelques-uns étaient partis de Marseille plus de quinze jours avant nous , il nous fallut louvoyer en attendant un vent favorable. Nous pas-

sâmes une journée entière en face du détroit.

Quand vint le soir, le soleil debout à l'extrémité de l'horizon, sur une montagne d'Afrique, semblait nous témoigner le regret de nous quitter : son front voilé par les nuages exprimait la tristesse. Bientôt, découvrant la majesté de son visage, il se montre pour la dernière fois dans toute sa magnificence; puis il disparaît lentement derrière la montagne sur laquelle il s'était posé. Long-temps encore les nuages qui le voilaient brillent d'une vive clarté et indiquent la direction qu'il a suivie. Mais la mélancolie du crépuscule a succédé à la gaieté du jour, et de toutes parts les pâles étoiles que le soleil avait mises en fuite, réparaissent toutes tremblantes, comme si elles redoutaient de nouveau son approche.

Notre navire louvoyait si près de la côte d'Espagne, que nous distinguions les fenêtres des maisons d'un village bâti sur les bords de la mer; un grand nombre de lumières scintillaient à travers les croisées. Dieu! que j'aurais voulu

mettre pied à terre ! j'aurais donné je ne sais quoi pour fouler un instant la terre sous mes pas, manger du pain frais, et boire à une fontaine dans le creux de ma main, comme Diogène. Nous n'avions à bord que du mauvais biscuit et de la mauvaise eau que le capitaine nous faisait distribuer avec parcimonie, et ce maudit mal de mer qui, de temps en temps, me tourmentait de sa visite !... Oh ! oui, j'avais bien besoin de respirer un peu l'air de la terre !

Mais voilà qu'un navire anglais, qui louvoyait comme le nôtre, en passa si près, que les mâts de beaupré se heurtèrent. Heureusement pour nous le vent était à peine sensible, car s'il eût été violent, nous aurions pu courir du danger. Notre *second* rudoya le capitaine étranger, dans sa langue, et nous en fûmes quittes pour la peur.

Vers les six heures du soir, la brise devint favorable. Elle était nord-est ; mais si faible qu'elle soulevait à peine les voiles. A dix heures, elle fraîchit et nous permit d'approcher du dé-

troit. Nous voulions tous reconnaître les Col-
lonnes d'Hercule. Je passai une grande partie de
la nuit avec bon nombre d'autres passagers ;
mais le courant que forme l'Océan en se jetant
dans la Méditerranée est si rapide , que malgré
nos voiles tendues et une forte brise , nous ne
pouvions avancer ; nous restions en place.

Ce ne fut que le lendemain , à la pointe du jour ,
qu'il nous fut possible de franchir le détroit. En
passant devant le fameux rocher aux cent bou-
ches tonnantes , du haut duquel l'Angleterre
commande aux mers , il faut le saluer avec res-
pect. Malheur au navire qui , la nuit , néglige
de suspendre un fallot à l'une de ses vergues
pour se mettre en évidence ! Malheur à lui , si
pendant le jour , il hisse son pavillon ! le gou-
verneur anglais n'entend pas raillerie , et il ne
manquera pas de lui envoyer un boulet pour
châtier son impolitesse.

Le 24 , vers cinq heures du matin , nous
avons laissé derrière nous le rocher de Gibralt-
tar. A la distance de quelques lieues , nous aper-

cevions encore la digue qui l'unit à l'Espagne ,
et la petite ville de Gibraltar bâtie à ses pieds.
Du côté de l'Afrique , presque vis-à-vis , s'élève
le Mont-aux-Singes , dont le soleil commençait à
dorer la cime.

Le détroit de Gibraltar , dans sa partie la plus
resserrée , ne paraît guère avoir plus de deux
lieues de large ; plus on avance vers l'Océan ,
plus il s'élargit. La côte d'Espagne offre tout le
long du détroit , les plus riens tableaux. Elle est
tapissée de verdure jusqu'aux bords de la mer.
L'aspect de l'Afrique est au contraire fort triste :
on y voit peu de végétation.

Cependant la brise avait redoublé de vigueur
depuis le lever du soleil ; elle était toujours ar-
rière , et notre navire , armé de toute sa voilure ,
voguait avec une telle rapidité , que nous avions
à peine le temps de fixer nos regards sur les
sites des deux rivages.

Pourtant nous remarquons la petite ville de
Tariffa , dont la plupart des maisons blanches
et jolies , semblent se séparer de la côte d'Espa-

gne, et nager pareilles à des cignes. Plus loin , dans un enfoncement de la côte africaine , des maisons blanches comme celles de Tariffa, mais très élevées, et dont nous distinguons les nombreuses fenêtres, signalent Tanger, ville considérable de l'empire de Maroc.

Déjà la vague se balançait avec plus de majesté que dans la Méditerranée; les secousses qu'elle imprimait au navire étaient moins rapides et plus prolongées; le roulis plus lent, mais plus sensible. Et notre brick, avec toutes ses voiles enflées, effleurait à peine les flots qui, se succédant sans cesse, semblaient se le faire passer de l'un à l'autre.

Nous laissâmes derrière nous, du côté de l'Europe, le cap Trafalgar, si riche en souvenirs, ensuite le cap Spartel, du côté de l'Afrique; et l'Europe et l'Afrique ayant disparu dans l'espace, à deux heures après-midi, nous nous trouvions dans le Grand Océan, ne voyant plus que le ciel et l'eau.

IV

Un Brick en détresse.

Février.

Quelques actionnaires étaient assis sur l'arrière du navire qui, poussé par la brise toujours favorable, filait plus de trois lieues à l'heure.

— M. Lebaigue, dit l'un d'eux au second capitaine qui venait de commander la manœuvre, et se frottait les mains de plaisir, en voyant nager le requin avec tant de rapidité; M. Lebai-

gue, vous nous avez promis que le vent devenait *alizé*. Qu'entend-on par vent alizé?

— Ce sont des vents qui soufflent toujours dans la même direction, à quelque différence près. A savoir : est, nord-est, sud-est. Ils vous prennent parfois au sortir du détroit, mais régulièrement aux îles Canaries, et ne vous quittent plus jusqu'à la mer des Antilles. Si cela continue, dans moins de huit jours nous serons en vue du pic de Teneriffe. Heureusement nous sommes enfin sortis de cette perfide Méditerranée, qui vous permet d'avancer un jour pour vous forcer à reculer un autre, où les calmes sont fréquens, les vents contraires plus fréquens encore, mer capricieuse et bizarre, qui n'accorde ses faveurs que par boutades, et n'est réellement aimée que des marins qui n'en ont jamais vu d'autre. Savez-vous comment nous l'appelons? *la bouteille à l'huile*.

Probablement personne ne comprit ce que voulait dire M. Lebaigue avec sa bouteille l'huile; mais on ne lui en demanda point l'ex

cation , et l'on se contenta de l'approuver en riant. Pourtant nous n'avions pas trop sujet de nous plaindre de la fortune, car s'il nous avait fallu dix-sept jours pour faire deux cents lieues, nous n'étions restés que vingt-quatre heures en face du détroit, tandis qu'il arrive parfois d'attendre, pendant un mois entier, le vent d'est, le seul favorable pour remonter le courant. Plus nous avançons dans l'Océan, plus fraîche devenait la brise; nous filions vers les deux heures après midi près de quatre lieues à l'heure, et trente-six lieues au moins nous séparaient de la côte d'Afrique, la plus rapprochée de nous.

La plupart des matelots, assis sur l'avant du navire, tressaient des *fls carrés*. Les ouvriers, les femmes, les enfans, les uns assis sur la chaloupe ou sur les tronçons de mâts qui, unis à des rames, formaient deux bancs de chaque côté de la chaloupe, ou debout sur le pont, près des bastingages, avaient les yeux fixés sur les vagues majestueuses de l'Océan, qu'ils comparaient aux

flots tumultueux et précipités de la Méditerranée, qui, imprimant coup sur coup des secousses violentes et irrégulières au navire, provoquaient bien plus le mal de mer; les autres enfermés dans l'entrepont, assis ou couchés sur les malles, parce qu'on ne pouvait pas s'y tenir debout, et qu'après le branle-bas qui avait lieu tous les matins, il était défendu d'y suspendre aucun hamac, chantaient, lisaient, jouaient, dormaient. Parfois le roulis penchait si fortement le navire, que les malles, placées de chaque côté de l'entrepont, tombaient les unes sur les autres, et l'encombraient. Il s'y passait alors des scènes étranges. Tous les passagers roulaient pêle-mêle avec les malles, en criant, riant, tempêtant. Dans le poste des femmes, les accidens étaient les mêmes, et plus risibles encore; car les vases de nuit, véritables coquilles auxquelles certaines d'elles étaient, pour ainsi dire, attachées comme l'escargot à la sienne, se brisaient parfois dans cette bagarre universelle. Et c'était alors qu'il y avait des cris, des pleurs, des disputes. Heu-

reusement les hommes pouvaient y mettre le holà.

Ainsi donc, le 24 février, à deux heures après midi, rien n'était changé sur le navire; et les passagers étaient, comme à l'ordinaire, occupés à ne rien faire, lorsque tout à coup vers le sud-sud-ouest, apparut à l'extrémité de l'horizon comme le simulacre d'un navire. Le spectacle n'était pas nouveau. Déjà dans la Méditerranée, des bâtimens s'étaient montrés différentes fois à l'improviste: un jour nous en avons compté jusqu'à six ou sept qui, nous entourant de tout côté, formaient comme les fleurons de la couronne horizontale. Aussi cette apparition inattendue, quoiqu'au milieu de l'Océan, ne surprit personne.

Pendant les actionnaires, assis sur l'arrière, parmi lesquels je me trouvais moi-même, s'aperçoivent qu'il a serré ses voiles, et que l'un de ses mâts est brisé. On avertit l'officier de quart: en ce moment, c'était le maître d'équipage Masse, qui s'arme aussitôt de la lunette d'approche: — C'est un brick espagnol, dit-il, il a hissé pa-

villon de détresse, il a besoin de nous. — Allons à son secours! crions-nous d'une voix unanime, allons à son secours! On appelle le capitaine Darbouts, qui sort de sa chambre tout déchaussé et à demi-endormi. Il prend, en bâillant, la lunette de la main du maître; puis se tournant vers le matelot de barre: droit à lui, dit-il, sud-sud-ouest; et aussitôt il commande la manœuvre pour suivre cette direction. On fait rentrer dans l'entrepont les femmes, les enfans, et tout ce qui est inutile. Nous avons vent large.

Bientôt le brick espagnol se dessine complètement devant nous, balancé et battu par les flots. On aperçoit, on compte les hommes d'équipage: il sont six. Plusieurs sont occupés aux pompes. Le capitaine, debout sur l'arrière, ayant un étui de fer blanc pendu en sautoir, et le porte-voix à la main, nous regarde fixement avec ses matelots. Ils semblent tous attendre avec impatience que nous leur adressions la parole.

Le capitaine Darbouts ne sachant pas l'espagnol, charge le cuisinier du bord, Italien d'ori-

gine, qui avait voyagé en Espagne, de hêler à sa place. Le cuisinier embouche donc le porte-voix.

— *Que quire ousted ? Que demandez-vous ?*

Et le capitaine espagnol de répondre : *Em-
parar.*

Personne n'entend ce mot qui, mêlé au bruit des vagues, arrive à nos oreilles comme un murmure inarticulé. Le cuisinier n'a rien compris, et il crie encore :

— *Que quire ousted ?*

— *Emparar, emparar !*

Cette fois on a cru entendre *un palan, un palan*. Là-dessus on leur montre un palan, et un mât de rechange pour remplacer leur mât brisé. Alors le capitaine espagnol branle la tête en signe de refus.

Cependant notre navire continue à courir des bordées. On dirait à nous voir fuir le brick étranger, que nous l'abandonnons à son malheureux sort. Telle était peut-être la pensée du capitaine Darbouts, qui, fatigué de n'être pas compris, et persuadé, d'ailleurs, que le danger

que couraient les Espagnols , était fort peu considérable , puisqu'ils ne pensaient pas à mettre leur chaloupe à la mer , témoignait hautement le désir de reprendre sa route. Mais voilà que tout l'équipage espagnol se met à crier : *Emparrar* , *emparrar*. Puis , ils lèvent les yeux et les mains au ciel , sans doute pour implorer son secours , à défaut de celui des hommes. Je m'approche alors de M. Darbouts : Capitaine , lui dis-je d'une voix émue , ces gens-là se croient perdus , il faut les aller chercher. Regardez donc leur posture suppliante ! Au même instant le capitaine qui avait sans doute la même idée , fait virer de bord. Oh ! il fallut les voir alors ; leurs gestes ne trompaient plus. Tour à tour , ils nous tendaient les bras , les levaient au ciel , ou nous envoyaient des baisers. Ils savaient qu'ils étaient compris. Dieu ! que c'était attendrissant ! Nos dames pleuraient. La mer était houleuse , n'importe , plusieurs passagers s'offrent de partager le péril des matelots qui iront les chercher. Déjà quelques uns se disposent à descendre dans

le canot; mais le capitaine les arrête, en leur faisant observer que les matelots du bord suffisant pour sauver l'équipage en détresse, ce serait une honte pour eux d'en laisser la gloire à d'autres.

Aussitôt Masse, le maître d'équipage, pétulant comme un Marseillais qu'il était, retrousse sa chemise rouge et son caleçon de toile à voiles, s'élance dans l'esquif encore suspendu aux bras du navire. Son air, son maintien annoncent la résolution, ses yeux brillent de joie et d'intrépidité. On démarre le canot. Deux matelots, Maréchal et Sensible, s'y glissent encore. Puis ils s'élancent tous trois vers le brick espagnol.

La mer devient de plus en plus agitée. Elle les élève et les abaisse tour à tour. Tantôt elle les tient suspendus sur la pointe des vagues, tantôt se creusant en vallées profondes, elle semble les engloutir, puis elle les rejette tout couverts d'écumes. Mais plus elle s'irrite, plus nos marins semblent la braver. Masse debout sur l'esquif, semble commander aux flots. Bientôt ils atteignent le brick en détresse. Les Espagnols

leur filent un grelin qu'ils s'empressent de saisir à la volée. Dans un instant, le capitaine et l'un de ses hommes d'équipage, glissent dans le canot, et nos marins les ramènent à bord, pour ensuite aller prendre les autres. Trois fois ils vont au brick espagnol, trois fois ils reviennent avec des naufragés; et chaque fois ceux qui restent, fixent sur leurs compagnons, que le canot emporte, des regards inquiets et jaloux. Mais leur perplexité ne dure pas long-temps, et le dernier voyage ramène avec le dernier matelot, un jeune mousse, vêtu de bure et ceinturé comme ses compagnons, mais ayant son joli petit visage à demi caché sous une énorme barette rouge qui s'élève en tour sur sa tête.

Dans leur précipitation, les Espagnols laissent à bord de leur brick leurs hardes et leurs *mandolines*. Ils jettent seulement dans le canot un sac contenant quelques biscuits et deux jambons fumés. A mesure qu'ils arrivent sur le navire, nous leur exprimons, du geste et de la voix, la joie que nous éprouvons de les voir

enfin hors de danger. Mais à considérer l'apathie qui règne sur leurs visages, on dirait qu'ils n'y sont nullement sensibles. Plusieurs se dirigent de suite vers la cuisine, allument leurs *cigaritos*, en avalent la fumée, la rendent par le nez, et cela avec un semblant glacial d'impassibilité pour tout, à notre grande stupéfaction.

Quelle différence entre le caractère du peuple espagnol et le nôtre! Il me semble que, si nous étions à leur place, notre voix, notre visage, nos gestes, tout dans nous ferait, pour ainsi dire, jaillir notre joie et notre reconnaissance.

Cependant on les entoure, on les accable de questions; et voici ce que nous apprenons, par l'entremise du cuisinier et d'un autre jeune homme, les seuls à bord qui comprennent la langue espagnole : Leur navire était plein d'eau jusqu'à l'entrepont; les pompes ne pouvaient plus suffire, et la chaloupe était lézardée et n'aurait pu tenir la mer. La plus grande partie de leurs provisions avait trempé dans l'eau salée. Depuis trois jours, ils s'attendaient à

chaque instant à couler à fond. Leur brick est du port de *San Iago de Galicia*, de 60 tonneaux. Il est chargé de sardines pour une valeur de près de 40,000 fr. Il venait de San Iago, et faisait route pour les îles Baléares. — Tous ces détails me furent ensuite confirmés par le capitaine espagnol, appelé Montenegro, dans les différentes conversations que nous eûmes ensemble en latin, qu'il parlait à peu près comme moi, c'est-à-dire assez mal pour faire à chaque instant des solécismes et des barbarismes, mais assez bien pour se faire comprendre.

Le brick espagnol, dépouillé de son pavillon, que son capitaine avait eu la précaution d'enlever et d'emporter à bord, fut abandonné; et le capitaine Darbouts, content d'avoir sauvé l'équipage, ne voulut pas tenter de sauver la cargaison. Il résista aux sollicitations de Masse, qui s'offrait de monter le brick, avec deux autres matelots, et de le conduire jusqu'aux îles Canaries, où l'on était dans l'intention de déposer les naufragés.

Bien qu'il n'y parût pas, nos Espagnols se trouvaient si bien parmi nous, qu'ils nous auraient volontiers suivis au Mexique. Il leur répugnait presque de débarquer aux îles Canaries, que le capitaine Montenegro prétendait être fort pauvres. C'est un pays misérable, une mauvaise terre, me disait-il en latin, *est mala terra*.

Mais il avait été décidé irrévocablement que nous relâcherions à l'île de Teneriffe.

Avant de relâcher à l'Île de Teneriffe.*Février.*

Nous fitions nos nouveaux hôtes le mieux qu'il nous était possible, aussi auraient-ils fait volontiers avec nous le reste de la traversée. Malheureusement, ils n'entendaient pas un mot de français; et, pour obéir aux commandemens de la manœuvre, ils étaient obligés de suivre des yeux les mouvemens de nos matelots. Ils

comprenaient bien moins que nos ouvriers, lorsqu'il fallait larguer la bouline, brasser à tribord, babord, devant, derrière; grimper au mât de perroquet, se hisser sur les vergues, glisser par les porte-haubans, prendre des ris, carguer ou larguer les voiles.

Chaque jour, après le dîner, qui avait lieu vers les quatre heures, passagers et matelots se rassemblaient à tribord, près de la chaloupe, pour voir danser les matelots espagnols. On s'y pressait, on montait sur les haubans, sur la chaloupe, pour mieux contempler les danseurs. Nous aimions à les voir dans cet étroit espace, au nombre de deux, trois, quatre, remuer leurs pieds en cadence; puis, tourner sur eux-mêmes, en arrondissant le bras au-dessus de la tête, et faisant à chaque demi-tour claquer le pouce et l'index; tandis que le petit mousse, assis sur le banc formé par les rames allongées près de la chaloupe, à demi caché sous son énorme barrette rouge, chantait d'une voix nazillarde, en s'accompagnant des casta-

gnettes, un air monotone de son pays. Le pauvre enfant ! son répertoire était peu nombreux. Deux ou trois chansons, dont le refrain se terminait presque toujours de la même manière, c'était tout ce qu'il avait appris. De temps en temps, sa voix était renforcée de celle des danseurs eux-mêmes ; et nos matelots, qui souvent se mêlaient à la danse, chantaient aussi.

Ainsi s'en allait le temps à bord. Depuis cinq ou six jours que nous étions sortis du détroit, nous avons fait plus de chemin que pendant les dix-neuf longs jours que nous avons passés dans la Méditerranée. Le capitaine espagnol, avec lequel, comme je l'ai déjà dit, je tenais de temps en temps la conversation en latin, me parlait souvent de l'Espagne ; il me vantait la Galice, et surtout *San Iago (de Galicia)*, son pays natal. Nos entretiens, la danse, les chants, les castagnettes, tout cela avait fait trêve à l'ennui, et aux idées grandes, mais tristes, que produit la vue continuelle du ciel et de l'eau. Et puis, le plaisir qu'on éprouve à trinquer

chaque jour, à croquer la galette avec ceux qui vous doivent la vie, est bien capable de dissiper la sombre mélancolie que fait naître, dans l'esprit de certaines personnes, l'immensité des mers.

Le jour arriva enfin où, d'après les calculs du capitaine, nous devions découvrir le pic de Tenerife, visible à plus de trente lieues en mer, lorsque le ciel est sans nuage; mais les brouillards voilaient le soleil et ils cachèrent la montagne toute la journée. A l'entrée de la nuit, notre capitaine, en homme prudent, rebroussa chemin et gagna le large. Quelques passagers prétendirent avoir aperçu la montagne dans le lointain; mais ce ne fut que le lendemain 28 qu'elle fut visible pour tout le monde dès la pointe du jour.

Donc, au lever du soleil, le pic de Tenerife, haut de 1904 toises au-dessus du niveau de la mer, se dressa devant nous, du sein des flots, sous un ciel sans nuage. Son sommet se divise en deux cônes bien distincts, dont

l'un, un peu plus élevé que l'autre, est presque toujours couvert de neige. Bientôt, nous touchons presque la côte orientale de l'île. Elle est très escarpée et toute verdoyante, si bien qu'elle nous paraît boisée; mais, en la serrant de plus près, nous revenons de notre erreur, et nous reconnaissons, que ce que nous avons pris pour des arbres, n'est autre chose qu'une espèce de plante grasse particulière aux îles Canaries, peut-être la plante appelée *Orseille*, dont on se sert pour la teinture, ou bien l'*Euphorbe* (1), dont le suc est un poison dangereux. Cette dernière plante est très commune à Tenerife. Après avoir longé quelque temps la côte orientale, tourné au sud-est de l'île, nous nous trouvons en face de la ville de Santa-Cruz de Tenerife, bâtie sur les bords de la mer aux pieds du pic lui-même. Nous distinguons ses dômes, ses clochers, ses maisons blanches avec des volets rouges. Nous serons toujours la côte, sur laquelle de pittoresques maisons de campagne bâties dans des anfractuosités, dans des espèces de crevasses,

voilées à demi par des plantations de bananiers, s'élèvent comme des statues dans leurs niches. Le capitaine hisse pavillon ; il fait préparer le canon pour appeler le pilote au besoin.

Déjà Santa-Cruz se dévoile complètement devant nous ; elle s'agrandit, s'allonge, en serpentant sur le penchant d'un coteau vert et rapide. Nous allons toucher la terre, qui nous envoie une brise embaumée, comme pour nous engager à la visiter. Nous voyons une jetée qui s'avance au milieu des flots ; c'est le môle. Une guérite en domine l'extrémité. A notre gauche, s'élève un édifice carré entouré de fortes murailles crénelées en pierres volcaniques ; c'est la citadelle. A droite, à partir du débarcadère, la ville est défendue par une redoute longue, mais fort basse. Derrière toutes ces fortifications s'élèvent les maisons qu'elles ceignent d'une bande de pierres grises. Holà ! une barque montée par six pêcheurs, dont les uns sont occupés à ramer et les autres à jeter leurs filets ! Le capitaine espagnol saisit son porte-voix, et,

à la prière de M. Darbouts, il les hèle en sa langue :

— Le mouillage est-il sûr près du môle?

— Oui, oui, répond l'un des pêcheurs en étendant son filet, mais il ne faut pas trop s'en approcher.

— Un pilote viendra-t-il nous guider?

— Avancez, avancez toujours; ils vont venir à vous dans l'instant.

— Bonne pêche.

— Merci, messieurs; *munchos gracias, señores*, répondent, en nous saluant, les pêcheurs de Tenerife.

La promesse des Canariens ne tarde pas à se réaliser. Voici venir un canot avec pavillon bleu. Il est monté par le pilote. On amarre l'esquif, et, suivant les indications du pilote, on gagne l'endroit le plus favorable au mouillage. On s'empresse d'y jeter l'ancre; puis s'avance une autre embarcation d'une forme très élégante, avec pavillon espagnol. Ses rameurs sont en uniforme; elle est montée par quatre ou cinq

personnes toutes proprement vêtues. C'est le conseil de santé. Arrivés près de nous, l'un de ces messieurs prend la parole en français, qu'il parle fort bien. Il demande le nom du capitaine¹, celui du navire, sa destination, les motifs de notre relâche, quel est le nombre des passagers, et s'il n'y a pas de malade à bord. Le capitaine Darbouts répond à toutes les questions. Ensuite le capitaine Montenegro échange avec l'interlocuteur quelques mots en espagnol; et le tout se termine par une permission, que nous donnent ces messieurs du conseil de santé, de débarquer à Santa-Cruz et de prolonger notre séjour à Tenerife aussi long-temps qu'il nous fera plaisir. — Merci, messieurs! merci, messieurs! merci, messieurs! crient tous les passagers du bord, qui, pressés les uns contre les autres sur le pont, ont entendu les paroles de l'Espagnol. Et aussitôt, on descend dans l'entrepont, on s'empresse de quitter les habits d'hiver, et le cœur rempli de joie, chacun se dispose à mettre pied à terre.

VI

Relâche à Teneriffe.

Février.

Nous avons jeté l'ancre à un quart de lieue de Santa-Cruz, non loin d'un brick espagnol. Dans un clin-d'œil la chaloupe, le canot furent mis à flot; dans un clin-d'œil toutes les embarcations du bord sont remplies de passagers. On se dispute, on s'ameute pour y monter des premiers, comme si les premiers débarqués

avaient le privilège de toucher seuls la terre. Cependant un canot conduit par deux Canariens vint nous apporter à bord des fruits du pays. C'étaient des figues sèches d'Europe, et des figues bananes. Je voyais ces dernières pour la première fois; j'en achetai plusieurs que je trouvai délicieuses, et je me promis bien de m'en régaler à terre.

La chaloupe revint bientôt de son premier voyage; mon petit chapeau ciré sur la tête, vêtu à neuf d'un pantalon de toile et d'une veste légère, je m'y jetai avec plusieurs de mes compagnons qui, comme moi, attendaient son retour avec impatience. Dans quelques minutes nous sommes près du môle contre lequel l'Océan se brise avec un fracas épouvantable. La chaloupe ne touchait pas encore l'escalier du débarcadère, que d'un bond je sautai à terre. Les habitans de Santa-Cruz, accourus sur le môle, souriaient en voyant la joie excessive de tous les débarquans. On dit que la terre semble trembler sous les pieds après quelques mois de navigation; pour moi je ne la sentais pas, ou

plutôt je ne me sentais pas moi-même de plaisir; je bondissais, je hennissais comme un cheval échappé de l'étable; tantôt je parlais à mes compagnons de voyage, en phrases entrecoupées, tantôt je parlais seul. — Nous la foulons enfin, la terre tant désirée. Oh! quel bonheur! Plus de mal de mer. — Dieu! comme l'air est pur, délicieux, embaumé!

Oh! les jolies maisons bien propres, bien blanches, avec leurs balcons en bois. Voilà la citadelle à notre gauche avec ses canons; elle n'est séparée de la ville et du môle que par un fossé.

— Comment trouvez-vous le costume de ces femmes qui vendent du poisson et des fruits secs sur le port? Est-il donc risible? Est-il donc singulier le costume des femmes des îles Canaries, des femmes du peuple, s'entend? Une robe noire, un voile blanc et un chapeau d'homme par-dessus le voile.

— C'est très drôle. Remarquez que leurs chapeaux sont usés, pour la plupart, et qu'il y manque une partie des ailes.

— Comme ces femmes sont grandes , élan-
cées ! Comme elles ont la taille bien faite , quoi-
qu'elles ne portent pas de corset. Leur teint hâlé
a de la finesse. Elles ont de beaux traits ; quel-
ques unes ont les cheveux naturellement frisés ,
et leurs grands yeux noirs brillent comme des
diamans. En somme ce sont de fort belles femmes
que les Canariennes , n'est-ce pas ? — Mais où
allons-nous donc ?

— Quoi ? vous ne savez pas , vous ne voyez
pas que nous allons à l'hôtel français ? Tenez , on
l'aperçoit d'ici. Ne voyez-vous pas là-haut , au
milieu de la rue , ce balcon en bois qui domine
tous les autres. On distingue l'enseigne. — *Hôtel
Français.*

— Mais y trouverons-nous de quoi manger ?
je n'ai plus le mal de mer , maintenant. Et puis ,
voyez-vous , l'air de la terre !... Ah ! vive la
terre !...

— La table sera servie à notre arrivée , les
premiers débarqués ont commandé le dîner.

Ma foi, les rues de Santa-Cruz sont fort jolies. Elles sont presque toutes droites, bien pavées, avec des trottoirs en pierre de taille volcanique. C'est dommage qu'elles soient si peu fréquentées. Dans celle-ci, qui paraît une des plus grandes, l'herbe croît entre les pavés. Ne trouvez-vous pas qu'il fait chaud? Pour moi je sue presque sous mes habits d'été?

— S'il y a si peu de monde dans les rues, vous ne savez pas pourquoi, Messieurs, c'est qu'il est plus de midi, et que les habitans de Santa-Cruz sont occupés à... devinez? à dormir. Voyez toutes les portes, toutes les fenêtres sont fermées. Je vous dis qu'ils font la sieste. C'est l'usage en Espagne. On reconnaît la ville espagnole au premier coup d'œil. Les barreaux de ces fenêtres, ces jalousies, ces volets entr'ouverts de bas en haut, au rez-de-chaussée. C'est par-là que *los amados* viennent prendre, le soir, un baiser à leurs belles. — Mais nous sommes arrivés; voilà l'hôtel.

Presque toutes les maisons se ressemblent à Santa-Cruz, qui ne compte guère plus de six mille

habitans. Notre hôtel est un des plus beaux. Une porte cochère donne entrée dans une cour carrée, entourée d'un balcon en bois au premier étage. La plupart des maisons n'en ont pas d'autres. Nous montons dans une vaste salle toute boisée et lambrissée, où le couvert se trouve mis. Nous nous mettons à table au nombre de plus de trente personnes. Les mets sont délicieux, le vin exquis ; pour désert, on nous donne des figes bananes. Les uns trouvent ces fruits trop fades, les autres les trouvent excellens. Le repas fini, le café, le rhum, le taphia aident les vins de Teneriffe à nous monter la tête. On chante, on danse, on valse. Un jeune avocat français qui habite Santa-Cruz depuis quelque temps, ravi de rencontrer des compatriotes, est venu prendre part à nos divertissemens, et nous jouer de la flûte.

Il y avait vis-à-vis l'auberge, sur la terrasse de la maison voisine, cinq ou six jeunes filles fort bien mises, qui nous considéraient d'un œil curieux. Nous nous mimes plusieurs au balcon,

et de là nous leur jetâmes des baisers en riant. Elles se cachèrent d'abord dans leur appartement, mais elles revinrent peu après, en rougissant sous leurs voiles qui couvraient à demi leurs jolis visages; elles prirent plaisir à la plaisanterie; leurs grands yeux pleins de feux qu'elles fixaient sur nous, et leurs bruyans éclats de rire le disaient assez. Bien plus, elles descendirent dans la rue. Nous les poursuivîmes alors, mais elles se renfermèrent dans leur maison et ne se montrèrent plus à notre grand désappointement.

La nuit venue, nous sortîmes de l'hôtel pour respirer le frais. Bon nombre d'habitans circulaient dans les rues. On y voyait beaucoup de filles de joie qui sont plus nombreuses à Santa-Cruz qu'on ne saurait le supposer dans une ville de 6,000 âmes. Elles sont fort belles, et assez audacieuses pour provoquer les passans. Mais on savait de bonne part qu'il est prudent de se contenter de les regarder; et malgré les salaisons de 26 jours de traversée, la crainte du péril rendit sages les

plus intrépides. Deux ou trois seulement osèrent en courir les chances, heureusement pour eux ils s'en tirèrent sains et saufs.

Il était près de huit heures du soir, lorsque, à l'exemple de mes compagnons de voyage, je sortis pour me promener dans la ville; mais voilà qu'à la porte même de l'hôtel une femme me saisit la main en murmurant à mon oreille des mots que je ne comprenais pas, et qui devaient être néanmoins très significatifs. Je n'avais entendu que ces mots : *Senor frances*, quand me retournant vers la sirène nocturne, je vis dans l'obscurité un bras décharné, une figure brune et ridée, et, sous un voile d'un blanc sale, deux yeux qui flamboyaient dans l'ombre et me tenaient en arrêt. Je la repoussai avec horreur, et me mis à doubler le pas; mais elle continua à m'appeler *senor frances, senor frances!* jusqu'à ce que sa voix se perdit dans l'éloignement. Que me voulait cette femme? Était-ce pour elle-même, ou pour une autre qu'elle m'avait accosté dans la rue? Devinez-le, si vous pouvez.

Toute la soirée se passa à exhaler notre gaité bruyante, à courir çà et là, dans les différens quartiers de Santa-Cruz. Vers les onze heures chacun regagna l'hôtel. Une servante à la taille élancée, belle et gracieuse, qui nous avait servi le dîner, aidée d'un jeune garçon, nous dressa dans la salle à manger tous les lits de sangles de l'auberge; elle étendit en outre sur le parquet quantité de matelas. Tandis que plusieurs jeunes gens, en attendant le moment de se coucher, lui faisaient force complimens en très belles phrases françaises que la pauvre enfant ne comprenait pas, et qui la forçaient néanmoins à sourire, quelques uns, et je fus du nombre, pénétrèrent dans un appartement écarté où se trouvaient réunis l'hôte, sa famille et l'avocat qui nous avait joué de la flûte. Notre hôte était français, natif de la Ciotat près Marseille. Son extrême obésité jurait étrangement avec la maigreur de sa chère moitié qui, accompagnant d'un aimable sourire les paroles que son mari proférait en français, semblait vouloir nous faire accroire

qu'elle entendait notre langue. Il y avait une troisième personne, la plus intéressante de toutes, c'était leur fille : jolie sans être belle , à peine âgée de dix-sept ans ; son air, ses manières , l'éducation qu'elle paraissait avoir reçue annonçaient une jeune personne capable d'inspirer et de ressentir les plus vifs sentimens ; et les coups d'œil échangés entre elle et l'avocat français faisaient pressentir qu'ils avaient de la sympathie l'un pour l'autre. Elle avait de beaux cheveux noirs édités à la vierge ; de grands yeux noirs, une mise propre et soignée, une taille moyenne, mais faite au tour. La conversation animée qu'elle tenait en espagnol, ses réponses pleines de justesse aux complimens que nous lui adressions en français, qu'elle disait comprendre sans savoir le parler, tout, dans elle, captivait notre intérêt ; et le bonheur, dont semblaient jouir ses père et mère en la contemplant, prouvait aux moins clairvoyans que c'était là leur seul et unique rejeton, semi-français, semi-espagnol.

Nous avons tous les yeux fixés sur elle ; nous

ne perdions aucune de ses paroles. A l'aide du latin, du français, du provençal, je parvenais bien à démêler quelques unes de ses pensées, mais ce que je saisisais était trop peu eu égard à ce que je perdais. Je me maudissais de n'avoir pas, pendant le temps de répit que m'avait laissé le mal de mer, feuilleté mon dictionnaire, étudié ma grammaire espagnole. J'étais jaloux du jeune homme qui, seul parmi nous, comprenait la langue castillane et faisait presque tous les frais de la conversation. Je me dépitais en voyant un sourire de satisfaction courir sur les lèvres vermeilles de la jeune fille, une vive rougeur remplacer subitement la blancheur de son visage pâle, ses beaux yeux se baisser quand un compliment bien tourné lui était adressé dans la langue de son pays. Il était plus de minuit, et personne ne pensait à aller se coucher.

La mère et la fille étaient fort rieuses. Il paraît que notre gaieté française était devenue contagieuse; tout le monde était content, et pourtant l'hôte et le jeune avocat s'accordaient à dire que le

climat des îles Canaries rend les habitans tristes et mélancoliques. Si vous habitiez ce pays, seulement pendant quelques mois, nous disaient-ils, votre gaieté s'évanouirait bientôt, émoussée par la monotonie du ciel et des saisons. Pas d'hiver, pas d'automne, l'été, toujours l'été, tantôt, à la vérité, avec la douce chaleur du printemps, tantôt avec toutes les ardeurs de la canicule. La continuité en toute chose devient insipide et attriste le caractère. Un ciel pur, toujours pur, attiédit l'ame comme un ciel toujours nébuleux, et l'apathie morale naît de la chaleur comme du froid continu.

On se sépara vers une heure du matin; nous fûmes nous reposer jusqu'au jour sur des lits de sangles avec nos compagnons qui dormaient déjà. Pendant tout le reste de la nuit, je crus sentir le roulis et le tangage du navire, et le matin, je pris le bruit des premiers levés pour le signal du branlebas général; je me reveillai en sursaut, et au lieu de me trouver suspendu dans mon hamac, comme je me l'imaginai, je fus agréablement surpris de

mè voir étendu sur un lit de sangles dans la vaste salle de l'auberge.

Dès l'aube du jour , plusieurs de mes compagnons louèrent des ânes , seules montures du pays , à l'exception de quelques chameaux , et furent visiter la ville de Laguna , capitale de l'île. Il y a cinq villes à Teneriffe , Laguna , Santa-Cruz , Orotava ; Rialejo et Garachico.

Laguna est la plus jolie de toutes ; sa population n'est pas plus considérable que celle de Santa-Cruz , mais elle est la résidence du gouverneur. Elle est assise sur les bords d'un lac qui , sous la main des Français , que les Espagnols firent prisonniers lors de la première guerre de la Péninsule , et qu'ils transportèrent en grand nombre aux îles Canaries , s'est transformé en un fertile bassin , dont la belle culture est actuellement une des principales branches de la richesse du pays.

Il n'est peut-être aucune nation comme la nôtre , qui se rende recommandable et s'illustre parmi ses vainqueurs. Des Français prisonniers

jettent en Egypte les semences de la civilisation, que plus tard ils feront germer; relèvent dans les glaces de la Russie, les palais de Moscow, étonné de se trouver plus beau en renaissant de ses cendres; dessèchent les étangs, et font fleurir l'agriculture à l'île de Teneriffe que leur travaux enrichissent. Comment après cela ne serait-on pas fier d'être Français!

Un grand nombre de ces prisonniers, auxquels l'île de Teneriffe est redevable de ses plus beaux produits agricoles, ne voulurent pas la quitter lors de la paix générale; ils s'y marièrent. Quelques uns sont parvenus à s'y créer une honnête aisance, tel que notre hôte et un marchand épiciier établi comme lui à Santa-Cruz. D'autres au contraire sont misérables; ils se repentent de s'être mariés dans l'île, et de n'être pas retournés en France, lorsque la liberté leur fut rendue.

Je n'appris le départ de mes compagnons de voyage pour Laguna, que lorsqu'il m'était impossible de les atteindre. Pour me distraire du regret de ne les avoir pas suivis, je fus me prome-

ner dans les rues les plus désertes de Santa-Cruz, dans les quartiers opposés à ceux du port, où l'herbe croît comme dans une prairie. Je sortis ensuite de la ville pour mieux respirer l'air du matin, du côté du chemin de Laguna. Le sentier qui conduit à cette dernière ville, à peine praticable pour les bêtes de somme, est rude, inégal. Il monte en serpentant à travers des blocs de rochers volcaniques, le coteau rapide au pied duquel s'élève Santa-Cruz. Ce coteau qui semble appliqué comme une écaille à la croupe du pic de Teneriffe, est peut-être les dernières laves que vomit le cratère de la montagne avant de s'éteindre. Le peu de terre végétale mêlée aux rocailles, est d'une grande fertilité. Les arbres y sont fort rares ; mais le maïs et le froment y marient leur verdure à la noirceur des murs que la main de l'homme a sagement construits en amphithéâtre, de distance en distance, jusqu'au sommet de la colline, pour empêcher les orages de balayer la terre végétale dans la mer.

Cependant les paysans de l'intérieur de l'île,

au teint hâlé, aux cheveux noirs, et crépus, presque tous d'une haute stature, armés chacun d'un long bâton, descendaient le chemin de Laguna, conduisant, les uns des ânes, les autres, des chameaux, chargés des produits de la campagne, dont ils venaient alimenter le marché de Santa-Cruz. L'air de sauvagerie qu'exprime leur visage, annonce que le sang des Européens n'est pas le seul à couler dans leurs veines, et que celui des habitans du continent africain, ou peut-être même des *Guanchos*, les indigènes des Canaries, y est mêlé à forte dose. Ils n'ont guère conservé de leurs ancêtres, s'il est vrai qu'ils descendent de cette antique race depuis si long-temps détruite, que l'usage de porter un bâton long de sept pieds. Car je ne sache pas qu'ils fassent comme eux allaiter leurs enfans par des chèvres, que leurs biens soient en commun, qu'ils prennent des femmes tant qu'ils veulent, qu'ils cultivent la terre avec des cornes de bœuf, et aillent vêtus de peaux de bœufs; je ne sache pas non plus que leurs maisons soient des cavernes, et leur nourriture de la

chair de bouc ou de chien * ; mais je crois bien qu'ils continuent à tremper , dans du lait , de la farine d'orge pour en faire ces gâteaux appelés *Gofio* dont l'usage et le nom sont connus dans toute la France , et qui , à Paris , ont , parmi les bonnes et les petits enfans , une réputation égale à celle du pain d'épice et de la galette. . . .

Déjà le soleil commençait à darder ses rayons éblouissans; des bouffées de chaleur avaient dissipé la fraîcheur parfumée du matin, il fallut regagner le logis. J'y trouvai en compagnie de l'avocat, un jeune homme de Perpignan, qui donnait dans Santa-Cruz des leçons de calligraphie. Il était fort bien élevé, et se proposait de quitter Teneriffe avec l'avocat, à la première occasion, pour aller ensemble au Pérou. Ils espéraient tous deux que la fortune leur sourirait mieux à Lima qu'à Santa-Cruz. Dieu veuille que, s'ils ont pu mettre leur projet à exécution, ils ne soient pas tombés de mal en pis. Nous aussi, nous espérions alors que la fortune nous sourirait au Mexique!..

* Abrégé de l'Histoire des Voyages de La Harpe.

VII

Le Barbier et la jeune Fille.

Février.

Quelle position déplorable! avoir besoin de se faire la barbe , et n'avoir à son service ni rasoir ni barbier! Ainsi j'étais pourtant le troisième jour après notre débarquement à l'île de Teneriffe. J'avais laissé mes rasoirs à bord , et je cherchais inutilement depuis deux ou trois heures , un de ces hommes qui dépouillent notre

visage, à notre grand plaisir, de l'ornement incommode que nous serions néanmoins fâchés de n'avoir pas.

Donc j'avais fait dans Santa-Cruz autant de tours, de demi-tours, d'allées, de venues, que Buffon en fait faire au vol de l'hirondelle, quand je me trouvai dans la principale place de la ville, laquelle place, entourée de bornes, forme un carré-long parfait, orné d'un obélisque en marbre blanc. Un superbe hôtel bâti en pierres de taille volcaniques, qu'on dit être l'habitation du corrégidor, se dessine avec ses murailles noires au milieu des blanches maisons qui l'entourent. Je traverse cette belle place publique, je pénètre dans une rue voisine, et après avoir fait quelques pas, je m'arrête en face d'une petite porte, au-dessus de laquelle sont représentés pour enseigne, une paire de ciseaux, un rasoir et une lancette. Au-dessous de ces instruments, on lit entr'autres choses : *Sangrador*.

J'entrai dans la boutique du Figaro de Santa-Cruz. Quelle fut ma surprise de m'entendre

saluer en français! Bonjour *moussiou*, me dit, en me faisant une profonde révérence, le barbier *saigneur*, *sangrador*, dont l'embonpoint et le visage pâle exprimaient une bonhomie mélancolique.

— Je viens vous prier de me faire la barbe, dis-je en entrant.

— Bien, *moussiou*.

— Il paraît, monsieur, que vous savez parler français.

— *Oun poco, moussiou. Oun Francé qué jé faisais la barbe m'a appris quéqué mots.*

Tandis que, tout en causant, le barbier me montrait un énorme fauteuil pour m'asseoir, et m'entourait le cou d'une serviette blanche, entra dans la boutique un jeune homme qui paraissait avoir quinze à seize ans. Les traits de son visage, quoiqu'irréguliers, avaient une expression si agréable et si douce, qu'en le voyant, vous l'eussiez trouvé dès l'abord singulièrement intéressant; mais en le considérant de plus près,

vous eussiez dit comme moi : quel dommage que ce pauvre garçon soit borgne ! C'était l'apprenti du barbier. Il salua en entrant, avec beaucoup de grâces, et s'occupa de suite à faire mousser la savonnette, tandis que son patron promenait ses rasoirs sur le cuir. Pendant cette double opération, je les entendais tenir une conversation fort animée.

Cependant le maître se met à l'œuvre. Quel malheur ! d'avoir oublié son nom ! il mériterait de passer à la postérité, si la réputation des barbiers espagnols n'était pas généralement établie ! Avec quelle dextérité il manie le rasoir ! avec quelle légèreté il vous le promène sur la joue ! Le poil disparaît sans que vous le sentiez. Plus doux vous semble l'acier en vous dépouillant le visage, que le savon qui vous le blanchit. Que dis-je ? vous le sentez passer tout juste pour éprouver une sensation si agréable, que lorsque l'opération, malheureusement trop courte, est finie, vous désireriez qu'elle recommençât. Honneur à vous, dignes successeurs du barbier de

Séville, qui savez embellir avec tant d'adresse la plus noble partie de notre corps, celle à laquelle nous tenons le plus ! Je ne m'étonne pas que les médecins n'aient pu vous ravir, en Espagne, le sceptre de la chirurgie. Vous avez raison de vous afficher *sangradores*. Puisque vous maniez si bien le rasoir, qui mieux que vous saurait manier la lancette ?

— Monsieur, fit le barbier, après m'avoir passé sur mon visage rajeuni de l'eau acidulée de vinaigre, vous avez *oun bien jolie croix*. En disant cela, il soulevait une petite croix d'or suspendue sous ma chemise à une chaîne de même métal : la croix et la chaîne m'avaient été données par mon oncle, la veille du jour où je partis de mon village pour l'Amérique. Ce bon barbier, ayant un moment considéré en silence ce signe du chrétien que je portais sur moi, jeta sur toute ma personne des regards aussi affectueux, mais aussi surpris, qu'un homme qui rencontre, au moment où il y pense le moins, un ami d'enfance qu'il n'a pas vu depuis longues années.

— C'est une croix du dernier jubilé, dis-je au barbier ; je la porte sur moi, non seulement parce que mon oncle me l'a donnée, mais parce que je suis chrétien, et que, comme tel, j'aime à avoir sous les yeux un signe qui me rappelle mes devoirs.

A ces mots, je vis son visage s'épanouir. Dès ce moment, cet homme fut mon ami. Religion sainte, qui unis les hommes de tous les climats, malheur à ceux qui te méconnaissent ! Pour moi qui, jeune encore, ai goûté la douceur de tes bienfaits dans la joie et les souffrances de la vie, plutôt mille fois mourir que de te renier jamais !

J'allais payer à mon nouvel ami le modique salaire de sa peine, quand deux jeunes filles, proprement vêtues, entrèrent dans la boutique. Un voile blanc, qui flottait sur leurs robes noires, cachait à demi les traits distingués de leurs visages, et en laissait voir assez pour faire deviner que c'étaient deux sœurs.

Leur teint, animé d'une vive rougeur, dans un climat où la pâleur est naturelle, annonçait

une émotion extraordinaire. En effet, elles allaient quitter leur pays pour toujours, les pauvres filles! Elles allaient s'embarquer pour la Havane, et venaient chercher leur frère, l'intéressant garçon barbier, qui devait partir avec elles. Je voyais bien, sans rien comprendre à la conversation qu'elles tenaient avec le patron de leur frère, qu'elles éprouvaient une peine bien vive en s'éloignant du sol rocailleux de Ténériffe. Malgré la fortune à venir qu'elles entrevoyaient à Cuba, elles ne pouvaient quitter sans regret le cher pays de leur enfance, les parens, les amis qu'elles y laissaient; car elles les laissaient pour toujours, les pauvres filles!

Le maître barbier embrassa leur frère, leur serra la main à toutes les deux, et je vis une grosse larme rouler dans l'œil unique du jeune homme, qui s'efforçait de sourire pour avoir bonne contenance. Après les avoir accompagnés tous les trois dans la rue, il revint à moi. — Le brick qui doit les transporter à Cuba, me dit-il en français de sa façon, est celui que vous avez

vu en panne à côté du vôtre. Il fait voile aujourd'hui même. Plus petit que votre *Requin*, il a, à bord, plus de 150 passagers. Il a été fait en France, et revient tous les mois de la Havane à Teneriffe se charger de nouveaux émigrans. Hélas! notre île se dépeuple de jour en jour; un grand nombre de maisons de Santa-Cruz restent fermées, parce qu'on ne trouve plus à les louer; et si, comme il est probable, ces émigrations continuent, le gouvernement espagnol sera bientôt dans la nécessité d'envoyer à Teneriffe une nouvelle colonie.

Que voulez-vous? l'île de Teneriffe est, je l'avoue, un charmant pays. Elle produit du blé beaucoup plus qu'il n'en faut pour nourrir ses habitans. Le vin, qu'on y récolte en abondance, est presque l'égal de celui de Madère; vous en connaissez le goût; on élève sur le penchant du pic de nombreux troupeaux de moutons dont la chair est excellente et la laine recherchée. On fait ici un commerce considérable de soude. L'île entière a près de vingt lieues de tour, et

peut nourrir quatre fois plus d'habitans. Nous n'avons à craindre ni bêtes féroces, ni bêtes venimeuses; nous ne voyons partout que du gibier excellent et d'un grand nombre d'espèces. La perdrix rouge peuple tous les coteaux. Enfin, un ciel presque toujours serein, un climat toujours tempéré; pendant toute l'année, il ne fait réellement chaud que depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures après-midi; car nos matinales sont fraîches, et vers les deux heures il se lève chaque jour, de l'Océan, une brise froide qui tempère l'ardeur du soleil. Enfin, la salubrité de l'air atmosphérique est telle qu'on ne connaît pas les maladies épidémiques, et que les Européens qui habitent notre pays, ont presque tous trop d'embonpoint, comme vous avez dû vous en apercevoir.

Eh bien, monsieur le Français, le croiriez-vous? malgré tout cela, il n'y a plus rien à faire ici. C'est un pays pauvre, très pauvre; et moi qui vous parle, moi qui l'aime de tout mon cœur parce que c'est le lieu de ma naissance, je n'y

resterai pas long-temps, et j'irai, comme ces jeunes gens, habiter Cuba. Vous n'en seriez pas étonné, monsieur, si vous saviez que depuis que nous avons perdu le Mexique, la Colombie et nos autres colonies d'Amérique, cette île, qui servait d'entrepôt à l'Espagne pour les colonies, et aux colonies pour l'Espagne, a vu tomber son commerce pour ne se relever jamais. Ah! si vous saviez comme, en 1820, les piastres roulaient ici! C'était le bon temps alors. Mais maintenant, c'est fini. Il faut se donner beaucoup plus de peine pour gagner deux réaux, maintenant, qu'une piastre à cette époque. D'ailleurs, il n'y a pas d'espoir de devenir propriétaire ici. La plupart des maisons de la ville et de la campagne appartiennent à quelques seigneurs espagnols, et composent leurs majorats, qui sont, comme chacun sait, inaliénables. Comment voulez-vous que le pauvre peuple se tire d'affaire sans commerce, ni propriété?

Serez-vous surpris maintenant que nous préférions aller habiter Cuba où le climat est beau

comme celui-ci, le commerce très florissant, et où l'on est sûr, avec du travail et de la bonne volonté, de se créer une honnête aisance.

Je pressai la main du barbier, et le remerciai des renseignemens qu'il venait de me donner sur son pays. Je le payai libéralement, et il voulut absolument me régaler d'un verre de liqueur chez un confiseur son voisin; je n'osai refuser.

La boutique du confiseur, garnie comme celles de ses confrères de France, était entourée d'un comptoir derrière lequel les chalans n'auraient pu pénétrer sans passer par-dessus. A droite, dans un coin défendu par cette barrière infranchissable, était assise une vieille duègne, au teint rembruni et à la mine plissée. Ses cheveux gris, découverts sur toute la partie antérieure de la tête, étaient négligemment enfermés en un mouchoir pendant derrière le dos, à l'instar des coiffures catalanes. Ses petits yeux noirs, qu'elle tenait fixés sur moi, brillaient comme deux escarboucles. En entendant les paroles du barbier,

elle desserra ses lèvres pincées, sourit un peu, puis s'écria d'une voix aigre : *Mariquita, Mariquita, veni aca.*

Aussitôt une jeune fille, légère comme un oiseau, sortit d'un appartement voisin, se glissa derrière le comptoir, remplit deux petits verres d'une liqueur contenue dans un flacon qu'elle prit sur l'étagère; puis, sans chercher à cacher la violente émotion qu'elle éprouvait en ce moment, elle se mit à pleurer à chaudes larmes en nous regardant.

Et cette jeune fille, âgée de quatorze ans au plus, était vraiment belle pleurant ainsi! Comme sa douleur lui allait bien! Comme ces pleurs, qui arrosaient son visage, l'ennoblissaient! Il me semble la voir encore; et certes, son image est trop bien gravée dans mon souvenir pour qu'elle s'efface jamais. Il me semble que j'interroge encore ses regards, comme alors, sur les motifs d'une si vive douleur. Je vois ses beaux cheveux noirs soigneusement divisés sur son front d'albâtre; ses grands yeux noirs toujours humides;

ses joues pâles, qui par moment rougissent; sa gorge à demi découverte; son sein arrondi, qui s'agite sous sa robe de fine indienne; sa taille.... Oh! Mariquita, tu es belle comme une madone de Raphaël! Mais, de grâce, ne pleure plus; tes larmes me font mal, Mariquita. Oh! que je voudrais être Espagnol, pour pouvoir te dire un mot, un seul mot de consolation!

Mais voilà que la mère de Mariquita, car je supposais que la vieille était sa mère, adressa quelques questions au perruquier, qui lui répondit en jetant sur moi un regard et un sourire. Je compris qu'il s'agissait de moi, et je demandai au *sangrador* ce que disait madame.

— *La madame dice que vous tenez la cara Española.*

— Ah! je suis pourtant Français, et m'en fais honneur.— Cependant, connaissant toute la fierté des Espagnols, et sachant bien qu'ils croient vous faire beaucoup d'honneur en vous comparant à eux, je la remerciai du geste et de la voix, et chargeai le barbier de lui dire que j'étais

sensible au compliment. Mais, bien plus préoccupé de la douleur de la fille que de la curiosité de la mère, je demandai à mon *Cicérone* ce qu'avait cette belle enfant.

— *Vous savez*, dit-il, en laissant échapper un malin sourire, *vous savez mon petit commis?*

— Oui, après?

— *Eh bien il était voissin de la pétita, y la pétita avait conciou de l'amitié por lui, y lui por la pétita.*

J'eus enfin le mot de l'énigme : c'est l'amour qui la faisait pleurer, la jeune créole. Oh! qu'après les risibles paroles du barbier, Mariquita me parut intéressante! Je crus lire alors dans ce cœur de jeune fille ce besoin d'aimer qu'une ame sensible éprouve toujours, et qui, à son âge, est si pressé de se satisfaire, qu'on donnerait volontiers son cœur à celui qui voudrait le prendre. Et puis, voyez-vous, plus qu'un jeune homme, peut-être, une jeune fille doit aimer : c'est dans sa nature. C'est une fleur qui ne peut s'épanouir et exhiler son parfum

que lorsqu'elle est attachée. Je jetai sur la jeune créole un long regard de compassion qu'elle comprit; et, après avoir salué la duègne, nous sortîmes de la boutique. Je dis adieu au barbier, et je fus me promener seul vers le môle.

VIII

Mes Amis de Santa-Cruz.

Mars.

Un grand nombre de mes compagnons se promenaient sur le môle de Santa-Cruz, contre lequel le flux de la mer se brise avec un grand bruit, semblable à un coup de canon. Du môle on découvre parfaitement la côte de la grande Canarie, qui n'est éloignée de Teneriffe que de cinq ou six lieues. Quant aux autres Canaries,

au nombre de dix ou douze , on ne les aperçoit pas de Santa-Cruz.

L'ancre qui retenait notre navire, ayant été jetée entre des rochers, avait brisé sa chaîne, dans la matinée, au moment où le capitaine se disposait à mettre à la voile. Force avait donc été de retarder notre départ, pour pêcher l'ancre perdue. Des plongeurs de Teneriffe étaient occupés à la chercher, au moment de mon arrivée. Un factionnaire montait la garde non loin de la guérite, en pierre de taille, qui domine l'extrémité de la digue. A la manière gauche dont il portait son fusil, il était aisé de voir qu'il était novice dans le métier des armes. Il n'y avait pas alors de troupes réglées dans l'île, et la garnison de Santa-Cruz était composée de miliciens pris parmi les habitans de la campagne, dont l'uniforme incomplet faisait deviner, dès l'abord, les habitudes pacifiques. Mais ce n'était pas une raison pour que le jeune M. de M**, l'un de mes compagnons de voyage, se permit d'aller dans sa guérite.....

Une rixe épouvantable s'engagea entre eux. Le factionnaire, s'élança sur lui bayonnette en avant, et l'aurait peut-être éventré, si d'autres Français n'avaient pas été là. Ils ne voulaient entendre raison ni l'un ni l'autre. Le factionnaire était furieux, M. de M** se fâchait et disait de gros mots. Nous ne comprenions pas les paroles que proférait l'Espagnol en grinçant des dents, et nous eûmes toutes les peines du monde à le contenir, en lui expliquant, par nos gestes, que notre compatriote avait tort, mais qu'il n'avait pas cru l'insulter en allant..... dans son donjon de pierre, et qu'il s'en repentait beaucoup. L'Espagnol remit en rugissant le fusil sur son épaule, continua de se promener à grands pas, en lançant sur le jeune homme dont il se croyait insulté, des regards à faire frémir.

Cependant plusieurs jeunes gens de Santa-Cruz, mêlés aux Français de notre expédition, contemplaient notre navire dont l'allure svelte et déliée, lui donnait l'aspect d'un corsaire ou d'un négrier. Dans la conversation qui s'était

engagée entre les Français, il m'échappa une de ces citations latines, qu'un écolier, sorti depuis peu du collège, a tant de plaisir à faire. Je reconnus au sourire de l'un des jeunes Espagnols groupés près de nous, qu'il l'avait entendue; alors m'avancant vers lui : monsieur, lui dis-je, comprenez-vous la langue française ?

— *No intiendo senior*, répondit le jeune Espagnol, en branlant la tête.

— Et la langue latine ?

— *No intiendo, senior*.

— *Intelligis-ne linguam latinam* ? repris-je alors.

— *Intelligo, intelligo*, répond-il en riant.

Et sur-le-champ nous nous mettons à parler latin. On nous entoure; plusieurs autres Espagnols prennent part à la conversation, quelques uns, sans avoir appris la langue latine, prêtent une oreille attentive, saisissent presque tous les mots, et chargent leurs camarades de traduire les demandes qu'ils veulent m'adresser. Bientôt les questions pleuvent sur moi de tous côtés; il

m'est impossible de répondre à toutes. Mais voilà que deux ou trois de ces jeunes gens me prennent sous le bras, m'entraînent dans la ville, me demandent mille détails sur la France, la révolution de juillet, que sais-je moi, me mènent voir les églises, et le couvent des Franciscains, le plus remarquable de la ville, habité par un seul frère âgé de dix-huit à dix-neuf ans, qui nous sert de *Cicéron*, nous ouvre les portes, nous fait pénétrer dans les galeries, visiter l'église du monastère, dont toutes les chapelles surchargées d'ornemens et de dorures, ont des tableaux, de nombreuses statues voilées dans leurs niches, avec des rideaux qu'on tire par un moyen secret que me montrent mes jeunes conducteurs. Le frère, loin d'avoir la gravité d'un vieux moine espagnol, rit, plaisante avec nous, sous sa tunique et son capuchon violets; seulement je m'étonne qu'il ne réponde que par un sourire aux différentes questions que je lui fais en latin. Mais un de mes jeunes amis, auquel j'en témoigne ma surprise, me dit en riant aux éclats: *Non in-*

ligit linguam latinam. Il instruisait pourtant les enfans de la ville.

« C'est depuis les Cortès, me dit un de mes
« jeunes gens que le couvent est désert. Santa-
« Cruz fut une des premières villes d'Espagne
« à proclamer la Constitution. On y commitalors
« des excès de cruauté; mais la liberté n'a pas
« été entièrement étouffée; elle couve dans le
« cœur de la jeunesse, comme le feu sous la cen-
« dre. Si la Péninsule paraissait disposée à l'ac-
« cueillir, le drapeau national flotterait bientôt
« sur notre citadelle. Notre université a été dis-
« soute parce qu'elle inspirait quelque ombrage
« au gouvernement, et nous n'avons pu ache-
« ver nos études, faute de maîtres. »

Nous primes congé du frère qui nous laissa pour donner des leçons aux nombreux écoliers qui l'attendaient dans la classe; et quand nous fûmes sortis du cloître, deux de mes jeunes gens me dirent qu'ils étaient obligés de me quitter, l'un pour aller à la campagne où il me proposa de m'emmener, l'autre pour vaquer à ses

occupations ; je ne pus accepter l'offre du premier, parce que nous nous attendions à mettre à la voile d'un moment à l'autre; mais ils me promirent bien qu'ils ne me laisseraient pas embarquer sans m'avoir revu.

Celui des trois qui resta seul avec moi pendant le reste de la journée, ne savait pas parler latin; nous parvenions néanmoins à nous comprendre mutuellement par gestes, à force de périphrases.

Le lendemain, jour du départ définitif, l'ancre ayant été retirée du fond des eaux, tous les trois se trouvèrent sur le môle, au moment de l'embarquement. Ils vinrent m'accompagner sur la chaloupe jusqu'au navire; et là, après avoir pris mon nom sur leurs carnets, inscrit les leurs sur mon portefeuille, nous nous embrassâmes cordialement et nous nous dîmes adieu pour toujours. Hélas ! la feuille de papier sur laquelle étaient tracés les noms de ces bons jeunes gens, s'est égarée dans les forêts du Mexique ! et je n'ai retenu que celui d'un seul ; peut-être, parce que

nous restâmes le plus long-temps ensemble , ou bien, parce que j'éprouvais pour lui un sentiment de préférence ; c'est le nom du jeune homme qui ne savait pas parler latin. Il s'appelait Garcia. Quel bonheur pour moi si je les renvoyais un jour tous les trois ! Sans doute j'aurais de la peine à les reconnaître ; ils avaient alors chacun seize à dix-neuf ans au plus. Mais qui sait ? le flambeau de l'amitié me ferait peut-être distinguer de suite les traits de leur visage , et peut-être l'occasion de tenter cette heureuse expérience est moins éloignée qu'on ne pense.

Pendant la nuit, le capitaine fit courir quelque temps des bordées pour attendre plusieurs retardataires , et quand tout le monde fut rendu à bord, nous laissâmes derrière nous l'île de Tenerriffe , et au lever du jour , Santa-Cruz disparut à nos yeux.

IX

Le Baptême du Tropicque.

Mars.

Combien y a-t-il de sortes de baptêmes ? — Il y en a trois : le baptême d'eau, le baptême de sang et le baptême de désir. — Vous oubliez, ou plutôt le cathéchisme a oublié de mentionner le baptême du tropique ? — Mais qu'est-ce donc, le baptême du tropique ? — C'est une cérémonie bizarre dont je vais vous rendre le compte le plus exact possible. Je vais vous dire : *Quæque ipse vidi, et quorum pars magna fui.*

Un mot d'abord, si vous voulez, sur son origine présumée. On rapporte que les premiers navigateurs, qui passèrent le tropique du Cancer, effrayés des dangers qu'ils couraient en s'éloignant des parages connus, pour s'élancer dans l'immensité des mers qu'ils ne connaissaient pas encore, crurent devoir se recommander à celui dont la puissance maîtrise les flots et les tempêtes. Ils savaient que pour lui plaire, et être digne de sa protection, il faut avoir une conscience pure. De là, l'invention d'une cérémonie expiatoire, en quelque sorte, qu'ils qualifièrent de second baptême.

Tant que les grains furent effrayans et la navigation périlleuse, nos bons aïeux durent observer le baptême du tropique, comme un usage solennel et sacré. Mais quand les lumières de la civilisation eurent dissipé la crainte des périls, la cérémonie se conserva, avec cette différence, que, de pieuse qu'elle était, elle devint divertissante et comique.

Que voulez-vous? il est bien juste de faire un

peu diversion à l'ennui d'une longue traversée. D'ailleurs les matelots y trouvent leur profit, en exigeant de bonnes étrennes de ceux qu'ils dispensent du baptême.

Depuis quelques jours nous avons perdu de vue l'île de Teneriffe, et le pic de Teneriffe lui-même, qui, après que l'île-de-Fer avait disparu, jalonnait encore l'horizon, venait de se perdre dans l'espace. Une sensation pénible saisit l'âme toutes les fois qu'on voit la terre fuir peu à peu et disparaître, surtout quand c'est la terre qu'on a foulée sous ses pas. Cette sensation étreint, oppresse, et ne peut être comprise de ceux qui ne se sont jamais embarqués. Elle ne saurait être mieux comparée qu'à celle qu'éprouve l'enfant lorsqu'on l'arrache des bras de sa nourrice.

C'est trois jours après notre départ de Teneriffe, que nous passâmes le tropique du Cancer, et le sixième jour, le sept mars, je crois, l'on se prépara à la cérémonie du baptême.

Dès la veille, à l'entrée de la nuit, une voix formidable se fit entendre, du haut de la hune

du grand mâ. Cette voix disait : « Je suis le père
« Tropicque, un des rois du grand Océan. Nul
« homme n'a le droit de franchir les limites de
« mon royaume, sans ma permission. Comment
« s'appelle le capitaine du navire ? » A cette in-
terpellation, le capitaine debout sur l'arrière, de-
vant la porte de sa chambre, s'attendant aux
questions qui vont lui être adressées, s'empresse
de répondre : Darbouts. — Et le navire ? — Le
Requin. — Quelle cargaison ? — Passagers.
— Mauvaise cargaison, dit en grognant le père
Tropicque; et tous les passagers, au nombre de
plus de cent, sur le pont, de partir d'un long
éclat de rire. Mais le silence se rétablit. Le père
Tropicque continue ses questions, et le capitaine
ses réponses. — D'où venez-vous ? — de Mar-
seille. — Où allez-vous ? — Au Mexique.
— C'est bien, vous pouvez filer votre nœud. Vous
allez recevoir un message, qui vous instruira
de mes ordres, et de la permission que je vous
donne de naviguer dans toutes les mers de ma do-
mination. Demain j'irai vous visiter moi-même.

A peine le second avait-il fini de hâler avec le porte-voix, que nous voyons se dégager du milieu des cordages, près du mât de Perroquet, un novice habillé de blanc, ceint d'une écharpe rouge, et les bras entourés de rubans de différentes couleurs. Dans un clin-d'œil il a descendu les haubans ; il salue le capitaine, et se disant l'envoyé du père Tropicque, il lui présente, de sa part, une corbeille, toute garnie de rubans, contenant quelques sucreries, des oranges et des fruits secs. Le capitaine reçoit le cadeau en riant, et, après avoir chargé le messenger de présenter ses hommages et ses remerciemens à son souverain, il lui donne une bonne étrenne que, sans doute, tous les matelots doivent partager entre eux, et dit au cuisinier de le faire rafraîchir. Le lendemain après déjeuner, la voix du père Tropicque se fait encore entendre. Il annonce sa visite au capitaine. Aussitôt on voit sortir de la huque une espèce d'animal informe, couvert d'une peau de mouton noire, à peu près semblable à l'ours du mardi-gras. Il descend les

haubans, avec une extrême lenteur, en poussant des hurlemens affreux. Arrivé sur le pont, il se met à quatre pattes près des bastingages, reste immobile et silencieux. Bientôt après, le maître de la bête se dégage aussi de la hune. Il a un antique habit de satin jaune, chemise à jabot, culotte courte, bas blancs, chapeau à trois cornes, perruque et barbe de chanvre. C'est le père Tropic, le burlesque souverain qui a promis de visiter le capitaine. Il descend les haubans plus lentement encore que sa bête, qui l'attend pour lui servir de monture. Cependant cinq matelots sortent du poste. Le premier, c'est le calfat. Il est grotesquement habillé en prêtre; sa soutane est un jupon noir, son surplis une chemise; sur la chemise pend une étole de papier. Du reste, il a les cheveux poudrés comme un prélat, et il se prélassé vraiment sous cet accoutrement risible. Il affecte avec son visage pointu, rechigné, tout marqué de petite vérole, une gravité sacerdotale, qui nous fait tous pouffer de rire. Il tient à la main un livre ouvert sur

lequet il a les yeux fixés ; il remue les lèvres comme s'il récitait des prières. Mais il ne sait pas lire , le pauvre calfat ! et il ne fait pas attention que son livre est renversé. C'est lui qui va nous donner le baptême. Un matelot, affublé d'une jupe blanche, marche à ses côtés, et doit, en qualité de sacristain, l'assister à la cérémonie.

Ils sont escortés par trois autres matelots, dont deux vêtus en gardes nationaux et armés, chacun, d'un sabre, le troisième dépouillé d'une partie de ses habits, ayant les manches de sa chemise retroussées, et portant la planche sur laquelle doivent s'asseoir les cathéchumènes. Ils s'avancent tous les cinq vers le père Tropicque, qui les attend à cheval sur sa hideuse monture. Tous les passagers se rangent contre les bastingages, pour faire place à cette singulière procession, qui se dirige d'abord vers le capitaine, et fait ensuite tout le tour du navire. Après cela, le père Tropicque ne paraît plus, il est censé s'être envolé dans son palais aérien avec sa lourde bête, ou bien, si vous aimez mieux, les deux mate-

lots qui jouaient ces deux rôles, se sont débarassés, dans le poste, des accoutremens qui les rendaient méconnaissables, et se sont mêlés parmi les passagers. Il reste seulement les deux gendarmes, toujours armés du sabre, le sacristain, le matelot portant la planche du baptême, le prêtre marmottant toujours des paroles intelligibles, ayant toujours le livre ouvert devant les yeux. Ils s'avancent processionnellement tous les cinq vers une baille remplie d'eau, placée près du rouffle, à côté de l'entrée des dames, non loin des écoutilles. Sur la baille est étendu un drap qui la couvre entièrement. Le matelot porteur de la planche, la place transversalement sur la baille et se tient à côté. Les passagers entourent la procession et la pressent de toutes parts. Mais les gendarmes les forcent à reculer, et ne répondent rien aux mille questions qui leur sont adressées sur la manière dont va se faire le baptême. Alors le calfat, se tournant vers les spectateurs, s'exprime en ces termes :

« Mes très chers frères,

« Je suis chargé par le père Tropicque, notre
« souverain, de vous dire que nul ne peut en-
« trer dans son royaume, s'il n'a été baptisé deux
« fois. Matelots et passagers tous doivent en pas-
« ser par là. Cependant, il faut vous dire qu'il
« m'a donné le pouvoir de dispenser du baptême
« ceux qui se confesseront à moi, qui ne cargue-
« ront pas leur conscience, mais qui la largue-
« ront tout entière. La confession n'est pas diffi-
« cile, vous n'avez qu'à répondre à mes ques-
« tions, et à voix basse, encore; quant à l'abso-
« lution, je vous la promets d'avance. Ah çà, ma-
« telots, commençons. Appelez le capitaine.

A la voix du prêtre des tropiques, le capi-
taine obéit, il n'avait jamais navigué dans l'O-
céan, et les marins, quels que soient leurs grades,
sont tenus de se soumettre à la cérémonie.

Le calfat lui ordonne de s'asseoir sur le plan-
cher qui traverse la baille. Le capitaine s'assied.
Alors le calfat, accompagné du sacristain, s'ap-
proche de lui et lui adresse ces questions à demi-

voix : Capitaine , n'avez-vous jamais séduit les femmes des pauvres matelots ? — Jamais , répond le capitaine en riant. — Promettez-vous de ne jamais nous faire..... vous m'entendez bien , tant que vous serez à terre et que nous serons en mer ? — Oui , je le promets. — En ce cas , *te absolvo* , ce qui signifie : vous pouvez vous en aller ; mais auparavant , baisez l'étole. Et le capitaine baise l'étole de papier , et se retire. La même cérémonie a lieu à l'égard des deux matelots qui , comme le capitaine , n'avaient navigué que dans la Méditerranée. Les passagers sont ensuite appelés. Le premier qui se présente , ne se doutant pas de la farce qu'on lui prépare , s'assied tranquillement sur la planche , à l'exemple des marins qui l'ont précédé. Après avoir répondu , comme les autres , aux questions du prêtre , il se dispose à baiser l'étole , et croit en être quitte à si bon marché ; mais au moment où le matelot-prêtre la lui présente , le matelot-sacristain lui met les mains sur ses épaules , le matelot placé à côté de la baille tire la planche à lui ,

et le pauvre catéchumène glisse et se trouve assis dans l'eau. Les spectateurs rient aux éclats et le couvrent de huées. Vainement il se débat dans la baille; il est forcé de plonger jusqu'à la ceinture, et, lorsqu'il en sort, des volées de sceaux d'eau, que de jeunes gens, debout sur le rouffle, avaient tenus cachés pendant la cérémonie, l'inondent de la tête aux pieds. Il subit la plaisanterie en riant; mais il se promet bien de rendre la pareille à ceux qui vont être baptisés. Les femmes et les enfans sont presque les seuls qui échappent au baptême. Et ceux qui sont jugés dignes de n'être pas plongés dans la baille, n'en sont pas moins mouillés pour cela, au contraire ils le sont peut-être davantage. Des sceaux d'eau coulent sur eux de toutes parts. Bientôt un combat général s'engage; on s'empare de tous les sceaux du bord: l'eau salée ruisselle sur tous les passagers, le pont est inondé; nos dames sont obligées de se renfermer dans leurs chambres. Malheur à celles qui ont la curiosité de montrer la tête à la porte! Malheur aux hydréphobes qui

restent sur le pont ! Nous nous battons à outrance. L'entrepont est le seul asile offert aux peureux et aux faibles. Vainement le calfat veut apaiser les combattans ; on méprise son caractère de prêtre , l'eau jaillit sur lui par torrens , ses cheveux poudrés sont mouillés et collés ensemble ; son étole tombe en lambeaux ; une trombe d'eau lui fait lâcher le livre des mains. Il fuit vers le poste pour se débarrasser de ses insignes de paix désormais inutiles ; il fuit , et ses habits sacerdotaux , distillant l'eau de toutes parts , laissent derrière lui une longue traînée. Oh ! oh ! pour lors rien n'est respecté. Les officiers eux-mêmes ne sont pas à l'abri de l'orage. L'autorité du capitaine est méconnue. Enfin le combat paraît plus animé que jamais , quand tout à coup , comme par enchantement l'eau cesse de jaillir. — Le capitaine avait ordonné aux matelots de se saisir des sceaux des passagers. Mais nous ne rendons pas les armes , il faut nous les arracher des mains. Enfin nous allons tous changer d'habits , nous sommes trempés jusqu'aux os.

C'est au milieu du roulis et du tangage du navire, avec un bon vent largue qui nous faisait filer huit nœuds au moins, qu'avaient eu lieu la cérémonie du baptême et le combat qui l'avait suivie. Nous nous battions, et le vaisseau filait toujours.

Ainsi le vaisseau du temps emporte, vers les rivages de l'oubli, les peuples qui se font la guerre, et les partis, fractions des peuples. Heureux, si, comme nous, ils ne se jetaient au visage que des sceaux d'eau ! heureux, si, après les combats, ils en étaient quittes pour changer leurs habits mouillés !

Une rixe à bord.

X

Mars.

Les deux sociétés avaient bien fait, à Teneriffe, quelques provisions de vivres frais. Elles avaient bien acheté une cinquantaine de poules, des choux, des raves, des oignons en herbes, des patates, des œufs; mais tout cela était, pour les deux sociétés, *comme un grain de millet dans la gueule d'un âne*. Aussi ceux qui avaient quelque

peu d'argent s'étaient-ils procuré, à Santa-Cruz, des vivres en leur particulier. C'est ce que nous avons fait, Bogard, le mécanicien de la Société Vaclusienne, et moi. Nos provisions consistaient en pains frais, qu'on fait assez mal à Teneriffe, et que nous trouvions néanmoins délicieux à bord; en vinaigre, dont notre société n'avait pas une goutte; en saucisses fumées d'Espagne, thé, café, concombres, et en une bouteille de rhum, que me procura le barbier de Santa-Cruz.

La traversée avait été pour moi ennuyeuse et insupportable jusqu'à Teneriffe; mais à partir de cette île, le mal de mer ayant tout-à-fait cessé, elle devint, j'oserais dire, charmante, par la liaison qu'un besoin mutuel fit naître entre Bogard et moi. Bogard était un honnête homme. Il avait de bons sentimens, des idées droites, un jugement sain. A la vérité, comme c'était la mode alors pour tous ceux qui se trouvaient à Paris, lors de la révolution de juillet, de se dire héros des glorieuses, il s'était bien vanté par fois de la

valeur qu'il avait déployée pendant les fameuses journées, *en démolissant* (c'est son expression), en démolissant un colonel de cuirassiers sur lequel il tirait, caché derrière une cheminée. Mais il avait la bonne foi d'avouer qu'il se battait sans savoir pourquoi, probablement parce qu'il voyait les autres se battre. Et, au milieu de la corruption de la classe ouvrière de Paris, Bogard avait conservé des principes religieux, qui étaient le fondement de sa droiture, de sa franchise et de son bon cœur. Il savait que mon opinion politique n'était pas la sienne, mais il ne m'en estimait pas moins; et il reconnut enfin que, parmi ceux qui désapprouvaient les *barricades* de juillet, il existait des hommes amis du peuple et d'une vraie liberté, quoique ennemis de la licence et de l'émeute. En un mot, il sut me comprendre, et, sauf la violation de la charte-vérité, qu'il me fallut lui concéder, bon gré mal gré, il tomba d'accord avec moi sur tous les points.

Persuadés que notre société serait obligée de

se dissoudre, par la mésintelligence des actionnaires, nous nous promîmes de ne jamais nous quitter au Mexique. Nous savions que les ouvriers nous préféreraient aux autres membres de la société; qu'ils voudraient tous venir avec nous, et que nous n'aurions que l'embarras du choix. Nous bâtissions mille châteaux en Espagne, tous plus beaux les uns que les autres. *L'homme propose, Dieu dispose.*

Cependant le soleil des tropiques devenait de plus en plus brûlant. Le jour, on se grillait sur le pont; la nuit, on étouffait dans l'entrepont. On avait, à la vérité, dressé une tente au-dessus de la chaloupe; on avait bien suspendu une ventouse aux écouteilles, mais nous ne pouvions pas nous mettre tous sous la tente; et la ventouse, outre qu'elle se dérangeait sans cesse, ne donnait pas assez d'air pour rafraîchir l'entrepont, où les hamacs se touchant tous, nous étions pressés comme une rangée d'anchois dans un baril; ceux-là seuls pouvaient dormir qui couchaient près des écouteilles. Les autres, condamnés à

suer à grosses gouttes , à humer un air puant et corrompu , étaient en proie à une cruelle insomnie. On dépendait son hamac ; on se roulait presque nu sur le plancher ; on aurait voulu faire le quart pendant la nuit entière , et c'est bien ce que firent plusieurs d'entre nous. Je fus un des premiers à en donner l'exemple. Résolu de ne plus coucher dans l'entrepont , je suspendis mon hamac le long de la chaloupe aux chevilles qui servent à retenir les avirons. J'étendis au-dessus de moi , en forme de tente , ma grosse couverture piquée. Je la séparai de la chaloupe au moyen de deux bâtons , un peu au-dessus du matelas contenu dans mon hamac , pour pouvoir respirer à l'aise , et pour que la pluie glissât dessus sans me mouiller ; car les grains commençaient à devenir fréquens jour et nuit. Je me ménageai de cette manière une couche fraîche et commode , qui me fit beaucoup d'envieux.

En ce temps-là , il se passa à bord une scène assez comique , digne d'être racontée.

M. D**, gendre de M. F**, actionnaire de la Société Vaclusienne, avait suivi la famille de sa femme, et s'était embarqué avec nous. Sa femme, qui, bien entendu, l'accompagnait au Mexique, était jeune et gentille. Il l'avait, dit-on, enlevée contre la volonté de son père, et c'est ce qui l'obligeait à s'expatrier. Du reste, M. D** était tout jeune; il n'avait pas vingt-trois ans. Un enfant de quatre ans, joli comme un amour, était le fruit de cette union précoce. Soit tendresse, soit jalousie, M. D** ne quittait pas sa femme un seul instant. Le jour, ils mangeaient dans la même gamelle; et la nuit, malgré la défense du règlement, ils couchaient côte à côte, hamac contre hamac, dans le poste des femmes, à l'entrée des écoutilles.

M. M**, autre actionnaire, couchait aussi à l'entrée des écoutilles, et barrait le passage de toute la longueur de son hamac, de telle sorte que les femmes des ouvriers, pour pénétrer dans leur appartement, étaient souvent obligées de passer sous lui. Un jour donc que, selon son

habitude, M. M** était encore à dormir, bien qu'il fût déjà tard, M. D**, pour se donner un libre passage, donna une impulsion si brusque au hamac qui contenait M. M**, corps et ame, que ce dernier heurta contre son voisin, suspendu comme lui, et fut réveillé par ce choc inaccoutumé. L'irascible M. M** n'était pas homme à souffrir impunément une pareille brusquerie. Il se dégage de son hamac, se précipite sur M. D**, le saisit corps à corps, le culbute avec violence. Envain M. D** cherche à résister à l'impétuosité de son nerveux adversaire; son corps, maigre et élancé, plie; ses jambes fluettes s'affaissent; il tombe sur le carreau. On accourt auprès des deux combattans, et les femmes parviennent à les séparer. M. D** se relève de sa chute, et ne se tient pas pour battu; il veut encore en venir aux mains : son visage est pâle, ses traits altérés, sa voix rauque. Mais sachant bien que la force physique de son adversaire l'emporte sur la sienne, il veut mesurer son courage.

— Vous me rendrez raison, lui dit-il, de l'insulte que vous venez de me faire.

— Quand vous voudrez, lui répond M. M** sans s'émouvoir.

— A l'instant même, reprend vivement M. D**.

— Mais il me semble que ce serait beaucoup plus convenable d'attendre que nous soyons débarqués.

— Non, non, maintenant. Un affront doit se venger à l'instant même où il est reçu. Avez-vous des pistolets?

— Certainement. J'ai de plus de la poudre, des balles; en un mot, tout ce qui est nécessaire. Je vais prendre ma gibecière; montez sur le pont, dans un moment je suis à vous.

M. D** monte sur le pont; bientôt après, M. M** apparaît, armé de deux énormes pistolets d'arçon, qu'il étale devant lui, ainsi que la munition pour les charger. M. D**, sans rien dire, prend les pistolets, les examine l'un après

l'autre, les arme, les désarme; mais au même instant s'élançe, à travers la foule des curieux que cette scène inouïe rassemble de toutes parts, une jeune femme pâle d'épouvante. C'est madame D** elle-même, qui enlace son mari dans ses bras, le couvre de baisers et de larmes.

— Oh! mon ami, s'écrie-t-elle, tu ne te battras pas! Tu as tort, mon bon ami; je te dis encore une fois que tu as tort! Pense donc à ta femme, à ton enfant!

Mais madame D** avait toutes les peines du monde à contenir son mari, quand M. F** son beau-père, accourant vers lui, et le saisissant par la main, lui dit d'un ton sévère: Oui, tu as tort. M. M** a bien fait, et tu lui dois des excuses. M. M**, je vous prie de l'excuser.

Là-dessus, le père F** entraîne son gendre sur l'arrière, et M. M** ramasse en riant ses pistolets et sa gibecière, qu'il reporte dans sa malle. Cette scène étrange fut oubliée quelques jours après; et M. M** continua de fer-

mer l'entrée de l'appartement des femmes, avec son long hamac, renflé d'un matelas énorme. *La raison du plus fort est toujours la meilleure.*

Le Grain et la Pêche.

Mars.

Bien des voyageurs ont décrit dans leurs relations l'orage connu sous le nom de *grain*; aussi suis-je sur le point de n'en pas parler. Pourtant, comme plusieurs témoins d'un même fait peuvent l'observer d'une manière différente, je vais dire ce que j'ai vu.

Le grain se forme presque à l'improviste,

sous un ciel pur. Il fait, dans quelques minutes, tourner le vent dans toutes les directions, agite les flots, précipite sur les navires des torrens de pluie, fait siffler le vent avec violence, déchire les voiles, brise les vergues, rompt les mâts; et tout cela, souvent, malgré les précautions d'un habile capitaine. Une heure ou deux, telle est sa durée ordinaire. Il se dissipe aussi promptement qu'il s'est formé; car soudain les nuages se déchirent, fuient au bout de l'horizon; le ciel s'éclaircit; le vent reprend sa direction première : tout est comme auparavant. Les matelots, qui avaient pris des ris, larguent de nouveau les voiles; les passagers peuvent de nouveau se promener sur le pont.

Comme souvent plusieurs grains avaient lieu dans la même journée, quelquefois coup sur coup, notre capitaine, de peur de ne pas faire serrer les voiles à temps, avait résolu dans sa prudence de n'en larguer qu'une partie, quelque temps qu'il fit; c'était plus sûr et plus commode; mais nous n'avancions presque pas.

Les poissons volans, dont les flottes d'un brillant azur planaient sur les vagues enflées, disparaissaient à l'approche du grain, presque toujours annoncé par l'apparition d'une armée de marsouins. On voyait ces derniers venir de l'extrémité de l'horizon, s'avancer vers le navire et l'entourer de toutes parts. Dans un clin-d'œil ils étaient près de nous. C'était plaisir de les voir s'élever au-dessus des flots, en soufflant, tracer une gracieuse parabole, plonger et se redresser encore. Ils semblaient tous défier le brick à la nage; et comme pour lui montrer leur supériorité, ils s'élançaient fièrement au-devant de lui, le traversaient sous le mât de beaupré, en rasant la proue, s'éloignaient, puis revenaient lui faire affront en le traversant encore. Vous avouerez qu'une telle audace ne devait pas rester impunie. Voici comment se vengea le *Requin*.

M. Lebaigue, notre second capitaine, s'arma d'un harpon bien acéré, se plaça sous le mât de beaupré, les pieds appuyés sur les cordages. Au

harpon, emmanché d'un bâton d'une longueur convenable, était attaché un grelin, dont un bout entourait son bras. Ainsi suspendu au-dessus des flots, M. Labaigue saisit le moment où l'un des marsouins, passant devant le navire, s'élevait en soufflant, et s'arrondissait au-dessus des vagues, lance sur son dos recourbé le harpon, qui s'y enfonce comme dans du beurre.

Le poisson blessé se débat, souffle, écume, rougit la mer de son sang; mais ses efforts sont inutiles, le harpon qui, avant de le toucher, était perpendiculaire, devient horizontal à l'aide d'un ressort et d'un anneau qui s'en détache en s'enfonçant dans sa chair; plus le poisson s'agit pour s'en débarrasser, plus le harpon le saisit et le déchire. Des matelots accourent sur l'avant, tirent le marsouin de l'eau, le hissent sur le pont, et achèvent de le tuer à coups de hache. On l'écorche ensuite; on le dépèce, on le fait cuire, et..... on le mange. Tout le monde trouva sa chair excellente.

Ainsi se vengea le navire. Le marsouin pris pesait quatre-vingts livres.

Il est une autre pêche plus solennelle encore. C'est celle du requin. Oh ! pour celle-là, tout le monde la désire avec ardeur. On conjure d'autant plus volontiers la perte d'un ennemi, qu'il est plus cruel et plus dangereux. Personne n'ignore la voracité du mangeur d'hommes. La tête du monstre, loin d'être effilée comme celle du marsouin, est large et arrondie. Son énorme gueule laisse voir, en s'ouvrant, une mâchoire garnie de trois ou quatre rangées de dents fortes, aiguës, qui se recourbent en dedans comme des crochets, et ne lâchent jamais leur proie.

Rarement, comme l'innocent marsouin, le requin s'élance au-devant des navires ; mais il les suit presque toujours, se tenant à portée de satisfaire sa voracité.

Voici comment un beau jour nous nous vengeâmes de ce redoutable ennemi de l'espèce humaine. On avait attaché sur l'arrière, au couronnement du navire, un grélin de vingt à trente

toises de long, au bout duquel était fixé un fort hameçon. A l'hameçon était accroché un morceau de bœuf salé de cinq ou six livres. Le navire filait, entraînant après lui l'appât trompeur qui sillonnait les flots en se soutenant sur leur surface.

Tout à coup le morceau de bœuf disparaît dans l'abîme. Un cri se fait entendre : Le requin ! le requin ! Aussitôt passagers et marins se précipitent sur l'arrière. Cependant, un matelot saisit la ligne fixée à l'un des bras du navire ; et, pour ne pas gêner les ébats du poisson, il lui lâche de la corde en veux-tu, en voilà. Le requin qui, dans sa glotonnerie, a avalé bœuf, hameçon et une partie de la ligne, plonge, se relève, bondit, s'agite, puis replonge et se relève de nouveau ; mais bientôt, reconnaissant que toute cette agitation est inutile, soit ruse de sa part, soit que ses ébats aient épuisé ses forces, il s'étend sur la surface de l'eau et se laisse entraîner, comme s'il était mort. Dès qu'on s'en est aperçu, le matelot, qui tient la ligne, la tire à lui peu à

peu, et amène le requin près de la quille du navire.

Plusieurs autres matelots se joignent alors au premier, et au moyen d'un nouveau grelin auquel ils font un nœud coulant, ils le hissent sur le pont. C'est alors qu'il faut prendre garde que le requin ne vous atteigne les jambes avec sa queue. Il la remue avec une vigueur telle, que d'un seul coup il pourrait vous les briser. Heureusement, un matelot, armé d'une hache, lui tranche aussitôt la tête. Son sang ruisselle et souille le pont. Peu à peu les mouvemens de sa queue se ralentissent, et au bout de quelques minutes, il reste tout à fait immobile. On lui arrache alors la peau qui, à cause de ses aspérités, sert à polir le bois. On le coupe par tranches, qu'on fait cuire au vin. Sa chair est un peu coriace; mais on la mange avec plaisir, car c'est une représaille.

La pêche du requin précéda celle du mar-souin. La chair de ce dernier, rouge et sanguinolente, fut trouvée bien meilleure que la chair blanchâtre du mangeur d'hommes. On lui trou-

va un goût analogue à celle du veau. Du reste, ils étaient tous les deux, à une légère différence près, du même poids et de la même grandeur.

Quelques jours après nous fîmes la pêche de la dorade. C'est un poisson de dix, vingt, trente livres, d'un excellent goût, et remarquable par les brillans reflets de ses écailles. Sous le ventre il est couleur d'or, et sur le dos d'un bleu de ciel.

Voici la manière de la pêcher. On enveloppe un hameçon d'un linge blanc, auquel on donne la forme d'un poisson volant; c'est du poisson volant que la dorade fait sa pâture; rien autre chose ne saurait la tenter. On suspend ce simulacre grossier au bout d'une ligne; et on le fait sautiller sur l'eau. Sitôt que la dorade a aperçu l'appât trompeur, elle s'élançe pour le prendre à la volée, et c'est lorsqu'elle sort de l'eau qu'on la harponne. Quelquefois elle se prend à l'hameçon; mais le plus souvent en se débattant, elle l'emporte, et la ligne vous reste seule dans les mains. Nous pêchâmes aussi quelques

thons; et deux ou trois poissons volans, qui eurent l'imprudence de traverser le navire, tombèrent sur le pont. La chair du poisson volant est aussi délicate que sa forme est gracieuse.

Ce fut là toute la pêche de la traversée. Nous étions alors sur le point d'entrer dans la mer des Antilles. Auparavant, malgré une multitude de lignes accrochées aux bastingages, nous n'avions pris aucun poisson; plus tard il nous fut impossible d'en prendre encore; et nous eûmes la douleur de voir un requin mordre à l'hameçon et l'emporter.

Digitized by Google

quer ce phénomène. L'Océan produirait-il ces fruits? Proviendraient-ils des terres, et les vents les auraient-ils poussés sur l'immensité des mers? Tels étaient les problèmes que nous nous propositions mutuellement, et dont il nous était impossible de donner la solution. Les marins disaient aux passagers, que plus on approche des bancs de Terre-Neuve, plus les raisins de mer se multiplient, jusqu'à ce qu'enfin il y en a une quantité si prodigieuse, que toute la mer ressemble à un immense tapis vert. Quoi qu'il en soit, la vue de ces raisins nous fit éprouver un sensible plaisir en nous rappelant la terre. Figurez-vous une grappe de groseille verte encore, huit fois plus grande qu'une grappe ordinaire, et vous aurez une idée du raisin de mer, dont les grains sont peut-être un peu plus petits.

Il se montrait aussi, de distance en distance, sur la surface de l'eau, de petites vessies transparentes, soutenues sur une base d'une matière muqueuse, bleuâtre, analogue à la chair de l'huître. Nous eûmes la curiosité d'en pé-

cher quelques unes. Appliquées sur la main, elles s'y colaient et faisaient éprouver une cuisson fort vive, qui nous forçait à les enlever bien vite. La peau restait rouge assez longtemps, et la douleur se faisait sentir lors même qu'on en était débarrassé.

Je parle de tout cela, parce que je n'ai rien de mieux à dire. Du reste, à bord, c'était toujours le même train de vie, sauf que nos provisions de vivres frais des fles Canaries, s'étant malheureusement trop tôt épuisées, nous étions forcés d'avoir continuellement recours au porc et au bœuf salés, aux haricots et aux lentilles. Les repas se passaient toujours à peu près de la même manière. Les ouvriers se pressaient à bord, autour de leur cuisine, présentaient leurs gamelles de bois, dans chacune desquelles mangeaient huit ou dix personnes à la fois : les uns criaient, se disputaient, murmuraient pour être servis les premiers; les autres se plaignaient que les portions étaient inégales et distribuées avec partialité. Il est vrai qu'à tribord les actionnaires

leur donnaient l'exemple. Il fallait les voir armés du bidon en fer-blanc pendu à leur cou, la fourchette et la cuillère adaptées à la boutonnière comme une croix de la Légion d'honneur, se courroucer contre l'Italien chargé de leur cuisine et de celle du capitaine, lorsqu'ils s'imaginaient avoir moins reçu que leur portion. Puis le cuisinier se fâchait à son tour. — *Moussiou, jé mé moqué dé tout cé qué vous pouvez dire. Laissez-moi tranquille, ou jé vous jette votre marmite au diable.*

Parfois le roulis renversait les gamelles, nous poussait les uns sur les autres; on glissait, on tombait sur le pont. Alors c'étaient des cris de rage, car celui dont la portion avait été répandue, était forcé de croquer son biscuit tout seul. A l'heure des distributions du vin et de l'eau, c'étaient mêmes scènes, mêmes disputes parmi les chefs, comme parmi les subordonnés. Avouons pourtant qu'aucune rixe grave ne troubla le repos du bord depuis celle de MM. D** et M**.

Cependant le mois de mars tirait à sa fin, un

soleil brûlant faisait pressentir le voisinage des Antilles, lorsque la Martinique s'offrit à nos regards. Je conçois la joie que dut éprouver Christophe-Colomb en voyant l'Amérique, par celle que me fit ressentir la vue de cet échantillon du Nouveau-Monde. Les plantations de cannes à sucre, qui couvrent toute la partie orientale de l'île, se déroulaient en amphithéâtre; des torrens qui descendent des hauteurs, traversent les plantations, se jettent dans la mer, ressemblaient à des raies blanches, tracées sur de vastes prairies.

Nous aperçûmes bientôt les côtes de la Dominique, séparée de la Martinique par un détroit que nous allions franchir; nous nous trouvâmes enfin si près de cette dernière île, que nous voyions les nègres travailler aux plantations.

Nous laissons derrière nous le rocher du Diamant que la mer a séparé de la côte. Le soleil est brûlant, le ciel bleu. Les hauteurs de l'île sont boisées. Tout à coup les arbres qui les environnent voilent leurs têtes vertes sous des

brouillards qui, d'abord semblables à une gaze légère, se condensent peu à peu, et finissent par les dérober entièrement à nos regards. Il pleut là-haut, à une demi-lieue de nous, tandis que le soleil nous grille. C'est peut-être ce phénomène qui a fait dire que certains arbres ont la propriété de condenser la vapeur autour de leurs rameaux, et de distiller de l'eau continuellement. Nous découvrons sur le penchant des coteaux des hameaux formés par les cabanes des nègres, des maisons de campagne les plus agréables, une entre autres, située dans un enfoncement, et ombragée par une allée de palmiers, qui se prolonge jusqu'au bord de la mer; plusieurs passagers prétendent qu'elle appartient à une dame de Valence, dont ils citent le nom, et qu'ils disent connaître.

Nous nous arrêtons enfin; nous mettons en panne pour savoir combien cale notre navire, et si nous ne serons pas trop chargés pour passer la barre du Guazacoalco. Nous sommes à un quart de lieue de la Martinique, non loin

d'une goëlette, stationnée près du rivage. Nous avons hissé pavillon. Dans un instant nous voyons venir à nous deux embarcations montées par des nègres; parmi eux se trouve le capitaine de la goëlette. Notre second nous dit que c'est un homme de couleur, mais il faut tout le tact et la finesse du coup d'œil d'un marin qui, comme M. Lebaigue, a servi sur un négrier, pour reconnaître que le sang européen ne coule pas dans ses veines; car il n'est pas plus basané qu'un de nos paysans méridionaux.

—Le capitaine créole nous apprit que quelque temps après la révolution de juillet, les nègres avaient tenté de se révolter, mais qu'on les avait mis à la raison, et qu'actuellement la Martinique était tranquille; que nous n'avions à craindre aucun corsaire dans le golfe du Mexique, et que la république mexicaine jouissait de la paix au dedans et au dehors.

On fit boire du vin aux nègres qui ne se sentaient pas de joie d'être aussi bien traités; et

vers le déclin du jour, après avoir reconnu la position de la ville de Saint-Pierre, cachée dans une anse, dont nous apercevions les anfractuosités, nous nous éloignâmes de l'île.

Il y avait déjà plusieurs jours que nous voguions dans la mer des Antilles, quand les rochers nus et cendrés qui bordent l'île de Saint-Domingue, s'offrirent à nous. Nous saluâmes la patrie du fameux Toussaint-Louverture, jadis si florissante quand elle était esclave au pouvoir de la France, et actuellement si misérable, malgré sa liberté et son indépendance, malgré la fierté de ses nègres citoyens et soldats, malgré ses mulâtres magistrats et administrateurs. — Si vous alliez à Port-aux-Princes, nous disent ceux de nos matelots qui connaissent Saint-Domingue, il ne faudrait pas dire à un nègre qu'il est nègre, car il se fâcherait, et vous répondrait en grinçant des dents : *Moi non pas être nègre, moi, moi être citoyen!* Il faut avouer pourtant que la liberté est une belle chose, puisqu'on est si fier de la posséder, lorsqu'on a, pour tout bien, des

cannes à sucre pour étancher sa soif, et pour assouvir sa faim, des bananes.

Nous passâmes ensuite tout près d'une île si petite, que les yeux en mesuraient aisément l'étendue. On l'appelle l'Île-aux-Vaches. Elle est toute couverte de broussailles, et peuplée d'une infinité d'oiseaux. Ses côtes basses et sourcilieuses lui donnent l'aspect d'une forteresse à la Vauban. De tous les oiseaux qui y ont fixé leur demeure, les paille-en-queue sont les plus nombreux. Ils viennent nous visiter à bord, planer au-dessus de nos têtes, et se percher sur les mâts. Après la disparition de l'Île-aux-Vaches, nous reconnûmes la Jamaïque, à la pointe du jour. Enfin Cuba, l'opulente Cuba, la reine des Antilles, la plus grande, la plus belle, la plus fertile, la plus florissante de toutes les colonies; Cuba, fière d'avoir l'un des plus beaux ports, et l'une des plus belles villes du monde pour capitale; Cuba, l'unique soutien de l'Espagne, belle de tous les ornemens de tant d'autres colonies que les Espagnols ont perdues; Cuba, l'es-

poir, la consolation de tous les habitans des Canaries, et en particulier de mon ami le barbier de Santa-Cruz, nous apparaît enfin avec sa longue côte de deux cents lieues. — Nous étions en vue du cap Saint-Antoine, que nous allions doubler, quand un navire sortant d'une baie à l'improviste, fondit sur nous, armé de toute sa voilure. La peur gagna tout le monde, car tout le monde, sans en excepter le capitaine, s'imagina que nous étions poursuivis par un corsaire. Mais voilà que, sans doute effrayé du grand nombre des personnes qui couvrent le pont, le prétendu corsaire rebrousse chemin, s'enfoncé de nouveau dans une anse et disparaît. Nous en sommes quittes pour la peur.

Ce n'est pas tout. Deux ou trois heures après la subite disparition du corsaire, nous voyons venir à nous du côté du sud, dans la direction du Yucatan, un beau brick, du double plus fort que le nôtre. Il s'avance, voiles larguées : on voit bien à son allure qu'il veut nous accos-

ter. Comment faire pour l'éviter? Il faut larguer toutes nos voiles? armer les bouts dehors? mais malgré ses bonnettes, notre navire n'est pas de force à lutter de vitesse avec le brick qui va croiser notre route. Déjà il est si près de nous que nous distinguons les canons qui montrent leurs bouches béantes sous ses sabords entr'ouverts, son nombreux équipage qui circule sur le pont, et une énorme pièce de canon à pivot, placée au milieu. Contre la force, il n'y a pas de résistance, dit le proverbe. Notre capitaine fait hisser pavillon en signe de salut. Notre politesse intéressée nous est rendue. Le pavillon espagnol flotte à la balancine du brick, qui n'est plus qu'à une cinquantaine de toises loin de nous.

— D'où venez-vous? crie en français un individu qui embouche le porte-voix, debout sur la dunette du navire étranger.

— De Marseille; hèle M. Darbouts.

— Quel jour êtes-vous partis? — Le 5 fé-

vrier. — Comment s'appelle le capitaine. — Darbouts. — Le navire? — le *Requin*? — La cargaison? — Passagers. — Quelle destination? — Vera-Cruz. Telles furent à peu près les premières demandes et réponses qui, comme vous voyez, ressembloient assez à celles du baptême des Tropiques.

Ensuite ce fut le tour de notre capitaine à faire des questions ; et il lui fut répondu que le brick étranger venait de Sarragosse ; qu'il avait été français avant d'être espagnol ; qu'il sortait des chantiers du Hâvre ; qu'il était armé en guerre, bien que ce fût un navire marchand , parce que l'Espagne faisait la guerre à la Colombie ; qu'il était muni de douze caronades de 36, d'une pièce à pivot, et avait trente hommes d'équipage ; qu'il faisait voile pour la Havane, etc., etc. ; le tout se termina par des souhaits de part et d'autre, et de grandes salutations. — Bon voyage ; Messieurs, bon voyage. — Et nous criâmes tous, avec le capitaine Darbouts, bon voyage. Puis, ainsi que deux voya-

geurs qui, ayant fait connaissance en route, se séparent en se disant adieu; les deux bricks prennent chacun une route opposée; et se saluent de leurs pavillons, en s'éloignant l'un de l'autre.

XIII

La Romance.

Avril.

Nous longeâmes la côte de Cuba, sans la perdre de vue, pendant huit jours environ. Elle apparaissait tantôt haute, tantôt basse et boisée. Le capitaine, pour éviter les bancs de sable du Yucatan, dévia beaucoup trop au nord, dépassa le Tropique de plusieurs degrés de latitude. Il lui fallut en quelque sorte revenir sur ses pas ;

et comme les vents sont très variables dans le golfe du Mexique, il prolongea la traversée de dix ou douze jours. Ce ne fut que le 18 avril, qu'à la couleur de la mer, les matelots, d'accord avec les calculs du capitaine, s'aperçurent que nous n'étions pas loin des côtes du Mexique. Le capitaine fit jeter plusieurs fois la sonde, et d'après la qualité de la terre attachée au plomb, il jugea que nous étions à quelques lieues du rivage. Un matelot monté sur la hune, était chargé d'avertir lorsqu'il l'apercevrait. Tout à coup il se met à crier : Terre! terre! et les passagers qui étaient sur le pont répètent, ravis de joie : Terre! terre! mais il n'y avait encore que le matelot de la hune qui la vit, La côte du Mexique est si basse en cet endroit, qu'à deux ou trois lieues de distance, elle n'est presque pas visible. Cependant elle se montre enfin. Tout le monde peut la voir. Comment exprimer les sensations du voyageur de vingt ans, qui, après une traversée de plus de soixante jours, voit enfin la terre, terme de son voyage? La terre! objet de tous ses vœux,

de toutes ses espérances ! la terre où déjà par la pensée il a vu son avenir grandir, sa fortune se réaliser ! Oh ! non, rien ne saurait en donner une idée. Il n'est peut-être pas dans la vie une émotion à la fois si douce et si énergique, un serrement de cœur si fort et si délicieux ! La joie rayonne sur tous les visages. Hommes, femmes, enfans, tous se pressent sur le pont, tous dévorent des yeux le rivage qui s'élève et s'approche de plus en plus. Déjà les arbres se détachent du sol. Le palmier s'élançe et les domine tous ; il étend ses longues feuilles au-dessus du gommier touffu. La côte borne l'horizon au sud, et entoure la mer d'un cadre verdoyant. Du reste, pas de montagne, pas de coteau, pas de fleuve ; seulement, non loin du rivage, s'étend une nappe d'eau que le capitaine prend pour le Guazacoalco ; mais il revient bientôt de son erreur, et reconnaît qu'il a fait gouverner trop à l'est. Ce n'est que vers les trois heures que le cap Saint-Martin, au voisinage duquel coule le fleuve Guazacoalco, apparaît à

l'ouest, se prolongeant dans cette direction. Nous apercevons sur le rivage un fort qui semble à demi-ruiné; c'est un indice; ce fort est construit sur la rive gauche du fleuve, à son embouchure même, et nous n'en sommes qu'à une demie-lieue de distance. Le drapeau mexicain flotte sur une petite tour séparée du fort. Nous signalons, mais rien n'annonce que notre signal soit compris. Le capitaine, après avoir attendu vainement près d'une heure que quelque pilote vint à notre rencontre, se décida à faire armer le canot. Le second, deux matelots et deux actionnaires sont chargés d'aller à la découverte. Ils reviennent au bout de quelques heures, nous assurent des dispositions amicales du commandant du fort, nous disent, entre autres choses, qu'ils ont vu des cases indiennes, des femmes à demi-nues, quantité de poissons, et d'oiseaux aquatiques, et nous montrent deux de ces oiseaux qu'ils ont tués. Comme la nuit approche, le capitaine juge prudent d'attendre jusqu'au lendemain matin pour en-

trer dans le fleuve. Nous profitons d'une bonne brise de terre , et nous gagnons le large.

Cependant le soleil plonge dans l'abîme son visage rougeâtre ; la côte fuit , s'abaisse et disparaît. La couronne de l'horizon ne repose plus que sur la pointe des vagues ; elle n'est dominée que par un fleuron noir, le cap Saint-Martin. Les ombres de la nuit voilent le crépuscule. Bientôt la lune élève , à l'extrémité de l'horizon, son disque couleur d'or, qui, lancé dans l'espace, perd sa couleur primitive pour revêtir une éblouissante blancheur. La brise faiblit ; les vagues s'aplanissent peu à peu , et la lune trace sur elles un long sillon de lumière qui vient aboutir aux flancs du navire. Les mâts et les voiles projetant leur ombre sur les flots , se dessinent grossièrement sur leur surface.

Tout est calme et silencieux à bord. Les ouvriers et les actionnaires , après avoir pris leur dernier repas , reposent , les uns couchés dans l'entre-pont , les autres sur le pont , près des bastingages , plusieurs pêle-mêle dans la cha-

loupe. On vient de piquer minuit. L'officier et les matelots de quart sont relevés par un autre officier et d'autres matelots. Au commandement de l'officier, les matelots ont manœuvré. Puis tout est de nouveau rentré dans le silence. Trois personnes seulement, assises sur un banc formé de quelques rames liées ensemble et alongées près de la chaloupe, tiennent la conversation à voix basse. « Dessini et Bogard, dit l'une des trois, en se levant, voulez-vous profiter de la dernière nuit que nous passons en mer? Pour mieux respirer la fraîcheur de la nuit, voulez-vous venir vous asseoir sur le mât de beaupré? j'aime à me sentir soulever par le balancement du navire dans sa marche. — Allons! dit Dessini, en se levant à son tour. Mais Bogard, prétextant un pressant besoin de dormir, ne veut pas être de la partie, et gagne l'entrepont.

— Dessini, vous qui chantez si bien, vous ne me refuserez pas une romance ce soir, n'est-ce pas?

— Je n'ai rien à vous refuser; et comme c'est la dernière fois que je chanterai en mer, ce sera

la plus jolie de toutes celles que je sais. Connaissez-vous *le Pêcheur fidèle* ?

— Non.

— Hé bien ! c'est celle-là que je vais chanter, vous en serez content, j'espère. » En disant ces mots, nous allons sur l'avant du navire, en évitant de fouler aux pieds les ouvriers qui dorment étendus sur le pont. Nous nous mettons à cheval sur le mât de beaupré. Là, tandis que nous sommes balancés par le navire, qui, dans sa marche, plonge, se relève, plonge encore ; tandis que les flots bleuâtres, claquant par moment contre la proue, se replient en ondulant, ou jaillissent en gerbes brillantes, ainsi que des paillettes d'argent jetées sur une draperie de velours bleu, Dessini soupire ces mots d'une voix harmonieuse et suave :

Seul dans sa nacelle,
Au déclin du jour,
Un pêcheur fidèle
Chantait son amour ;
Mais les vents barbares,
Rompent les amarres,
Et l'onde en fureur
Roule la barque du pêcheur.

En voyant ses rames
Sur des bords chéris,
Aux fracas des lames
Il mêle ses cris.
Voyant sa chaumière,
Il songe à sa mère ;
Et l'onde en fureur
Roule la barque du pêcheur.

Sur la mer profonde ,
Trois nuits et trois jours ,
Sa nef vagabonde
Vogua sans secours.
C'est en vain qu'il prie
La Vierge Marie ;
Et l'onde en fureur
Roule la barque du pêcheur.

Au feu des étoiles ,
D'un navire un soir
Il crut voir les voiles ,
Il sourit d'espoir.
Mais loin de l'espace ,
Où le vaisseau passe ;
Et l'onde en fureur
Brise la barque du pêcheur.

Il finissait au moment où la proue plongeant dans l'onde, le flot se brisait contre elle, en faisant trembler le navire, et les deux derniers vers « *Et l'onde en fureur brise la barque du pé-*

cheur » avaient été chantés avec tant d'expression, que je me sentis frissonner involontairement. Mais la brise a cessé de souffler; nous contemplons le magnifique spectacle du calme de la mer uni au calme de la nuit; un ciel pur, une mer pure, miroir du ciel; la lune blanchissant de ses rayons l'onde qui semble sourire. Tout cela dominé par le silence et l'immensité. A la vue de ces tableaux sublimes, l'imagination s'agrandit, et s'élève jusqu'au trône de la Divinité. Tout à coup Dessini pousse un cri d'effroi qui m'arrache subitement à la contemplation: « Le cap Saint-Martin, ne le voyez-vous pas, là, devant nous, à une centaine de brasses? Nous sommes perdus, Monsieur, nous allons nous briser contre les rochers! Je vais avertir l'officier de quart et le matelot de barre! » Et il court à l'arrière. Chose inouïe! se reposant sur le calme, et croyant être loin de la côte, ils étaient assis sur une cage à poules, et dormaient tous deux. Dessini prend la barre du gouvernail, car il n'y a pas de temps à perdre;

le courant qui avait entraîné insensiblement le navire, le poussait de plus en plus vers le cap. Déjà nous en sommes si près, que nous entendons les brisans. Dessini éveille le lieutenant et le matelot de barre. Le lieutenant stupéfait à la vue du cap Saint-Martin, qui se dresse devant nous comme un affreux géant, effrayé du péril qui nous menace, commande la manœuvre d'une voix de tonnerre; il fait virer de bord; et voilà qu'il se lève fort à propos un vent léger de terre, à l'aide duquel nous sommes bientôt hors du danger.

Dessini sauva le navire. Sans lui, aussi malheureux que le pêcheur de la romance, nous allions nous briser contre un écueil. La Providence nous réservait d'autres épreuves, et l'heure du malheureux brick n'était pas encore venue. Ce n'est qu'un mois après nous avoir déposés à terre qu'il devait échouer sur les côtes du Mexique.

XIV

Entrée dans le Guazacoalco.

Avril.

Le lendemain, au lever du jour, nous étions en panne, en face de l'embouchure du Guazacoalco. Le fleuve Guazacoalco, situé à l'est de Vera-Cruz, coule du midi au septentrion. Il prend sa source près de Tehuantepec, petite ville, assise sur les bords d'un lac qui se déverse dans l'Océan pacifique. Après avoir parcouru

un espace de quarante à cinquante lieues prises en droite ligne, il se jette dans le golfe du Mexique, dans l'état de Vera-Cruz, à soixante lieues environ de la ville du même nom. Les navires de 2 à 300 tonneaux peuvent bien franchir la barre du fleuve, et remonter son cours à quinze ou vingt lieues de son embouchure, mais non pas au-delà; à quelques lieues plus haut, on ne pourrait naviguer même avec les chaloupes et les canots des navires. On se sert de pirogues indiennes, appelées dans le pays *canoas*, dans lesquelles on remonte le fleuve jusqu'à sa source. L'embouchure du Guazacoalco à un quart de lieue de largeur. Son lit se rétrécit à une ou deux lieues dans les terres, et à Minatitlan ou La Fabrica, village bâti à quatre ou cinq lieues de la mer, il n'est guère plus large qu'un jet de pierre. L'eau du fleuve est limpide, et coule avec une extrême lenteur, pendant cinq ou six mois de l'année; mais comme à partir du mois de juin et même parfois des derniers jours de mai, la saison des pluies

commence pour ne cesser qu'à la fin d'octobre , pendant six mois elle est bourbeuse, couvre ses rives , et coule avec impétuosité. La marée, qui auparavant remontait au-delà de Minatitlan, cessant tout à fait alors, l'eau, de saumâtre qu'elle était, devient potable jusqu'à l'embouchure même.

C'est une chose remarquable qu'un fleuve qui, pendant six mois, n'a cessé de se déborder à travers les bois et les marais qui l'entourent, ne laisse apercevoir, le temps des pluies fini, aucune trace de ses fureurs, ni de ses ravages. Au contraire, tout est riant sur ses rives, qui, au mois d'avril, ressèrent étroitement son lit, et n'offrent nulle part ces tas de graviers et de pierres, ces excavations profondes, et tant d'autres vestiges, qui, sur les bords des rivières de France, n'annoncent que trop les malheurs du cultivateur ruiné. Mais, presque au niveau de l'eau, elles sont couvertes d'arbres toujours verts, tous différens de ceux d'Europe, parmi lesquels on distingue çà et là le palmier, l'aca-

jou et le cèdre. Seulement par intervalle la forêt se trouve coupée par de vaste clairières, bordées seulement de quelques arbres, prairies naturelles où paissent des milliers de bœufs et de chevaux.

Le singulier moyen qu'employa le capitaine pour passer plus sûrement la barre du fleuve, mérite d'être raconté. Il envoya d'abord le canot pour prendre le pilote à terre; mais comme il était mort depuis quelques jours, l'esquif nous ramena seulement son compagnon et son ami, un Mexicain de quarante à cinquante ans, qui avait perdu un bras en se battant contre les Espagnols. Cet homme avait une fort belle figure, quoique basanée. Il était grand, bien fait; ses vêtemens, plus que sa personne, piquèrent la curiosité des passagers. Ils étaient pourtant bien simples; un mouchoir lui serrait la tête, un chapeau de feuilles de palmier l'ombrageait en outre de ses larges ailes; un caleçon blanc, et une chemise blanche par-dessus. Voilà tout. Pas de souliers, pas de gilet, pas de veste. Cet

accoutrement nous sembla si ridicule , que plusieurs en rirent aux éclats. C'est pourtant là le vêtement de la plupart des indigènes du Mexique. Le pilote , ou du moins le Mexicain qui en tenait lieu, s'appelait Salomon.

Notre capitaine fit ensuite charger la chaloupe d'une quantité de tonneaux vides et de saumons de plomb. Il fit placer de distance en distance , sur toute la longueur du courant , jusqu'au-delà de la barre , tous les tonneaux , à chacun desquels était attaché un saumon de plomb; et la route que devait suivre le navire étant ainsi jalonnée , aidé des conseils du manchot Salomon, il franchit la barre sans encombre , et fut jeter l'ancre, à l'abri des vents, au-delà de la colline de sable, sur laquelle est bâti le fort. Hélas ! plusieurs navires qui avaient transporté d'autres colons sur les bords du Guazacoalco , n'avaient pas été aussi heureux que le nôtre ! Nous vîmes deux carènes jetées sur le sable des deux rives. Nous ignorions alors les maux qui assaillirent les colons nau-

fragés, et dont à notre tour nous devons être les victimes. Nous nous plaignions au contraire à nourrir encore nos illusions qui devaient bientôt se réduire en fumée; ou plutôt nous ne pensions qu'à jouir de la réalité du présent. Quel bonheur, en effet, de contempler cette terre que la civilisation n'a fait qu'effleurer! Les monticules sablonneux, couronnés d'arbres inconnus, les milliers d'oiseaux aquatiques, aux couleurs variées, qui couvrent les deux rives et font ombre au soleil; l'eau bleue du fleuve agitée par moment, comme si elle était en ébullition, par la quantité innombrable de poissons, cachés dans son sein; les cases de bambou qui composent le petit hameau indien près duquel nous avons jeté l'ancre; les pirogues indiennes amarrées au rivage; les nombreux perroquets qui, perchés sur la cime des arbres, font retentir la forêt de cris aigus et bruyans; les merles* qui loin de chercher la solitude, comme en Eu-

* Nous prenions ces oiseaux pour des merles, mais ce sont peut-être des Pies-grièches.

rope, chantent sur le toit des cabanes. Ah ! c'est vraiment un pays enchanté ! Mais voici venir le commandant du fort. Il est bas de taille et si basané qu'on dirait un mulâtre. S'il n'en est pas un, c'est du moins un métis. Il a le nez épaté, de grosses lèvres, les cheveux crépus. Sa capote de drap bleu et ses grosses épaulettes d'argent contrastent avec les haillons de ses soldats, vêtus comme le manchot Salomon. Il vient à bord avec le douanier.

Tout le monde salue le commandant mexicain qui, à son tour, salue tout le monde. Il dit au capitaine que pour remonter le fleuve jusqu'à Minatitlan, où nous nous proposons de débarquer, il faut attendre que la permission nous en soit venue d'Acayucan, capitale de la province, et le séjour du commandant supérieur; qu'à cet effet il y enverra un exprès, qui sera de retour le surlendemain au plus tard; mais qu'il prend sur lui de nous accorder la permission de chasser sur les bords du fleuve, en attendant que le messenger soit revenu.

Comment exprimer la joie que nous éprouvons tous en foulant sous nos pieds la terre après laquelle nous soupirions depuis plus de soixante jours ? Quels transports ! quel enivrement ! La parole manque pour rendre nos sensations. Il nous semblait que nous renaissions, que nous prenions une nouvelle vie, en touchant cette terre nouvelle. Et l'Européen, jeté sur le sol américain, renaît vraiment. Car là tout est nouveau pour lui, terre, hommes, animaux, végétation ; tout cela n'est pas comme dans l'ancien monde. La chrysalide rompant sa coque, battant l'air pour la première fois de ses ailes transparentes, se livre à ses ébats avec moins de plaisir que nous, au sortir des flancs du navire. Les habitans du hameau nous reçoivent, on ne peut mieux, dans leurs cases de bambou. Nous fraternisons avec ce peuple semi-civilisé. Tout le monde chasse, chacun veut profiter du restant du jour qui bientôt va s'éteindre, pour faire une ample provision de gibier. Des milliers de coups de fusils retentissent de toutes

parts. Malheur aux perroquets et aux autres oiseaux assez confians dans les habitudes pacifiques des Mexicains, pour vivre au voisinage des cases !

Pendant trois jours que nous passâmes à l'embouchure du fleuve, nous ne fîmes que chasser ou pêcher ; et si la chasse était abondante, la pêche ne l'était pas moins. On prenait à la ligne autant de poissons qu'on voulait; et à l'épervier, dans moins d'une heure, en le jetant dans les endroits indiqués par le manchot Salomon, on en ramassait (c'est bien le mot), on en ramassait la provision de tout une journée. Aussi, bien que les poissons fussent en général d'un goût fort délicat, nous en avons tant mangé, deux jours après notre entrée dans le fleuve, que nous en étions tous dégoûtés

Nous allâmes, quelques uns visiter le fort qui domine la rive gauche du Guazacoalco. La garde en est confiée à une cinquantaine de soldats couverts de haillons, à peu près vêtus comme le manchot qui nous avait servi de pilote. Une chemise

déchirée, un pantalon sous la chemise, un chapeau de feuilles de palmier, un vieux ceinturon à cartouches, un énorme fusil à baïonnette, tel est l'équipement des soldats du fort. Du reste cette singulière garnison est tout à fait digne de la forteresse dont la garde lui est confiée. Figurez-vous un carré long, formé par quatre murailles assez épaisses, qui soutiennent un toit de bambou et de feuilles de palmier. On y entre, du côté de la mer, par trois ou quatre portes ouvertes à tous les vents. Au pied du bâtiment, toujours en face de la mer, sur une petite esplanade parquetée en briques, sont braqués huit ou dix canons en fer, d'un fort gros calibre. A côté des pièces de canon, sont, comme de raison, des tas de boulets. Une partie du bâtiment tombe en ruines; à gauche est une tour ronde sur laquelle flotte le drapeau national: au pied de la tour, sont aussi braqués deux pièces de canon en fer. Des couvercles de bois garantissent la lumière de l'intempérie de l'air. Je soulevai le couvercle, et je vis de la poudre; ils étaient chargés

Ainsi donc cinquante soldats, sans paye et mal armés, quelques mauvais canons en fer, quatre murs et une petite tour à signaux, sont chargés de défendre, en cas d'invasion, l'embouchure du Guazacoalco.

Dieu préserve les états mexicains qu'on ne les attaque jamais par là, car une corvette ou un brick de guerre tout seul, aurait bientôt fait raison d'une si chétive garnison, et d'une aussi chétive forteresse !

Pourtant du haut de cette butte de sable que couronne le fort, un spectacle sublime s'offre à vous. Jetez les yeux sur cette mer immense dont les vagues écumantes, s'avancant et se succédant sans cesse, viennent se briser sous vos pieds. Comme ils sont beaux ces deux rideaux bleus formés par le ciel et l'onde, et qui, là-bas, au bout de l'horizon, se touchent, se confondent et n'en font plus qu'un ! Mais quelle effroyable distance vous sépare de votre patrie, grand Dieu ! Deux mille cinq cents lieues ! C'est bien triste n'est-ce pas ? Allons, tournez le dos à la

mer, pour vous distraire de vos idées mélancoliques, et regardez la terre. Holà ! vous cherchez, et vous êtes étonné de ne pas trouver quelque montagne, qui, en arrêtant vos regards, borne votre horizon ! Partout des plaines immenses, couvertes de forêts plus immenses encore ; et si ces plaines étaient unies ; si elles ne présentaient pas une suite sans fin d'abaissemens et d'élévations, si faibles dans l'espace, que l'œil les distingue à peine, ce qui fait présumer que ce ne sont là que des alluvions successives, formées par la mer en se retirant ; la terre et la mer, l'une avec ses flots bleuâtres, l'autre avec ses vertes forêts, n'offriraient à l'esprit qu'une même idée, celle de l'immensité ; la couleur en ferait seule la différence.

Maintenant allez visiter la case du commandant, construite un peu au-dessous du fort. Elle est, comme les autres, entourée d'une cloison de bambou. Devant la case est un hangar, sous le hangar est suspendu un hamac en cordes de *Maguery*, dans lequel le commandant du fort

se balance une grande partie de la journée. Maintenant voyez monter la garde aux soldats mexicains. Comparez leur physionomie, leur accoutrement, la manière dont ils portent les armes, avec l'équipement et la prestance du soldat français. Comparez cette civilisation naissante avec sa mère, la civilisation d'Europe, et dites moi, combien doit-il s'écouler de siècles pour que la fille soit aussi grande que la mère ? Vous ne le savez pas ? Ni moi non plus. Patience ! cela viendra sans doute. En ce temps-ci les civilisations sont précoces, voyez les Etats-Unis.

L'indienne du Guazacoalco.

Avril.

Je n'aime pas la guerre, moi, pas même celle qu'on fait aux animaux inoffensifs. La détonation d'un fusil, que d'autres trouvent si harmonieuse, me déplaît infiniment : à chacun son goût. Pourtant comment résister à la tentation de faire une battue dans ces forêts immenses, vierges encore, et aussi vieilles que cette terre

nouvellement connue d'où elles ont surgi? Comment ne pas chasser en voyant tous mes compagnons de voyage devenus chasseurs, bien que plusieurs n'eussent jamais touché un fusil de leur vie, s'élançant dans les bois, revenir bientôt après, la gibecière garnie de lapins excellents, de faisans meilleurs encore et d'une infinité d'oiseaux inconnus en Europe? Dans leur ardeur aveugle, ils tuent tout ce qu'ils rencontrent. Ils font un carnage effroyable de ces superbes perroquets à la tête jaune, au plumage d'un vert éclatant, qu'on ne rencontre qu'au Mexique. Et cela, sans aucun profit, je vous jure; car il nous est impossible de les manger, tant ils sont durs et coriaces. Ils n'épargnent pas plus l'oiseau sacré des Indiens, le *chot-pilote*, ou vautour noir, qui ne s'éloigne jamais des hauteurs, vit familièrement avec les animaux domestiques, et qui, se nourrissant d'immondices dont l'odeur pourrait nuire à la santé des hommes, est, en quelque sorte, dans ces climats malsains, le dépositaire du salut de tous. Ils

ne l'épargnent pas, les infâmes! Mais bientôt ils en ont du regret; mais ne croyez pas que ce soit parce qu'ils ont donné la mort à un oiseau utile. Oh! non, mais parce qu'il exhale une odeur fétide qui les force à jeter l'oiseau loin d'eux.

Depuis que nous étions entrés dans le fleuve, nous passions le jour à terre, et la nuit à bord. Il fut convenu entre Bogard, le mécanicien de la société, Dessini et moi, que le lendemain au lever de l'aurore, nous quitterions le navire, et serions des premiers à nous faire mener à terre.

En effet, dès six heures du matin, nous étions débarqués sur la rive gauche du fleuve. Nous laissons derrière nous les cases du hameau, et bientôt nous nous trouvons dans un labyrinthe inextricable. Une infinité de sentiers, si étroits que les chevaux peuvent y passer à peine, se croisent en tous sens dans la forêt. Les uns mènent à la mer, les autres aux villages voisins; ceux-ci aux *milpas*, ou plantations de maïs; ceux-là aux *canals*, ou plantations de cannes à

sucré. Pour nous orienter, nous remarquons le lever du soleil, puis nous suivons le sentier le plus large, qui ne laisse pas d'être aussi tortueux que les autres. Il est tracé sur le sable, et ressemble à un serpent blanchâtre qui s'allonge et se replie sans cesse. L'herbe haute qui couvre ses bords, brûlée depuis six mois que les pluies ne l'arrosent plus, recourbe sa cime argentée par la rosée de la nuit, et brille aux rayons du soleil.

Nous marchons d'abord tous trois sans trop nous écarter l'un de l'autre. Bogard seul est armé d'un bon fusil à piston. Pour moi, j'ai un vieux fusil à pierre, le seul que nous ayons pu nous procurer, tous les bons fusils étant entre les mains des autres actionnaires. Quant à Desini, il est armé d'un couteau de chasse, et doit nous prêter main forte en cas d'attaque de la part des tigres et des serpents. Heureusement pour nous, les tigres et les serpents du Mexique ne sont pas aussi dangereux qu'on se l'imagine.

Les milliers de coups de fusil qu'on avait

tirés les jours précédens, avaient mis le gibier en fuite , et le peu qu'il en restait au voisinage du hameau indien , se tenait si bien sur ses gardes, qu'il était difficile de l'approcher. Il n'était pas jusqu'aux perroquets qui ne prissent la fuite en nous apercevant. Nous étions convenus de nous appeler de temps en temps , pour que nous pussions nous réunir au besoin. Bogard , emporté par l'ardeur de la chasse , oublia la convention. Nous eûmes beau crier, il ne répondit plus. Dessini seul restait à mon côté. Le sentier que nous suivions montait et descendait des mame-lons sablonneux, couronnés de quelques arbustes. Ces monticules sont séparés les uns des autres par d'étroits vallons, au milieu desquels s'élèvent des touffes d'arbres assez beaux. Plus on s'éloigne de la mer, plus les vallons s'élargissent, plus les grands arbres sont nombreux. Parfois nous quit-tions le sentier, et nous pénétrions dans les brous-sailles. Des bruissements se faisaient entendre sur les feuilles sèches qui jonchaient le sol. Effrayés d'abord, croyant que c'étaient des serpens , nous

fûmes bien vite rassurés en voyant des crabes de terre qui, à notre aspect, fuyaient à reculons, et se cachaient dans leurs trous, creusés dans le sable.

Nous vîmes aussi plusieurs peaux de serpens de différentes grandeurs, étendues sur l'herbe. Il était dix heures, et je n'avais pas tiré un coup de fusil. La chaleur devenait insupportable, je proposai à Dessini d'aller dormir à l'ombre. Nous étions à chercher quelque arbre aux branches étendues, sous lequel nous pussions nous reposer à l'aise, quand soudain nous entendons marcher derrière nous. Ce sont deux femmes mexicaines, deux créoles qui suivent notre chemin. L'une a la pipe à la bouche, l'autre fume un cigare, elles courent, nupieds, sur le sable brûlant, et portent sur la tête un vase de forme sphérique, en terre rouge, appelé *cantaro*. Leur taille est élancée. Malgré leur teint basané, elles ne sont pas mal, en vérité, avec leurs grands yeux noirs, leurs cheveux noirs, leurs corsels de batiste qui leur

laissent presque tout le sein à découvert ; et dont les manches , bordées d'une fine dentelle , sont si courtes , que tout le bras est nu à partir de l'épaule ; avec leurs longues jupes d'indiennes à grands carreaux qui , leur serrant la taille un peu au-dessus des hanches , leur tombent jusqu'aux pieds. En passant devant nous , elles marchent plus lentement , et nous saluent : — *Bueno dias, senior*. Puis elles courent avec tant de légèreté , qu'elles semblent glisser sur le sable. Puis elles s'arrêtent ; elles tournent la tête pour voir si nous les regardons. — La coquetterie ! Où donc trouver des femmes qui en soient exemptes , grand Dieu ?

Bientôt les arbres les dérobent à nos regards. Nous trouvons à notre gauche un sentier détourné qui s'enfonce dans l'épaisseur du bois. De grands arbres mariant ensemble leurs rameaux touffus , se recourbent en voûtes de verdure impénétrables aux rayons du soleil. Des lianes tantôt les étreignent , les enlacent l'un à l'autre , et les couvrent comme d'un réseau ; tantôt au

contraire, se jetant négligemment sur eux, elles forment mille festons au-dessus de nos têtes. Le gommier, le cèdre, le sapotillier, le laurier et l'acajou semblent s'abaisser pour s'unir, et le palmier les dominant tous, est comme le dôme de ce temple de la nature. On y respire un air frais et parfumé des suaves odeurs qu'exhalent les fleurs des tropiques. Ce sentier solitaire et mystérieux n'a que trois ou quatre pieds de large. Il forme mille contours, mille sinuosités. A chaque instant nous croyons qu'il va finir, et à chaque instant ses sinuosités recommencent.

Cependant des sapajous se balancent aux branches des arbres; une multitude d'oiseaux de toute grandeur, aux couleurs vives et variées, chantent, volent çà et là, animent cette délicieuse solitude. Le superbe perroquet à tête jaune fait entendre sa voix criarde; le toucan, immobile et silencieux, semble cacher sa tête dans son bec plus gros qu'elle. La tourterelle ne roucoule pas comme en Europe, mais elle gémit doucement comme une amante qui soupire; l'oi-

seau-mouche poussant de petits cris, va, revient, voltige sans cesse, mais l'œil ne peut le suivre, tant ses mouvemens sont rapides. A Dieu ne plaise que nous ayons la cruauté de semer le trouble et la désolation parmi ces hôtes paisibles! Je ne suis pas chasseur, moi, je ne demande qu'à partager un instant leur paix et leur bonheur! Pour preuve de mes intentions pacifiques, je désarme mon fusil, je le mets sur mon épaule, et nous continuons à marcher en silence. Ils voient bien que nous ne sommes pas venus leur déclarer la guerre, et ils continuent leurs chants et leurs ébats.

Les sinuosités cessent enfin; le sentier se prolonge en droite ligne et va se terminer à une petite esplanade, entourée de beaux sapotiers qui ombragent, de leurs larges feuilles, une petite fontaine circulaire, creusée au milieu. Nous avançons toujours; mais soudain s'offre à nos regards une jeune Indienne presque nue, debout et appuyée contre un arbre. Surpris à cette vue, je demeure immobile, en considérant la jeune fille. Elle ne paraît pas avoir plus de seize ans.

Elle a pour tout vêtement un pagne qui, resserré un peu au-dessus du nombril, lui tombe jusqu'à mi-jambes. Tout le reste de son corps est nu. Son teint est cuivré, sa taille moyenne, mais bien faite. Elle a de fort beaux yeux noirs, et sa physionomie, bien que ses traits ne soient pas réguliers, a une expression très agréable. Un collier en verre pend sur son sein, qui pourrait servir de modèle; ses cheveux noirs, divisés en deux tresses, se réunissent au-dessus du front en forme de couronne. Elle est belle ainsi, cette fille des bois, cette indigène du Mexique, parée des seuls ornemens de la nature, que ceux de l'art ne sauraient compenser! Mille pensées troublent, agitent mon ame; je m'avance, et l'Indienne, loin d'avoir honte de sa nudité, me regarde au contraire avec assurance. Alors mon sang bouillonne dans mes veines, mon cœur bondit. Ah! qu'on est malheureux dans ces positions-là d'avoir vingt ans, et d'être né dans le midi de la France!

Je veux lui parler... Comment faire? Je ne connais pas l'espagnol. — Dessini, vous qui le sa-

vez un peu parler, vous viendrez à mon secours, si je suis embarrassé, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, oui, soyez tranquille.

— Voyons, d'abord, si je me rappellerai les quelques mots que j'ai appris pendant la traversée. Il faut d'abord la saluer et lui offrir mon flacon.

— *Bueno dias, senoreta, quiere ousted biber un poco de vino?* (Bonjour, mademoiselle, voulez-vous boire un peu de vin?)

— *Si, senior.* (Oui, monsieur.)

Mais tandis que je lui présente mon flacon, elle continue :

— *Spera un poco, senior.* (Attendez un moment, monsieur.)

Et elle prend à terre une petitealebasse, appelée *xicara*, qu'elle me présente en souriant. Ah! c'en est trop! Pauvre jeune fille, aussi pure que l'eau limpide de la fontaine! mes yeux brillent d'un feu que tu ne comprends pas! Mon sourire est étrange, et il te fait sourire; ah! c'en est trop!...

Mais la jeune Indienne, après avoir goûté seulement la liqueur, fait quelques pas en avant et présente la xicara à une vieille femme, vêtue d'une longue jupe, que nous n'avions pas aperçue en arrivant, parce que l'arbre au pied duquel elle était assise, la cachait à nos yeux : c'était sa mère. Cette apparition inattendue fut un coup de foudre qui me brisa. Je jetai d'abord sur la mère un regard dédaigneux. Je lui fis ensuite plus de politesses qu'à sa fille ; je le devais.

Nous leur adressâmes plusieurs questions auxquelles elles répondirent avec une justesse qui nous étonna. Elles étaient venues laver à la fontaine ; à leurs pieds étaient déposés du linge, un morceau de savon, quelques Calebasses, une auge circulaire en bois de cèdre, faite toute d'une pièce, qu'on appelle *batel*. C'est dans le *batel* que les Indiennes ou les indigènes, et les Mexicaines ou les créoles, ont l'habitude de laver leur linge.

Nous bûmes à la fontaine dans la xicara, et

après avoir salué la jeune indienne et sa mère, qui nous rendirent notre salut avec grâce et dignité, nous reprîmes le chemin du hameau. Je fis part de cette aventure à plusieurs de mes compagnons ; tous voulurent voir la fontaine enchantée. Le surlendemain, avant de remonter le fleuve, je fus la visiter pour la dernière fois. Hélas ! les chasseurs avaient pénétré dans ce séjour de délices. Ses hôtes avaient pris la fuite. Plus d'oiseaux, plus d'Indienne : le charme avait disparu.

XVI

Le Colon philosophe.

Avril.

Vis-à-vis le hameau indien dont j'ai parlé, sur la rive opposée du fleuve, apparaissaient, à demi-cachés sous les broussailles et les grands arbres qui la couvrent, deux hangars dont la toiture était de feuilles de palmier comme celle des cases du hameau. Nous crûmes tout d'abord que c'était l'habitation de quelque Mexicain, et

personne n'eut la curiosité de l'aller visiter. Mais des ouvriers ayant traversé le fleuve pour chasser sur l'autre rive, s'en approchèrent par hasard. Quelle fut leur surprise! lorsqu'au lieu d'y rencontrer des Mexicains, ils se trouvèrent face à face avec deux Français, l'homme et la femme, tous les deux malades et couchés par terre! A leur retour ils racontèrent ce qu'ils avaient vu; et plusieurs actionnaires, saisis de compassion en entendant leur récit, résolurent de passer le fleuve pour secourir ces infortunés. M. Dupré, médecin du bord, et moi, nous montâmes dans le canot du navire, et nous étant munis de quelques provisions de bouche, nous nous fîmes conduire à l'habitation de nos malheureux compatriotes. Les premiers objets qui s'offrirent à nous sur le rivage, furent d'énormes troncs d'arbres dépouillés de feuillage, étendus sur le sable et les pieds dans l'eau. Nous passâmes par-dessus de l'un à l'autre, puis par un petit sentier sablonneux, nous nous dirigeâmes vers l'habitation de M. Sombret. Tel est le

nom du Français qui avait fixé là son séjour. Nous le vîmes couché sur un matelas déroulé par terre. Il était pâle et maigre ; des moustaches grises ombrageaient ses lèvres ; ses yeux flamboyèrent. Une horrible plaie à la jambe le forçait à garder le lit. Sa femme , couchée à quelques pas de lui , sous un autre hangar dont la toiture était inachevée , plus pâle peut-être , et plus amaigrie que lui , paraissait encore plus malade et plus souffrante.

Quel contraste, ô mon Dieu ! entre ce couple infortuné , et la nature qui les environne ! Là , à côté d'eux , autour d'eux , des arbres à la sève vigoureuse , couverts de feuilles vertes qu'ils ne dépouillent jamais ; des oiseaux au brillant plumage , agiles et pleins de vie , volant çà et là , chantant leur joie et leurs amours ! Eux seuls , hélas ! courbés sous le poids de la douleur , sentent leur vie leur échapper , et la mort hideuse la leur disputer chaque jour ! Savez-vous que cette position là est horrible ?

Après les complimens d'usage , M. Dupré

s'empresse de panser la plaie de M. Sombret. Il visite ensuite sa femme, lui prend la main pour lui tâter le pouls. Elle ouvre un œil mourant, et répond d'une voix faible et entrecoupée aux questions du médecin.

— Vous êtes dans une position bien triste, dit M. Dupré, en hochant la tête, et s'adressant à M. Sombret; malades tous deux, au point de ne pouvoir vous secourir mutuellement. Monsieur, votre femme est sérieusement malade, et votre plaie peut devenir dangereuse. Mais je me charge de vous guérir tous deux. Vous viendrez avec nous à Minatitlan. Nous vous transporterons sur le navire, et sous peu vous serez rétablis. En attendant, voilà du vin, des biscuits, du porc et du bœuf salés. Nous ne pouvons vous donner autre chose.

— Je vous remercie, messieurs, de vos offres obligeantes, répondit M. Sombret, d'une voix creuse. Ces brigands de Mexicains, continuait-il en étendant sa main amaigrie, ne sont pas venus achever nos hangars, et ma femme est

exposée à l'intempérie de l'air, et mes effets sont à la voirie. Mais le plus scélérat de tous, c'est le commandant du fort. Nous étions convenus qu'il m'enverrait deux hommes pour me construire deux cases : ils ont travaillé seulement trois ou quatre jours, et ne sont plus revenus. Ils devaient me fournir de l'eau, et voilà trois ou quatre jours qu'ils ne m'en ont pas apporté. Oh ! les infâmes brigands ! ils veulent me faire mourir, afin de s'emparer du peu d'effets que je possède !

Ce n'est pas tout. Un jeune homme que j'ai-
mais beaucoup, avec lequel je m'étais associé
pour faire des plantations dans ces lieux mêmes,
m'a abandonné tout dernièrement. Il connaissait
la langue du pays, et moi je ne la connais pas !..
Hé bien ! malgré cela, je crois réussir ici tout
aussi bien qu'ailleurs. Je vous réitère, messieurs,
mes remerciemens pour vos offres obligeantes.
Mais je ne crois pas devoir vous suivre à Mina-
titlan. Quant aux vivres que vous m'avez ap-
portés, je les accepte, à condition que je vous les

paierai. Veuillez, je vous prie, m'en dire le prix.

— Mais, monsieur, nous ne les vendons pas, nous vous les donnons, nous écrivons-nous tous deux.

— En ce cas, je n'en veux pas.

Après une assez vive altercation pour lui faire accepter nos vivres gratis, il poursuivit : Messieurs, vous êtes membres d'une société nombreuse; vous êtes dans l'intention de rester toujours unis, n'est-ce pas? Encore quelques jours et vous sentirez le besoin de vous séparer. Arrivés à Minatitlan, les uns voudront cultiver, les autres spéculer et trafiquer. Que si, malgré les vues différentes de chacun de vous, votre société subsiste encore, elle sera bientôt forcée de se dissoudre par la nécessité. Vous voyez mon état, celui de ma femme, tel sera le vôtre. Ne vous faites pas illusion, personne n'y échappe. Ah! quand couchés sur un grabat, vous serez à trembler des fièvres, comme cette malheureuse (et il montrait du doigt sa femme, qui fermait les yeux et semblait morte), ou à pousser des cris

arrachés par la douleur d'une plaie hideuse comme la mienne, la conservation de votre personne ne vous sera-t-elle pas plus chère que les intérêts matériels d'une société ? Croyez-moi , le malheur rend égoïste, et le sentiment d'une vive douleur étouffe tous les autres.

— Ce serait singulier que cet homme-là fût prophète!... murmurai-je tout bas.

Je voudrais, continua M. Sombret, vous donner des conseils utiles ; mais il y a trop peu de temps que je suis dans le pays. Il n'y a pas encore trois mois que le brick le *Petit-Eugène* m'a débarqué ici. Nous étions partis du Havre quinze jours après le trois mâts la *Diane*, et nous sommes entrés en même temps que ce navire , dans le Guazacoalco..... Je vous dirai seulement de ne pas vous fier aux Français qui habitent Minatitlan et les environs ; misérables restes des expéditions précédentes , ils exploitent la crédulité des colons nouveaux venus.

M. Sombret termina cette dernière phrase en

pinçant les lèvres, comme s'il en avait fait lui-même l'expérience.

M. Dupré et moi nous étions stupéfaits en entendant parler cet homme. Debout devant lui, nous ne laissions échapper aucune de ses paroles. Cependant il s'était mis sur son séant. Après avoir soulevé et caressé sa moustache grise, il se pencha sur son lit pour balayer avec la main une infinité de fourmis qui inondaient sa couche.

— Ces insectes détestables, reprit-il ensuite, nous piquent comme des guêpes. Ils ne se contentent pas de dévorer mes provisions, ils en veulent à ma personne. N'ont-ils pas causé la mort de notre jeune enfant? Quand la douleur de ma plaie me permet de sommeiller un peu, je suis tout à coup réveillé par leurs cuisantes piqûres.

Il nous parla ensuite des caïmans qu'il entendait, disait-il, aboyer toute la nuit. Il nous fit remarquer son petit jardin où il avait semé différents légumes d'Europe. Avant de le quitter,

nous l'engageâmes de nouveau à venir avec nous à Minatitlan; mais il resta cloué dans sa résolution.

— Si ce n'est pour vous, lui dit M. Dupré, que ce soit pour votre femme.

— Bah ! ma femme, ma femme !

— Si vous ne venez pas, vous mourrez tous deux.

— Hé bien ! nous mourrons, répondit froidement M. Sombret.

Nous laissâmes cet étrange philosophe à son malheureux sort, sans regret. Ce stoïcisme, qui va jusqu'à mépriser, non-seulement ses propres douleurs, mais même celles d'une épouse, nous révolta contre cet homme et nous le fit maudire.

— Qu'en dites-vous? fit M. Dupré, tandis qu'assis dans notre esquif nous ramions vers le navire, qu'en dites-vous? Nous offrons de l'emmener avec nous à Minatitlan, et il préfère rester dans cette solitude, à la merci des Mexicains qui l'abandonnent. Je me charge de le guérir, s'il vient avec nous, et il ne veut pas. A-t-on

jamais vu un original de cette espèce? Ma foi, s'il crève, tant pis; mais c'est sa femme que je plains, et qui est vraiment à plaindre. Pauvre femme! l'opiniâtreté de cet homme la fera mourir. Comme M. Dupré, je m'apitoyai sur son sort. — En effet, dis-je au docteur, elle est bien digne de compassion. Comme elle est blême et décharnée. Elle est pourtant toute jeune. Elle est grande, bien faite. Savez-vous qu'avant d'être malade elle devait être gentille? Son mari m'a tout l'air d'un ancien employé dans l'administration des armées; un de ces vieux grognards, vous savez? Avez-vous remarqué parmi ses effets cette longue caisse de livres? Cet homme a de l'instruction; il parle fort bien. Dieu! préserve que ses paroles prophétiques se réalisent jamais!

Tout en causant ainsi, nous arrivâmes au navire. Il était déjà tard. La permission que nous attendions d'Acayucan était venue. Nous fîmes nos adieux au commandant du fort, au manchot Salomon, et le lendemain, au lever de l'aurore,

nous profitâmes de la marée montante, et nous fîmes voile pour Minatitlan. J'entendis dire plus tard que la malheureuse femme de M. Sombret mourut peu de temps après; mais que lui, il avait eu le bonheur, ou plutôt le malheur de lui survivre. On ajoutait que cette infortunée n'était pas son épouse légitime. Pauvre femme !...

XVII

Le Chou-Palmiste.

Avril.

Poussés par une bonne brise nord-est, aidés de la marée montante, nous nous éloignons du hameau indien, qui disparaît bientôt à nos regards. Bientôt disparaît aussi la dune sur laquelle est bâti le fort chargé de défendre l'embouchure du Guazacoalco. Mais voilà que tout à coup le vent devenant contraire, à cause des

sinuosités du fleuve, nous sommes obligés de serrer les voiles et de nous faire remorquer. Six hommes montent la chaloupe, et vont amarrer à un arbre du rivage le bout d'un long grelin, dont l'autre bout tient au navire. Passagers et matelots réunissent leurs efforts, à la voix du marin chanteur, pour tirer le grelin tous ensemble, comme s'ils voulaient déraciner l'arbre auquel il est attaché. Il nous fallut répéter fréquemment cette opération, et nous avançons néanmoins avec une telle lenteur, que la nuit nous surprit à trois ou quatre lieues au plus de l'embouchure du fleuve. Nous jetâmes l'ancre, et nous attendîmes le jour pour continuer notre route. En cet endroit-là le lit du fleuve était très-étroit, et le bois qui garnissait les deux rives était si épais, qu'il était vraiment impénétrable. Au moment où le soleil allait s'éteindre, des milliers d'oiseaux, des perroquets surtout, volaient au-dessus de nos têtes en poussant des cris, allaient, comme les oiseaux d'Europe, passer la nuit loin du gîte de la journée. On

leur tirait des coups de fusil qui, le plus souvent, ne les atteignaient pas; mais plusieurs furent frappés du plomb meurtrier. Pauvres oiseaux! leur beau plumage ne les défendait pas contre notre cruauté. On les voyait tourner l'aile, ralentir leur vol, et tomber peu à peu dans la profondeur de la forêt, ou se laisser choir, à quelques pas de nous, dans le fleuve même.

Quelques passagers voulurent profiter du crépuscule pour faire une battue dans la forêt. Ils y furent armés jusqu'aux dents; mais les lianes et les broussailles les empêchèrent de pénétrer. Ils revinrent bientôt après, sinon avec une belle chasse, du moins avec une capture qui valait encore mieux. Ils n'avaient pas perdu leur temps, ils apportaient un chou-palmiste. Savez-vous ce que c'est? Avez-vous jamais mangé du chou-palmiste? Je puis vous assurer que c'est excellent.

• Celui-là, nous le mangeâmes en salade.

Le chou-palmiste n'est autre chose que le

rejeton du palmier ; ou , si vous voulez , le palmier lui-même , avant d'avoir déployé ses feuilles . Vous diriez une énorme asperge , une asperge aussi grosse et aussi longue qu'un cierge pascal . Et puisque je cite le cierge pascal , je vous dirai que lorsque le chou-palmiste est dépouillé de ses deux ou trois enveloppes , d'abord de son écorce verte , ensuite d'une seconde écorce blanchâtre et filandreuse , il vous reste une espèce de bâton de forme cylindrique , très blanc , très tendre , et que vous prendriez pour un cierge , en vérité . C'est ce bâton intérieur qui est la seule partie du chou bonne à manger . On le coupe par tranches , et on le mange ainsi tout cru à la vinaigrette ; ou bien , on le fait bouillir , et on l'apprête en sauce blanche .

Un chou-palmiste suffit pour la nourriture d'une famille entière pendant plusieurs jours .

Plus il est jeune , plus tendre et meilleur il est . Il y en a qui ont cinq , six pieds de haut ; deux , trois pouces de diamètre , et peut-être davantage .

Cependant la nuit couvrait les bois ; les oi-

seaux se turent et cessèrent leurs migrations aériennes. Malgré la fraîcheur de la rosée, nous dormîmes presque tous sur le pont, en attendant le lever du jour.

XVIII

Le Rancho.

Avril.

Le lendemain nous fûmes obligés, comme la veille, de faire avancer notre navire à force de bras pendant toute la journée; seulement vers les cinq heures du soir, le brick enflant ses voiles d'un vent frais que nous jetait la mer, se mit à planer sur le fleuve comme une hirondelle, sillonnant de sa quille l'eau qui refluit en

bouillonnant. La marée était descendante, et pourtant nous remontions le courant avec rapidité. Perché sur le mât de perroquet pour contempler plus largement les belles forêts vierges des bords du Guazacoalco, je jetais les yeux, en passant, sur un hameau situé sur la rive gauche du fleuve, non loin de l'embouchure de l'Uspanapa, grande rivière qui se jette dans le Guazacoalco. C'étaient quelques cabanes, la plupart abandonnées et à demi cachées sous l'herbe. Qui croirait que sous ces cases indiennes sont cachés de beaux souvenirs? Qui dirait que c'est là Spiritu-Santo, une des premières villes que les Espagnols bâtirent au Mexique? Elle fut fondée par Sandoval, officier de Fernand-Cortès, en 1524, quelques années après la prise de Mexico. Rien n'indique que ce hameau indien fut autrefois une ville espagnole; rien, pas même des ruines, pour attester le passé de ce qui n'est plus. Il n'en existe que le nom. Que dis-je? Le nom même en a été changé. Il paraît qu'au Mexique on a, comme en France, la manie de changer le nom

des villes, sans respect pour les traditions et les souvenirs historiques. La ville de Sandoval s'appelle, je crois, Baragantitlan, mot composé du nom de je ne sais quel général mexicain, et de *titlan*, qui, dans la langue des Mexicains-Azèques, signifie ville.

Ainsi les ouvrages de la civilisation sont brisés et anéantis par la main du temps, tandis que la hutte de l'homme de la nature subsiste encore. C'est que les créations de l'homme civilisé périssent souvent avec lui : la nature seule est vivace!

Sur la rive gauche s'étendait une vaste savane, bordée de quelques touffes d'arbres, au milieu de laquelle paissaient des bœufs et des chevaux.

Cependant le soleil, penché à l'extrémité de l'horizon, allait disparaître. En effet, bientôt il se cacha sous des guirlandes de verdure formées par la lisière de la forêt lointaine, et ne projeta qu'en partie ses rayons affaiblis et brisés.

Le capitaine, résolu de ne pas aller plus loin, fit serrer les voiles et jeter deux ancres sur le rivage pour y amarrer le navire. Je descendis les haubans au plus vite; je m'élançai à terre avec mes compagnons de voyage, impatiens de fouler l'herbe de la savane, de jouir de la beauté du site et de la fraîcheur du crépuscule, après la brûlante chaleur du jour. Les uns courent, bondissent, font mille gambades dans cette immense prairie; les autres vont dépister le gibier, et emploient à la chasse les momens dont le jour, à demi-éteint, leur permet de disposer encore. Des coups de fusils retentissent de toutes parts. Bientôt la nuit arrive. La vue des troupeaux qui paissaient au loin nous échappe. Ils disparaissent peu à peu comme des ombres fantastiques, et la forêt, qui bornait la savane à l'extrémité de l'horizon d'une bande de verdure, ressemble à un rempart irrégulier et noirâtre.

Mais la lune blanche et pure surgit sous un ciel de cristal, et dissipe les ténèbres de la nuit. Nous dinons presque tous à terre. La plupart

veulent y coucher. Chacun prépare son lit. Bogard, le mécanicien de la société, et moi, nous étendons nos deux matelas à côté l'un de l'autre, de manière que la même couverture puisse nous servir à tous deux. Mais à peine sommes-nous couchés, qu'une infinité de moustiques viennent nous assaillir. Leurs bourdonnements et leurs piqûres nous empêchent de fermer l'œil. Nous nous levons enfin, car il n'y a pas à y tenir un seul instant; nous nous promenons le long du rivage, n'ayant rien de mieux à faire pour les mettre en fuite.

Nous suivions un sentier tracé tout près du bord, et nous nous étions assez éloignés du navire, pour ne plus l'apercevoir, quand nous entendîmes aboyer dans le lointain, sous des touffes d'arbres groupés ensemble, en face de nous. Nous continuâmes à suivre notre sentier, qui nous conduisait dans cette direction. Nous atteignîmes plusieurs ouvriers qui, poussés, sans doute, par la même curiosité, suivaient le même chemin. Les aboiemens redou-

blent, et nous arrivons tous, au nombre de cinq à six, près de grands arbres qui, mariant leur épais feuillage, forment une allée longue et tortueuse, dont les rayons de la lune ne peuvent pénétrer la profonde obscurité.

Tout le monde s'arrête. On se regarde, et personne n'ose avancer. Tout à coup nous entendons bruire l'herbe épaisse que nous foulons aux pieds, un serpent glisse devant nous, et va se cacher en s'agitant dans le voisinage. Oh ! pour lors nous reculons tous de huit pas au moins. Revenus peu après de notre épouvante, et les chiens aboyant toujours à l'extrémité de la sombre allée, nous avançons ensemble en tâtonnant. Soudain les arbres deviennent moins fourrés, et la pâle clarté de la lune dessine devant nous un *rancho*. Nous saluons la ferme indienne par un long rire de plaisir. Trois petits hangars, couverts en feuilles de palmier, dont un seul entouré d'une légère cloison de bambous enduits d'argile rouge, composent la petite ferme. A côté est un enclos formé par une palissade,

au milieu duquel se pressent quelques vaches et leurs veaux.

Un des hangars est destiné à la cuisine, et le feu, mal éteint, fume encore au milieu par terre. L'autre sert de portique au troisième, qui est la case proprement dite. Un hamac de *pita*, séchée au soleil, est suspendu sous le vestibule. La *pita* est une espèce d'agave dont les Indiens retirent du chanvre, presque aussi beau et aussi luisant que de la soie, et dont je parlerai plus tard. Un jeune homme au teint cuivré se balance dans le hamac ; une jeune femme cuivrée comme lui, ayant les traits d'une régularité parfaite, les cheveux divisés en deux longues tresses et pendant par-derrière, vêtue d'un simple corset et d'une jupe blanche, impose silence à ses chiens dont les aboiemens nous étourdisent. Vous eussiez dit Diane la Chasseresse. Elle s'avance au-devant de nous, le sourire sur les lèvres, et nous fait la plus gracieuse réception. Elle nous présente ensuite à son mari, qui, à notre approche, quitte son hamac et nous re-

çoit aussi fort bien. C'est dommage que bien de leurs paroles échappent à notre intelligence , et que leurs gestes même ne soient pas tous compris. Comme je suis le plus lettré de la troupe , que j'ai appris quelques mots espagnols pendant la traversée , mes compagnons s'adressent à moi pour exprimer leurs pensées , et les deux Indiens pour expliquer les leurs. Malheureusement je me trouve cent fois en défaut dans mon pénible rôle d'interprète , et je suis forcé de répondre aux uns : *no intiendo*, et aux autres : je n'entends pas.

Cependant les deux Indiens nous font remarquer, plus par signes que par paroles , les ustensiles de leur ménage , et nous disent l'usage de chacun. Ces vases de forme sphérique rangés sous le hangar de la cuisine , ce sont : *los cantaros*. Ils contiennent de l'eau qu'ils conservent très fraîche. Voilà des *xicaras*. On appelle ainsi de petitesalebasses dont on se sert pour boire. En voilà qui sont beaucoup plus grandes , elles servent à puiser de l'eau pour laver dans le ba-

tel. Le *batel* c'est cette auge circulaire toute d'une pièce appuyée contre un des supports du hangar. Cette pierre volcanique quadrangulaire dont la surface est très unie et forme un plan incliné, c'est la pierre à *tortillas*. On y écrase le maïs avec cette autre pierre qui, ayant la forme d'un bras, est appelée pour cela *el brazo*. La tortilla est le gâteau de maïs qui sert de pain aux Indiens. Mais entrons dans la case d'habitation pour voir ce qu'elle renferme. Dieu ! comme elle est étroite ! Le *petate* est déroulé par terre ; C'est la natte qui sert de couche au couple indien. Elle est faite des filamens des petioles de palmier. Et ce bâton noir et pointu, placé dans un angle de la case, à quoi sert-il ? A ensemen- cer le maïs. Il est bien lourd et bien pesant. Ah ! c'est du bois de fer. Et ce sabre qui ressemble au yataghan des Arabes, ce sabre, sans garde, dont la poignée d'ébène est garnie de cloux d'ar- gent, comment l'appelle-t-on ? C'est la *Mancheta*. Avec la *Mancheta* l'Indien coupe des troncs d'ar- bres énormes ; il les équarrit, les creuse, les

ratisse , et en fait des pirogues. Elle lui sert de couteau , de ciseaux , d'aiguille même au besoin ; c'est une arme offensive et défensive terrible entre les mains des indigènes du Mexique ; tous s'en servent avec une adresse prodigieuse. Armés de la mancheta , ils s'enfoncent dans la profondeur des bois les plus infestés de bêtes féroces , bravent les tigres et les serpens. Aussi la portent-ils toujours attachée à une courroie qui leur serre les reins , lorsqu'ils sortent de leurs cases. Les enfans même en sont armés. Ces filets suspendus au-dessus de nos têtes renferment des provisions pour quelques mois , jusqu'à la récolte prochaine. Si l'on n'avait pas la précaution de les suspendre isolément , les fourmis dévoreraient tout. Ces provisions sont des fusées de maïs , du riz , des *fryoles* ou haricots noirs , des *camotes* , espèce de patates. Nous voyons aussi quelques régimes de bananes. On les suspend lorsqu'elles sont vertes encore. De cette manière elles jaunissent bien vite , les unes après les autres , et on les a sous la main pour les manger à propos.

Munchas gracias senor, senora! et tout le monde de remercier, en sortant, les bons Indiens de leur complaisance.

Mais qu'est-ce donc que cet affreux reptile qu'une liane attache par le cou à l'un des supports de la cuisine? Nous ne l'avions pas aperçu en arrivant. Dieu ! comme il est vilain, ce gros lézard gris, bien que ses yeux brillent comme deux diamans! Voyez-vous sa longue queue surmontée d'une crête écailleuse. N'ayez pas peur! Il est très doux et ne nous fera pas de mal, j'en suis sûr. Le voilà qui se dresse contre le pieu auquel il est attaché. Il est énorme, ce lézard; il n'y en a pas en France d'aussi gros que celui-là. Mais l'Indienne s'approche du reptile en riant, le prend dans ses mains, détache la liane, puis elle le caresse, le met sur son sein, sur ses épaules; puis elle dépose l'innocent lézard à nos pieds. C'est une *iguana*. Les Indiens les élèvent comme les autres animaux domestiques. Elles deviennent familières comme les couleuvres des dames. On les engraisse, on les mange; et, le croiriez-

vous, leur chair est d'un goût très délicat, celle du poulet n'est pas meilleure.

Les ouvriers qui étaient avec nous avaient, sans doute, entendu parler du *rancho*, car ils avaient apporté quelques biscuits qu'ils donnèrent au couple indien qui nous en témoigna un très grand plaisir. L'homme et la femme ne paraissaient pas avoir plus de quinze ans. Ils nous invitèrent à revenir le lendemain matin pour prendre du laitage, et nous prièrent de leur apporter de *agua dulce*. Était-ce de l'eau ou du vin qu'ils désiraient ? J'avoue franchement que je n'ai jamais su ce qu'ils avaient voulu dire, bien qu'on m'ait assuré depuis que l'eau est saumâtre aux environs. Nous résolûmes, Bogard et moi, de leur porter, le lendemain matin, quelques bouteilles de vin ; mais des Français, qui habitaient le Mexique depuis les expéditions précédentes, vinrent, pendant la nuit, de *Minatitlan* nous visiter à bord. Je ne pensai plus au *rancho*.

XIX

Des colons français viennent à notre rencontre.

Avril.

Il était près de minuit; nous retournions du *rancho*, Bogard et moi, et nous comparions, chemin faisant, la politesse, l'aménité, la douceur du couple indien, avec la rudesse des paysans français. Quelle différence! Pourtant ces bons Indiens ne sont pas en contact continuél avec la civilisation des villes comme les habitans

de nos campagnes. Ils vivent au contraire à des centaines de lieues loin des cités, au milieu des bois, ayant pour voisins les tigres et les serpens, pour compagnons, les oiseaux du ciel, leurs bœufs et leurs chevaux.

Tout en causant, nous cheminions sur les bords du fleuve, par une lune pâle et belle; et nous revenions vers nos compagnons de voyage qui, ne pouvant dormir à cause des moustiques, avaient allumé un grand feu au milieu de la savane. A peine étions-nous arrivés près d'eux, que des cris se font entendre. « Des Français! des Français! Voici des Français! » En effet, un petit esquif, monté par plusieurs personnes paraît au milieu du fleuve, et s'avance vers nous à force de rames. Tout le monde se précipite sur le rivage pour faire fête aux visiteurs. On les entoure, on les accable de questions; on est ravi de joie de trouver à qui demander des renseignements sur le pays que nous allons habiter. Et puis, il y a tant de plaisir, si vous saviez, à rencontrer des compatriotes, dans des contrées

lointaines dont la langue, les mœurs, les usages vous sont inconnus! On est charmé de trouver partout des *pays*, comme dit le peuple, surtout dans les forêts du Mexique....

Les Français qui sont venus au-devant de nous, se font un plaisir de satisfaire notre avide curiosité. Ils sont quatre. Parmi eux se trouve M. Mansion, secrétaire du vice-consul de Vera-Cruz. M. Mansion avait fait partie d'une des premières expéditions avant de devenir secrétaire de M. Carrère; il avait été colon du Guazacoalco, et la maladie et la misère ne l'avaient pas plus épargné que ses compagnons de voyage. Les trois autres, habitant le Mexique seulement depuis deux ou trois mois, bien que déjà atteints de fièvres intermittentes, n'avaient pas perdu tout espoir de coloniser les bords du Guazacoalco. Ils ignorent la saison des pluies, et ne connaissent qu'en partie les maux causés par l'insalubrité du climat. Nous offrons à nos hôtes du vin et des biscuits; et nous passons la nuit à bord à écouter leur récit, tout en faisant d'amples libations.

M. Mansion était venu de Vera-Cruz au Guazacoalco, pour corriger, d'après l'inspection des lieux, les erreurs qui auraient pu se glisser dans un mémoire en prose et en vers, qu'il se proposait de publier, et qu'il a publié depuis contre M. Lainé de Villévêque. Après avoir fait une violente sortie contre l'ex-député, il mit tant de chaleur à nous étaler les obstacles qui s'opposaient à la colonisation de la contrée, que plusieurs s'imaginèrent qu'il était sans doute intéressé à la décrier, et refusèrent de le croire; et tout le monde se persuada qu'il y avait du moins de l'exagération dans ses paroles. Il est bien difficile de détruire par des phrases les préjugés dont l'imagination s'est long-temps bercée avec plaisir, et de dissiper des projets pour la réalisation desquels, on a quitté parents, amis, patrie, et fait un voyage de deux mille lieues!

Un autre jeune homme, grand, élancé, s'étayant des paroles mêmes du secrétaire du consul, qui avait avoué que, s'il y avait moyen de coloniser les bords de Guazacoalco, ce serait à la

concession faite par le gouvernement mexicain à un Français nommé Villers, tout près d'un petit village indien appelé *los Almagrés*, ce jeune homme, dis-je, s'étendit sur les avantages de cette concession, où il s'était fixé avec d'autres Français. « Nous ne sommes ; s'écriait-il, éloignés de Minatitlan que de quinze lieues. Jusque là le fleuve est navigable pour les navires comme le vôtre. Plus haut et plus bas sont des marais qui risquent d'être submergés à l'époque des inondations. Du reste les avantages de notre position sont appréciés de tous ceux qui la connaissent ; et la preuve, c'est que la plupart des Français qui habitent les bords du fleuve, s'y sont établis avec leurs familles. Vous pourrez visiter les lieux. Je suis sûr que, lorsque vous les aurez vus, vous vous réunirez à nous, et nous formerons, tous ensemble, un fort joli village dont les habitans se prêteront aide et assistance au besoin.

« En un mot, reprit-il, je suis si persuadé qu'une société unie et bien organisée, ayant,

bien entendu , tous les fonds nécessaires , pourrait coloniser ce pays en s'établissant à notre concession , que je m'en vais retourner en France , chercher des fonds et des associés. »

Les paroles du jeune colon produisirent tout l'effet qu'il en attendait. Les membres de la société Saint-Martin résolurent d'aller visiter les lieux pour s'y établir.

Quant aux membres de l'autre société dont je faisais partie , ils accueillirent avec bienveillance les paroles des deux orateurs ; mais seulement à titre de renseignemens , se réservant de prendre une détermination plus tard.

Tandis que le grand jeune homme , maigre et blême , gesticulait le verre en main , au milieu d'un cercle nombreux d'auditeurs , que M. Mansion , vêtu comme un Mexicain des villes , voyageant à cheval , avec son chapeau aux larges ailes , et à cordons d'argent , sa culotte de peau fendue par côté , et garnie de boucles , descendant jusqu'aux pieds , jetée par-dessus un pantalon blanc ,

que M. Maasion, dis-je, lisait le manuscrit de son mémoire, dans la chambre du capitaine, à un auditoire choisi. Je m'approchai d'un de ces jeunes colons, d'une physionomie intéressante, qui laissait parler ses compagnons sans rien dire. Je le pris en particulier; je le fis le confident de mes projets à venir, et en revanche, il me donna des explications dont je fus très satisfait.

— Ah! ça, lui dis-je, qu'est-ce que ce M. Maasion.

— C'est, me répondit-il, un architecte qui se mêle de faire des vers. Il s'imagine sans doute que son livre contre M. Lainé de Villévêque va le rendre célèbre.

— Et cet autre qui parle tant en faveur de la concession de *los Almagres*?

— Il s'appelle M. N**. Il est associé à M. Villers, et il serait peut-être bien aise de vendre une partie de son terrain pour faire un peu d'argent.

Je remerciai M. Dugelet (ainsi s'appelait cet intéressant jeune homme). Je me fiaï à lui

de préférence aux autres, et je fis bien. Il n'est pas besoin de vous dire que toute la nuit fut employée à fêter nos hôtes, et que, pour la plupart, nous la passâmes sans dormir.

XX

La Pirogue indienne.

Avril.

Il était cinq heures. Peu à peu l'azur du ciel devint plus clair vers l'Orient, jusqu'à ce qu'enfin une lumière douce et pure l'effaçà tout-à-fait, et s'étendit dans l'espace comme un voile immense, dont le fond semblait d'or et les extrémités d'argent. Les étoiles déjà rendues si pâles par les rayons de la lune, pâlirent encore, et la

clarté de la lune elle-même, auparavant si éblouissante, s'affaiblit par degré. La nuit avait pris la fuite.

Les différentes espèces d'arbres, dont aucune ne ressemble à celles d'Europe, commencèrent à se distinguer dans les forêts environnantes. Le cocotier montra le premier sa tête arrondie et ses longues feuilles recourbées au-dessus des arbres voisins, qui apparurent successivement selon l'ordre de leur grandeur. L'Orient se rougit, et annonça l'approche du soleil. Les ombres, compagnes de la nuit, s'enfuirent alors avec elle. Les cavales qui bondissaient dans la savane, hennirent, et les taureaux firent entendre de sourds mugissemens de plaisir. On aurait dit que la nature, qui dormait sur le lit de la nuit, soupirait à l'aspect du jour. Bientôt les rayons du soleil jaillirent. Les feuilles des arbres prirent une couleur pourpre. Les chants de mille oiseaux divers, la voix criarde des perroquets, qui volaient çà et là, les coassemens d'innombrables oiseaux aquatiques qui cou-

vraient les rives du fleuve et qui s'élançaient , d'un bord à l'autre , avec leurs longs becs , leurs pieds pendans et leurs larges ailes tendues , achevèrent de donner la vie à la solitude. Ainsi la nature , après avoir soupiré à l'apparition du jour , comme si elle avait du regret de ne pouvoir dormir encore , poussait un long cri de joie en voyant son roi , son amant , son Dieu , celui qui lui donne la vie , le brillant soleil!.....

Le capitaine , pour profiter de la marée montante , fait lever et amener à bord les deux ancres , qui , fixées sur le rivage même , y tiennent le navire amarré , et se dispose à continuer de remonter le fleuve. On part! on part! Arrivez , on part!.. crient tous les passagers qui ont passé la nuit à bord , avec les Français de Minatitlan. On part! on part! Et ceux qui chassaient dans les touffes d'arbres qui avoisinent le fleuve , courent à toutes jambes sur l'herbe humide de la savane ; ils sont tout mouillés par la rosée quand ils arrivent au navire.

Tous les chasseurs étant embarqués , le brick s'é-

loigne du rivage et gagne le milieu du fleuve, qui reflue lentement vers sa source. Tout à coup apparaît au loin, au milieu des vapeurs qui, comme une gaze légère s'étendent sur l'eau unie et transparente du Guazacoalco, une pirogue indienne qui vient à nous. C'est une singulière embarcation une pirogue indienne! Un tronc d'arbre dépouillé de son écorce, de dix, quinze, vingt pieds de long, et quelquefois davantage, large en proportion, creusé dans toute sa longueur, un peu aplati pour qu'il n'enfoncé pas dans l'eau, effilé par les deux bouts, telle est la pirogue appelée dans le pays *canoas*. Celle qui vient à nous, deux hommes la montent et la font voguer avec une prodigieuse rapidité. Armés chacun de la *pagaye*, ils la font glisser sur la surface de l'eau avec tant de légèreté, qu'elle l'effleure à peine. L'un est chargé de la faire avancer, et c'est celui qui se tient sur l'arrière, l'autre est chargé de la gouverner, et c'est celui qui se tient sur l'avant. Sur tout autre embarcation, c'est l'opposé. La pirogue est sans gouvernail. Les deux

rameurs sont debout, et n'ont qu'une rame chacun. Le plus souvent même un seul homme, armé d'une pagaye, suffit pour la conduire. Il se place sur l'arrière, et plonge la pagaye tantôt à droite, tantôt à gauche pour rectifier ses déviations continuelles. Celle que nous voyons est fine, effilée et des plus légères. — Hé! quoi! je ne me tromperais pas! oh! non vraiment! ce sont deux Français qui la montent. Encore deux nouveaux compatriotes qui viennent à notre rencontre! Voyez donc avec quelle adresse ils la font glisser sur l'eau qui se plisse à peine sous elle. La pirogue vacille de temps en temps, et semble se renverser, mais d'un coup de pagaye, ils lui font reprendre l'équilibre, et se tiennent toujours debout. Ne dirait-on pas des Indiens? L'un d'eux est habillé à l'indienne, en vérité! Chapeau en feuilles de palmier, caleçon blanc, chemise blanche par-dessus. Mais son teint? Oh! son teint et son allure trahissent son origine, c'est un Français. Voyez-vous, quand la pirogue est près du rivage, que le lit du fleuve n'est pas pro-

fond, ils se servent de longs bâtons fourchus, et la font voguer alors avec plus de légèreté peut-être. Que ne font pas les Français, ou plutôt que ne sont-ils pas, grand Dieu? Ils sont sauvages avec les sauvages : Châteaubriand l'a dit en prose harmonieuse et sublime. En voici qui sont Indiens. — Bonjour, Messieurs, soyez les bien venus, Messieurs les Français-Indiens! Et ils rient de tout leur cœur. Allons qu'on leur file un grelin pour qu'ils amarrent leur pirogue le long du navire. Maintenant qu'on ouvre le sabord, qu'on leur jette l'échelle pour qu'ils se hissent sur le pont. C'est bien.

Minatitlan.

Avril.

Plus nous nous rapprochions de Minatitlan ,
terme de notre voyage , plus grands nous pa-
raissaient les arbres qui s'élèvent sur les deux
rives ; plus les sites nous semblaient beaux. Tan-
tôt , ce sont comme de longs remparts de ver-
dure , formés par des lianes et des arbustes ,
flanqués de grands arbres en guise de tours. De

distance en distance, des brèches y sont pratiquées, par lesquelles coulent dans le fleuve des ruisseaux d'une eau douce et pure; grottes délicieuses, où la liane se penche en festons, et baise l'eau limpide; temples de la nature, où se dresse le palmier sauvage, ainsi qu'un chandelier à sept branches, et les choux-palmistes pareils aux cierges d'un autel. Des oiseaux de toutes couleurs se réunissent sous ces frais ombrages, et chantent en chœur le bonheur de la solitude. A côté de cette nature pleine de vie et de jeunesse, de vieux arbres jonchent parfois les bords du fleuve. Ils sont là, couchés sans feuilles et sans écorce, blanchis par la pluie et la rosée, gisant comme des cadavres. L'homme ne meurt pas seul, la nature a aussi ses souvenirs de deuil. Ils ont été de hauts et puissans arbres dans la forêt; ils ont longtemps bravé la foudre, les tempêtes et les inondations; ils ont souvent dressé fièrement leur tête au milieu des orages, et pourtant les voilà tombés. Ce n'est pas tout : on voit parfois des arbres debout quoiqu'à demi-morts; chauves, il

est vrai, mais recouverts d'une verdure empruntée. Des lianes grimpent à leurs troncs, entourent leurs branches, et leur tiennent lieu de feuillage.

Tantôt ce sont des marais, des clairières, des savanes, quelques *milpas*, quelques *canals*. Le plus souvent des bananiers aux longues feuilles entourent les terrains cultivés; on aperçoit aussi la feuille épineuse de l'ananas, dont les fruits ne sont pas mûrs encore. Au loin, sur la cime ou le penchant des mamelons sablonneux, le cocotier élève fièrement sa tête.

Les Français qui sont venus à notre rencontre nous expliquent tout, et nous disent que Minatitlan ne tardera pas à se montrer.

Minatitlan ! Minatitlan ! ce nom vole de bouche en bouche, à la vue d'une case qu'on aperçoit sur un monticule, derrière lequel est bâti le village. Bientôt nous sommes vis-à-vis de la petite esplanade qui lui sert de port. Quantité de pirogues bordent le rivage. Un grand nombre

seaux se turent et cessèrent leurs migrations aériennes. Malgré la fraîcheur de la rosée, nous dormîmes presque tous sur le pont, en attendant le lever du jour.

XVIII

Le Rancho.

Avril.

Le lendemain nous fûmes obligés, comme la veille, de faire avancer notre navire à force de bras pendant toute la journée; seulement vers les cinq heures du soir, le brick enflant ses voiles d'un vent frais que nous jetait la mer, se mit à planer sur le fleuve comme une hirondelle, sillonnant de sa quille l'eau qui refluit en

bouillonnant. La marée était descendante, et pourtant nous remontions le courant avec rapidité. Perché sur le mât de perroquet pour contempler plus largement les belles forêts vierges des bords du Guazacoalco, je jetais les yeux, en passant, sur un hameau situé sur la rive gauche du fleuve, non loin de l'embouchure de l'Uspanapa, grande rivière qui se jette dans le Guazacoalco. C'étaient quelques cabanes, la plupart abandonnées et à demi cachées sous l'herbe. Qui croirait que sous ces cases indiennes sont cachés de beaux souvenirs? Qui dirait que c'est là Spiritu-Santo, une des premières villes que les Espagnols bâtirent au Mexique? Elle fut fondée par Sandoval, officier de Fernand-Cortès, en 1524, quelques années après la prise de Mexico. Rien n'indique que ce hameau indien fut autrefois une ville espagnole; rien, pas même des ruines, pour attester le passé de ce qui n'est plus. Il n'en existe que le nom. Que dis-je? Le nom même en a été changé. Il paraît qu'au Mexique on a, comme en France, la manie de changer le nom

des villes, sans respect pour les traditions et les souvenirs historiques. La ville de Sandoval s'appelle, je crois, Baragantitlan, mot composé du nom de je ne sais quel général mexicain, et de *titlan*, qui, dans la langue des Mexicains-Azèques, signifie ville.

Ainsi les ouvrages de la civilisation sont brisés et anéantis par la main du temps, tandis que la hutte de l'homme de la nature subsiste encore. C'est que les créations de l'homme civilisé périssent souvent avec lui : la nature seule est vivace!

Sur la rive gauche s'étendait une vaste savane, bordée de quelques touffes d'arbres, au milieu de laquelle paissaient des bœufs et des chevaux.

Cependant le soleil, penché à l'extrémité de l'horizon, allait disparaître. En effet, bientôt il se cacha sous des guirlandes de verdure formées par la lisière de la forêt lointaine, et ne projeta qu'en partie ses rayons affaiblis et brisés.

Le capitaine, résolu de ne pas aller plus loin, fit serrer les voiles et jeter deux ancres sur le rivage pour y amarrer le navire. Je descendis les haubans au plus vite; je m'élançai à terre avec mes compagnons de voyage, impatiens de fouler l'herbe de la savane, de jouir de la beauté du site et de la fraîcheur du crépuscule, après la brûlante chaleur du jour. Les uns courent, bondissent, font mille gambades dans cette immense prairie; les autres vont dépister le gibier, et emploient à la chasse les momens dont le jour, à demi-éteint, leur permet de disposer encore. Des coups de fusils retentissent de toutes parts. Bientôt la nuit arrive. La vue des troupeaux qui paissaient au loin nous échappe. Ils disparaissent peu à peu comme des ombres fantastiques, et la forêt, qui bornait la savane à l'extrémité de l'horizon d'une bande de verdure, ressemble à un rempart irrégulier et noirâtre.

Mais la lune blanche et pure surgit sous un ciel de cristal, et dissipe les ténèbres de la nuit. Nous dinons presque tous à terre. La plupart

veulent y coucher. Chacun prépare son lit. Bogard, le mécanicien de la société, et moi, nous étendons nos deux matelas à côté l'un de l'autre, de manière que la même couverture puisse nous servir à tous deux. Mais à peine sommes-nous couchés, qu'une infinité de moustiques viennent nous assaillir. Leurs bourdonnements et leurs piqûres nous empêchent de fermer l'œil. Nous nous levons enfin, car il n'y a pas à y tenir un seul instant; nous nous promenons le long du rivage, n'ayant rien de mieux à faire pour les mettre en fuite.

Nous suivions un sentier tracé tout près du bord, et nous nous étions assez éloignés du navire, pour ne plus l'apercevoir, quand nous entendîmes aboyer dans le lointain, sous des touffes d'arbres groupés ensemble, en face de nous. Nous continuâmes à suivre notre sentier, qui nous conduisait dans cette direction. Nous atteignîmes plusieurs ouvriers qui, poussés, sans doute, par la même curiosité, suivaient le même chemin. Les aboiemens redou-

blent, et nous arrivons tous, au nombre de cinq à six, près de grands arbres qui, mariant leur épais feuillage, forment une allée longue et tortueuse, dont les rayons de la lune ne peuvent pénétrer la profonde obscurité.

Tout le monde s'arrête. On se regarde, et personne n'ose avancer. Tout à coup nous entendons bruire l'herbe épaisse que nous foulons aux pieds, un serpent glisse devant nous, et va se cacher en s'agitant dans le voisinage. Oh ! pour lors nous reculons tous de huit pas au moins. Revenus peu après de notre épouvante, et les chiens aboyant toujours à l'extrémité de la sombre allée, nous avançons ensemble en tâtonnant. Soudain les arbres deviennent moins fourrés, et la pâle clarté de la lune dessine devant nous un *rancho*. Nous saluons la ferme indienne par un long rire de plaisir. Trois petits hangars, couverts en feuilles de palmier, dont un seul entouré d'une légère cloison de bambous enduits d'argile rouge, composent la petite ferme. A côté est un enclos formé par une palissade,

au milieu duquel se pressent quelques vaches et leurs veaux.

Un des hangars est destiné à la cuisine, et le feu, mal éteint, fume encore au milieu par terre. L'autre sert de portique au troisième, qui est la case proprement dite. Un hamac de *pita*, séchée au soleil, est suspendu sous le vestibule. La *pita* est une espèce d'agave dont les Indiens retirent du chanvre, presque aussi beau et aussi luisant que de la soie, et dont je parlerai plus tard. Un jeune homme au teint cuivré se balance dans le hamac ; une jeune femme cuivrée comme lui, ayant les traits d'une régularité parfaite, les cheveux divisés en deux longues tresses et pendant par-derrière, vêtue d'un simple corset et d'une jupe blanche, impose silence à ses chiens dont les aboiemens nous étourdisent. Vous eussiez dit Diane la Chasseresse. Elle s'avance au-devant de nous, le sourire sur les lèvres, et nous fait la plus gracieuse réception. Elle nous présente ensuite à son mari, qui, à notre approche, quitte son hamac et nous re-

çoit aussi fort bien. C'est dommage que bien de leurs paroles échappent à notre intelligence , et que leurs gestes même ne soient pas tous compris. Comme je suis le plus lettré de la troupe , que j'ai appris quelques mots espagnols pendant la traversée , mes compagnons s'adressent à moi pour exprimer leurs pensées , et les deux Indiens pour expliquer les leurs. Malheureusement je me trouve cent fois en défaut dans mon pénible rôle d'interprète , et je suis forcé de répondre aux uns : *no intiendo*, et aux autres : je n'entends pas.

Cependant les deux Indiens nous font remarquer, plus par signes que par paroles, les ustensiles de leur ménage, et nous disent l'usage de chacun. Ces vases de forme sphérique rangés sous le hangar de la cuisine, ce sont : *los cantaros*. Ils contiennent de l'eau qu'ils conservent très fraîche. Voilà des *xicaras*. On appelle ainsi de petitesalebasses dont on se sert pour boire. En voilà qui sont beaucoup plus grandes, elles servent à puiser de l'eau pour laver dans le ba-

tel. Le batel c'est cette auge circulaire toute d'une pièce appuyée contre un des supports du hangar. Cette pierre volcanique quadrangulaire dont la surface est très unie et forme un plan incliné, c'est la pierre à *tortillas*. On y écrase le maïs avec cette autre pierre qui, ayant la forme d'un bras, est appelée pour cela *el braso*. La tortilla est le gâteau de maïs qui sert de pain aux Indiens. Mais entrons dans la case d'habitation pour voir ce qu'elle renferme. Dieu ! comme elle est étroite ! Le *petate* est déroulé par terre, C'est la natte qui sert de couche au couple indien. Elle est faite des filamens des petioles de palmier. Et ce bâton noir et pointu, placé dans un angle de la case, à quoi sert-il ? A ensemen- cer le maïs. Il est bien lourd et bien pesant. Ah ! c'est du bois de fer. Et ce sabre qui ressemble au yataghan des Arabes, ce sabre, sans garde, dont la poignée d'ébène est garnie de cloux d'ar- gent, comment l'appelle-t-on ? C'est la *Mancheta*. Avec la *Mancheta* l'Indien coupe des troncs d'ar- bres énormes ; il les équarrit, les creuse, les

ratisse , et en fait des pirogues. Elle lui sert de couteau , de ciseaux , d'aiguille même au besoin ; c'est une arme offensive et défensive terrible entre les mains des indigènes du Mexique ; tous s'en servent avec une adresse prodigieuse. Armés de la mancheta , ils s'enfoncent dans la profondeur des bois les plus infestés de bêtes féroces , bravent les tigres et les serpens. Aussi la portent-ils toujours attachée à une courroie qui leur serre les reins , lorsqu'ils sortent de leurs cases. Les enfans même en sont armés. Ces filets suspendus au-dessus de nos têtes renferment des provisions pour quelques mois , jusqu'à la récolte prochaine. Si l'on n'avait pas la précaution de les suspendre isolément , les fourmis dévoreraient tout. Ces provisions sont des fusées de maïs , du riz , des *fryoles* ou haricots noirs , des *camotes* , espèce de patates. Nous voyons aussi quelques régimes de bananes. On les suspend lorsqu'elles sont vertes encore. De cette manière elles jaunissent bien vite , les unes après les autres , et on les a sous la main pour les manger à propos.

Munchas gracias senior, senora! et tout le monde de remercier, en sortant, les bons Indiens de leur complaisance.

Mais qu'est-ce donc que cet affreux reptile qu'une liane attache par le cou à l'un des supports de la cuisine? Nous ne l'avions pas aperçu en arrivant. Dieu ! comme il est vilain, ce gros lézard gris, bien que ses yeux brillent comme deux diamans! Voyez-vous sa longue queue surmontée d'une crête écailleuse. N'ayez pas peur! Il est très doux et ne nous fera pas de mal, j'en suis sûr. Le voilà qui se dresse contre le pieu auquel il est attaché. Il est énorme, ce lézard; il n'y en a pas en France d'aussi gros que celui-là. Mais l'Indienne s'approche du reptile en riant, le prend dans ses mains, détache la liane, puis elle le caresse, le met sur son sein, sur ses épaules; puis elle dépose l'innocent lézard à nos pieds. C'est une *iguana*. Les Indiens les élèvent comme les autres animaux domestiques. Elles deviennent familières comme les couleuvres des dames. On les engraisse, on les mange; et, le croiriez-

vous, leur chair est d'un goût très délicat, celle du poulet n'est pas meilleure.

Les ouvriers qui étaient avec nous avaient, sans doute, entendu parler du *rancho*, car ils avaient apporté quelques biseuits qu'ils donnèrent au couple indien qui nous en témoigna un très grand plaisir. L'homme et la femme ne paraissaient pas avoir plus de quinze ans. Ils nous invitèrent à revenir le lendemain matin pour prendre du laitage, et nous prièrent de leur apporter de *agua dulce*. Était-ce de l'eau ou du vin qu'ils désiraient ? J'avoue franchement que je n'ai jamais su ce qu'ils avaient voulu dire, bien qu'on m'ait assuré depuis que l'eau est saumâtre aux environs. Nous résolûmes, Bogard et moi, de leur porter, le lendemain matin, quelques bouteilles de vin ; mais des Français, qui habitaient le Mexique depuis les expéditions précédentes, vinrent, pendant la nuit, de *Minatitlan* nous visiter à bord. Je ne pensai plus au *rancho*.

XIX

Des colons français viennent à notre rencontre.

Avril.

Il était près de minuit; nous retournions du *ranch*, Bogard et moi, et nous comparions, chemin faisant, la politesse, l'aménité, la douceur du couple indien, avec la rudesse des paysans français. Quelle différence! Pourtant ces bons Indiens ne sont pas en contact continu avec la civilisation des villes comme les habitans

de nos campagnes. Ils vivent au contraire à des centaines de lieues loin des cités, au milieu des bois, ayant pour voisins les tigres et les serpens, pour compagnons, les oiseaux du ciel, leurs bœufs et leurs chevaux.

Tout en causant, nous cheminions sur les bords du fleuve, par une lune pâle et belle; et nous revenions vers nos compagnons de voyage qui, ne pouvant dormir à cause des moustiques, avaient allumé un grand feu au milieu de la savane. A peine étions-nous arrivés près d'eux, que des cris se font entendre. « Des Français! des Français! Voici des Français! » En effet, un petit esquif, monté par plusieurs personnes paraît au milieu du fleuve, et s'avance vers nous à force de rames. Tout le monde se précipite sur le rivage pour faire fête aux visiteurs. On les entoure, on les accable de questions; on est ravi de joie de trouver à qui demander des renseignemens sur le pays que nous allons habiter. Et puis, il y a tant de plaisir, si vous saviez, à rencontrer des compatriotes, dans des contrées

lointaines dont la langue, les mœurs, les usages vous sont inconnus! On est charmé de trouver partout des *pays*, comme dit le peuple, surtout dans les forêts du Mexique....

Les Français qui sont venus au-devant de nous, se font un plaisir de satisfaire notre avide curiosité. Ils sont quatre. Parmi eux se trouve M. Mansion, secrétaire du vice-consul de Vera-Cruz. M. Mansion avait fait partie d'une des premières expéditions avant de devenir secrétaire de M. Carrère; il avait été colon du Guazacoalco, et la maladie et la misère ne l'avaient pas plus épargné que ses compagnons de voyage. Les trois autres, habitant le Mexique seulement depuis deux ou trois mois, bien que déjà atteints de fièvres intermittentes, n'avait pas perdu tout espoir de coloniser les bords du Guazacoalco. Ils ignorent la saison des pluies, et ne connaissent qu'en partie les maux causés par l'insalubrité du climat. Nous offrons à nos hôtes du vin et des biscuits; et nous passons la nuit à bord à écouter leur récit, tout en faisant d'amples libations.

M. Mansion était venu de Vera-Cruz au Guazacoalco, pour corriger, d'après l'inspection des lieux, les erreurs qui auraient pu se glisser dans un mémoire en prose et en vers, qu'il se proposait de publier, et qu'il a publié depuis contre M. Lainé de Villévêque. Après avoir fait une violente sortie contre l'ex-député, il mit tant de chaleur à nous étaler les obstacles qui s'opposaient à la colonisation de la contrée, que plusieurs s'imaginèrent qu'il était sans doute intéressé à la décrier, et refusèrent de le croire; et tout le monde se persuada qu'il y avait du moins de l'exagération dans ses paroles. Il est bien difficile de détruire par des phrases les préjugés dont l'imagination s'est long-temps bercée avec plaisir, et de dissiper des projets pour la réalisation desquels, on a quitté parens, amis, patrie, et fait un voyage de deux mille lieues!

Un autre jeune homme, grand, élancé, s'étayant des paroles mêmes du secrétaire du consul, qui avait avoué que, s'il y avait moyen de coloniser les bords de Guazacoalco, ce serait à la

concession faite par le gouvernement mexicain à un Français nommé Villers, tout près d'un petit village indien appelé *los Almagrés*, ce jeune homme, dis-je, s'étendit sur les avantages de cette concession, où il s'était fixé avec d'autres Français. « Nous ne sommes ; s'écriait-il, éloignés de Minatitlan que de quinze lieues. Jusque là le fleuve est navigable pour les navires comme le vôtre. Plus haut et plus bas sont des marais qui risquent d'être submergés à l'époque des inondations. Du reste les avantages de notre position sont appréciés de tous ceux qui la connaissent ; et la preuve, c'est que la plupart des Français qui habitent les bords du fleuve, s'y sont établis avec leurs familles. Vous pourrez visiter les lieux. Je suis sûr que, lorsque vous les aurez vus, vous vous réunirez à nous, et nous formerons, tous ensemble, un fort joli village dont les habitans se prêteront aide et assistance au besoin.

« En un mot, reprit-il, je suis si persuadé qu'une société unie et bien organisée, ayant,

bien entendu , tous les fonds nécessaires , pourrait coloniser ce pays en s'établissant à notre concession , que je m'en vais retourner en France , chercher des fonds et des associés. »

Les paroles du jeune colon produisirent tout l'effet qu'il en attendait. Les membres de la société Saint-Martin résolurent d'aller visiter les lieux pour s'y établir.

Quant aux membres de l'autre société dont je faisais partie , ils accueillirent avec bienveillance les paroles des deux orateurs ; mais seulement à titre de renseignemens , se réservant de prendre une détermination plus tard.

Tandis que le grand jeune homme , maigre et blême , gesticulait le verre en main , au milieu d'un cercle nombreux d'auditeurs , que M. Mansion , vêtu comme un Mexicain des villes , voyageant à cheval , avec son chapeau aux larges ailes , et à cordons d'argent , sa culotte de peau fendue par côté , et garnie de boucles , descendant jusqu'aux pieds , jetée par-dessus un pantalon blanc ,

que M. Mansion, dis-je, lisait le manuscrit de son mémoire, dans la chambre du capitaine, à un auditoire choisi. Je m'approchai d'un de ces jeunes colons, d'une physionomie intéressante, qui laissait parler ses compagnons sans rien dire. Je le pris en particulier; je le fis le confident de mes projets à venir, et en revanche, il me donna des explications dont je fus très satisfait.

— Ah ! ça, lui dis-je, qu'est-ce que ce M. Mansion.

— C'est, me répondit-il, un architecte qui se mêle de faire des vers. Il s'imagine sans doute que son livre contre M. Lainé de Villévêque va le rendre célèbre.

— Et cet autre qui parle tant en faveur de la concession de *los Almagres*?

— Il s'appelle M. N**. Il est associé à M. Villers, et il serait peut-être bien aise de vendre une partie de son terrain pour faire un peu d'argent.

Je remerciai M. Dugelet (ainsi s'appelait cet intéressant jeune homme). Je me fia à lui

de préférence aux autres, et je fis bien. Il n'est pas besoin de vous dire que toute la nuit fut employée à fêter nos hôtes, et que, pour la plupart, nous la passâmes sans dormir.

XX

La Pirogue indienne.

Avril.

Il était cinq heures. Peu à peu l'azur du ciel devint plus clair vers l'Orient, jusqu'à ce qu'enfin une lumière douce et pure l'effaçât tout-à-fait, et s'étendit dans l'espace comme un voile immense, dont le fond semblait d'or et les extrémités d'argent. Les étoiles déjà rendues si pâles par les rayons de la lune, pâlirent encore, et la

clarté de la lune elle-même, auparavant si éblouissante, s'affaiblit par degré. La nuit avait pris la fuite.

Les différentes espèces d'arbres, dont aucune ne ressemble à celles d'Europe, commencèrent à se distinguer dans les forêts environnantes. Le cocotier montra le premier sa tête arrondie et ses longues feuilles recourbées au-dessus des arbres voisins, qui apparurent successivement selon l'ordre de leur grandeur. L'Orient se rougit, et annonça l'approche du soleil. Les ombres, compagnes de la nuit, s'enfuirent alors avec elle. Les cavales qui bondissaient dans la savane, hennirent, et les taureaux firent entendre de sourds mugissemens de plaisir. On aurait dit que la nature, qui dormait sur le lit de la nuit, soupirait à l'aspect du jour. Bientôt les rayons du soleil jaillirent. Les feuilles des arbres prirent une couleur pourpre. Les chants de mille oiseaux divers, la voix criarde des perroquets, qui volaient çà et là, les coassemens d'innombrables oiseaux aquatiques qui cou-

vraient les rives du fleuve et qui s'élançaient , d'un bord à l'autre , avec leurs longs becs , leurs pieds pendans et leurs larges ailes tendues , achevèrent de donner la vie à la solitude. Ainsi la nature , après avoir soupiré à l'apparition du jour , comme si elle avait du regret de ne pouvoir dormir encore , poussait un long cri de joie en voyant son roi , son amour , son Dieu , celui qui lui donne la vie , le brillant soleil !.....

Le capitaine , pour profiter de la marée montante , fait lever et amener à bord les deux ancres , qui , fixées sur le rivage même , y tiennent le navire amarré , et se dispose à continuer de remonter le fleuve. On part ! on part ! Arrivez , on part !.. crient tous les passagers qui ont passé la nuit à bord , avec les Français de Minatitlan. On part ! on part ! Et ceux qui chassaient dans les touffes d'arbres qui avoisinent le fleuve , courent à toutes jambes sur l'herbe humide de la savane ; ils sont tout mouillés par la rosée quand ils arrivent au navire.

Tous les chasseurs étant embarqués , le brick s'é-

loigne du rivage et gagne le milieu du fleuve, qui reflue lentement vers sa source. Tout à coup apparaît au loin, au milieu des vapeurs qui, comme une gaze légère s'étendent sur l'eau unie et transparente du Guazacoalco, une pirogue indienne qui vient à nous. C'est une singulière embarcation une pirogue indienne! Un tronc d'arbre dépouillé de son écorce, de dix, quinze, vingt pieds de long, et quelquefois davantage, large en proportion, creusé dans toute sa longueur, un peu aplati pour qu'il n'enfoncé pas dans l'eau, effilé par les deux bouts, telle est la pirogue appelée dans le pays *canoa*. Celle qui vient à nous, deux hommes la montent et la font voguer avec une prodigieuse rapidité. Armés chacun de la *pagaye*, ils la font glisser sur la surface de l'eau avec tant de légèreté, qu'elle l'effleure à peine. L'un est chargé de la faire avancer, et c'est celui qui se tient sur l'arrière, l'autre est chargé de la gouverner, et c'est celui qui se tient sur l'avant. Sur tout autre embarcation, c'est l'opposé. La pirogue est sans gouvernail. Les deux

rameurs sont debout, et n'ont qu'une rame chacun. Le plus souvent même un seul homme, armé d'une pagaye, suffit pour la conduire. Il se place sur l'arrière, et plonge la pagaye tantôt à droite, tantôt à gauche pour rectifier ses déviations continuelles. Celle que nous voyons est fine, effilée et des plus légères. — Hé! quoi! je ne me tromperais pas! oh! non vraiment! ces sont deux Français qui la montent. Encore deux nouveaux compatriotes qui viennent à notre rencontre! Voyez donc avec quelle adresse ils la font glisser sur l'eau qui se plisse à peine sous elle. La pirogue vacille de temps en temps, et semble se renverser, mais d'un coup de pagaye, ils lui font reprendre l'équilibre, et se tiennent toujours debout. Ne dirait-on pas des Indiens? L'un d'eux est habillé à l'indienne, en vérité! Chapeau en feuilles de palmier, caleçon blanc, chemise blanche par-dessus. Mais son teint? Oh! son teint et son allure trahissent son origine, c'est un Français. Voyez-vous, quand la pirogue est près du rivage, que le lit du fleuve n'est pas pro-

fond, ils se servent de longs bâtons fourchus, et la font voguer alors avec plus de légèreté peut-être. Que ne font pas les Français, ou plutôt que ne sont-ils pas, grand Dieu? Ils sont sauvages avec les sauvages : Châteaubriand l'a dit en prose harmonieuse et sublime. En voici qui sont Indiens.—Bonjour, Messieurs, soyez les bien venus, Messieurs les Français-Indiens! Et ils rient de tout leur cœur. Allons qu'on leur file un grelin pour qu'ils amarrent leur pirogue le long du navire. Maintenant qu'on ouvre le sabord, qu'on leur jette l'échelle pour qu'ils se hissent sur le pont. C'est bien.

Minatitlan.

Avril.

Plus nous nous rapprochions de Minatitlan ,
terme de notre voyage , plus grands nous pa-
raissaient les arbres qui s'élèvent sur les deux
rives ; plus les sites nous semblaient beaux . Tan-
tôt , ce sont comme de longs remparts de ver-
dure , formés par des lianes et des arbustes ,
flanqués de grands arbres en guise de tours . De

distance en distance, des brèches y sont pratiquées, par lesquelles coulent dans le fleuve des ruisseaux d'une eau douce et pure; grottes délicieuses, où la liane se penche en festons, et baise l'eau limpide; temples de la nature, où se dresse le palmier sauvage, ainsi qu'un chandelier à sept branches, et les choux-palmistes pareils aux cierges d'un autel. Des oiseaux de toutes couleurs se réunissent sous ces frais ombrages, et chantent en chœur le bonheur de la solitude. A côté de cette nature pleine de vie et de jeunesse, de vieux arbres jonchent parfois les bords du fleuve. Ils sont là, couchés sans feuilles et sans écorce, blanchis par la pluie et la rosée, gisant comme des cadavres. L'homme ne meurt pas seul, la nature a aussi ses souvenirs de deuil. Ils ont été de hauts et puissans arbres dans la forêt; ils ont longtemps bravé la foudre, les tempêtes et les inondations; ils ont souvent dressé fièrement leur tête au milieu des orages, et pourtant les voilà tombés. Ce n'est pas tout : on voit parfois des arbres debout quoiqu'à demi-morts; chauves, il

est vrai, mais recouverts d'une verdure empruntée. Des lianes grimpent à leurs troncs, entourent leurs branches, et leur tiennent lieu de feuillage.

Tantôt ce sont des marais, des clairières, des savanes, quelques *milpas*, quelques *canals*. Le plus souvent des bananiers aux longues feuilles entourent les terrains cultivés; on aperçoit aussi la feuille épineuse de l'ananas, dont les fruits ne sont pas mûrs encore. Au loin, sur la cime ou le penchant des mamelons sablonneux, le cocotier élève fièrement sa tête.

Les Français qui sont venus à notre rencontre nous expliquent tout, et nous disent que Minatitlan ne tardera pas à se montrer.

Minatitlan ! Minatitlan ! ce nom vole de bouche en bouche, à la vue d'une case qu'on aperçoit sur un monticule, derrière lequel est bâti le village. Bientôt nous sommes vis-à-vis de la petite esplanade qui lui sert de port. Quantité de pirogues bordent le rivage. Un grand nombre

d'habitans accourent pour nous voir débarquer. Les Mexicaines sont parées de leurs mantilles comme en un jour de fête. Tous les Français qui habitent le village et les environs se sont rendus sur le bord du fleuve. A la vue de nouveaux compatriotes, ils se mettent à crier, en agitant en l'air leurs mouchoirs et leurs chapeaux : **Vivent les Français ! — Vivent les Français, crions-nous à notre tour, vivent les Français !** Et tous les passagers se pressent sur le pont, attendant avec impatience qu'on ait jeté l'ancre, pour pouvoir gagner la terre.

La Fabrica ou Minatitlan du nom de Mina, général Espagnol qui se battit au Mexique en faveur de son indépendance, l'un des parens, sans doute, du fameux constitutionnel Mina, La Fabrica est un village composé d'une cinquantaine de cases faites avec des planches de cèdre ou d'acajou, ou bien avec des bambous fixés en terre, joints ensemble avec des lianes. Ces cases ont toutes des toits de feuilles de palmier, et les plus anciennes comptent au plus vingt ans d'existence.

Elles sont entourées d'un couloir extérieur formé par des pieux qui soutiennent la toiture, pour garantir l'intérieur du soleil et de la pluie. Plusieurs sont construites avec élégance, et comme elles sont fort grandes, bien qu'il n'y ait qu'un rez-de-chaussée, des familles entières peuvent y loger à l'aise. De petites cabanes, construites derrière les grandes, et à quelques pas de distance, servent de cuisines.

Les cases de Minatitlan sont semées çà et là aux pieds, sur le penchant et le sommet de deux collines, dont l'une, celle qui est située le plus près du rivage, est la plus habitée; l'autre plus loin, du côté du nord-ouest, ne peut s'apercevoir du fleuve. Elle est dominée par l'église qui n'est qu'une grande cabane avec une grande porte, au-dessus de laquelle est suspendue une toute petite cloche. Le fleuve Guaza-coalco coule à l'est du village qui s'élève sur la rive gauche. Au sud et au nord sont deux marais inondés pendant la saison des pluies, servant, pendant la belle saison, de pacage à de nombreux

troupeaux de bœufs et de chevaux qui appartiennent aux principaux habitants. Un alcade, un corrégidor, et un commissaire chargé par le chef politique de Vera-Cruz de distribuer des terres aux colons, de les protéger et veiller à leurs intérêts, telles sont les autorités du lieu. Il faut y ajouter un douanier qui est une espèce d'administrateur général des deniers publics. Minatitlan compte peu d'années depuis sa fondation; plusieurs de ses premiers habitants existent encore.

Tel est l'unique port du Guazacoalco. C'est à Minatitlan qu'on débarque les produits industriels de Tehuantepec, lesquels consistent principalement en hamacs de cordes de Maguey, nattes, selles de cuir, bottines, chapeaux de feutre. On y débarque aussi les produits agricoles de Tabasco, à savoir : le café et le cacao. Les premières de ces marchandises descendent le Guazacoalco dans des pirogues indiennes. Les autres débouchent dans ce fleuve par l'Uspana. On les transporte à dos de mulet de Minatitlan dans les dif-

férens villages situés entre le Guazacoalco et le fleuve Saint - Jean , où d'autres pirogues les descendent à Tlacotalpan , Alvarado , deux petites villes assez commerçantes , situées à une quarantaine de lieues de Minatitlan .

Il est peu de colons qui n'aient habité Minatitlan , ce bazar de la colonie du Guazacoalco . Dans l'espace de deux ans , il en a été enseveli dans son cimetière un nombre peut-être plus considérable que sa population , qui est un composé de Mexicains , d'Indiens , de quelques Français échappés aux maladies , d'Anglais , d'Américains du nord , et peut s'élever à une centaine d'habitans au plus .

Dissolution de la Société Daclusienne.

Mai.

Après qu'on eut jeté l'ancre, le douanier de Minatitlan, supérieur à celui du village de la barre du fleuve, qui nous avait suivis sur le navire depuis sa résidence, vint à bord avec l'alcade, le maître d'école, secrétaire de l'alcade, et le fils du commissaire de la colonie. Quelques Français qui habitaient le village, vinrent aussi nous

visiter, entre autres M. Reboulin, qui connaissait particulièrement M. Duplan, l'un de mes co-associés, et chez lequel je pris ma nourriture les huit ou dix premiers jours de notre débarquement. Il nous fut permis de descendre à terre le jour même. Le douanier, après avoir visité l'état des marchandises que nous avions à bord, nous donna la note des droits énormes que nous avions à payer. Il n'y avait guère que nos vêtemens et nos provisions de bouche qui fussent à l'abri du fisc. Nos fers, plusieurs instrumens et outils indispensables pour les exploitations, furent imposés par la douane. Notre plomb fut confisqué, et nous avons été obligés d'en acheter une grande quantité pour lester le navire. Il est vrai que nous en sauvâmes une partie par la complaisance du capitaine, qui déclara que le plomb du lest lui appartenait. Nous profitâmes de l'obscurité de la nuit pour le retirer, et le capitaine le remplaça par du sable.

Dès que toutes les provisions de bouche furent

débarquées, les biscuits, le vin, les légumes et la farine furent divisés en deux parts égales qui furent tirées au sort entre les deux sociétés. Les marchandises qui leur appartenaient en commun furent aussi partagées. Ces opérations terminées, la Société Saint-Martin, suivant le conseil de M. N..., alla s'établir à la concession Villers. Quant à la Société Vauclusienne, n'ayant pas un sou en caisse, obligée, pour payer le droit de tonnage auquel fut imposé le navire, d'avoir recours à la bourse de chaque actionnaire en particulier, la pénurie d'argent, la mésintelligence qui régnait entre ses membres, le peu de délicatesse de quelques uns, c'en fut assez pour la dissoudre. Elle ne pouvait faire autrement, ses statuts ayant été rédigés en France, dans une complète ignorance des lieux. Mais outre ces raisons, il y en avait une autre qui, seule, aurait motivé sa dissolution. Et certes, il faut l'avouer, quelques uns de ses membres la sentirent profondément, cette raison, et la firent puissamment valoir : je veux dire l'insalubrité du cli-

mat. Tous les Français qui habitaient Minatitlan étaient plus ou moins malades. Les uns avaient des plaies aux jambes, les autres tremblaient des fièvres intermittentes. Des familles entières en étaient atteintes. C'était pitié de voir, en entrant dans leurs cases, des hommes, des femmes, des enfans, couchés pêle-mêle sur des grabats étendus par terre, enveloppés dans de grosses couvertures, et grelottant de froid, tandis que le thermomètre de Réaumur marquait vingt-huit, trente degrés. Ceux des dernières expéditions, avaient vu mourir, depuis seulement trois mois qu'ils étaient au Mexique, près d'un tiers de leurs compagnons de voyage; et, les quelques colons qui restaient des premières, faibles débris d'un grand naufrage, nous disaient qu'ils avaient enterré ou vu enterrer plus de la moitié des leurs.

Que faire en société, quand la maladie nous aurait atteints? Que faire en société, ayant des ouvriers malades, incapables de cultiver; étant malades nous-mêmes, dans l'impossibilité de rien

entreprendre? C'est une bien triste position de se trouver malade, et de n'avoir à son service que des malades. Voilà pourtant le sort qui nous attendait tous.

Il valait bien mieux nous séparer, jouissant encore de la santé, pour que chacun, à l'aide de son industrie et des marchandises qu'il retirerait de la société, fût libre de se soustraire à la fatale influence d'un climat qui tue, ou de courir les chances de s'acclimater, s'il voulait poursuivre jusqu'au bout sa malheureuse entreprise.

L'insalubrité du climat fut donc prise en considération. Il fut convenu qu'on laisserait les ouvriers libres de suivre tels actionnaires qu'ils voudraient, et qu'on accorderait à chaque actionnaire, une quantité de vivres proportionnée au nombre de ses ouvriers.

Comme j'étais jeune, sympathique, et surtout lié d'amitié avec le mécanicien Bogard, qui exerçait sur eux une grande influence, tous voulurent venir avec moi. Je n'eus que l'embarras du choix. Je chargeai Bogard d'arranger

cette affaire ; je lui donnai tout pouvoir , et pour ne pas m'en mêler , je fis un voyage à Acayucan , chef-lieu de la province , sous prétexte de chercher une position favorable à l'établissement de la scie mécanique appartenant à la société.

Bogard arrangea tout le mieux du monde , au désappointement de mes coassociés dont chacun comptait avoir le plus grand nombre d'ouvriers à son service.

Douze des plus actifs , presque tous jeunes , laborieux et intelligens , auxquels Bogard avait donné le mot , se rangèrent sous ma bannière. C'était une véritable troupe d'élite , exerçant tous un métier utile et même nécessaire à l'établissement d'une colonie. J'avais des maçons , des menuisiers , un forgeron , un boulanger , des cultivateurs. Mes coassociés firent d'abord difficulté de me remettre tous les vivres qui me revenaient. Mais comme la délibération qui assignait à chaque actionnaire une portion des vivres relative au nombre de ses ouvriers , avait été écrite et signée , il fallut bien

me remettre ma part, qui fut la plus copieuse.

Mes ouvriers, comme je viens de le dire, étaient tous jeunes; hélas! la vigueur de l'âge ne put les soustraire à l'insalubrité du climat! Quinze jours après, il y en avait plus de la moitié de malades. Bogard avait cessé d'avoir des relations avec moi, et s'était livré à un autre. Ma position devint vraiment fâcheuse alors; mais la Providence la fit tourner à mon avantage. Voici ce que je dis à mes ouvriers, deux ou trois jours avant d'avoir moi-même les fièvres :

« Mes amis, notre position est triste, je l'avoue.
« Vous êtes malades pour la plupart, et moi je
« sens que je vais le devenir. J'espère néanmoins
« que nous parviendrons à nous acclimater
« bientôt. Mais en ce moment, il nous est im-
« possible de rien entreprendre.

« Vous n'ignorez pas que la plus gran-
« de partie de nos marchandises est au pou-
« voir de la douane, et que, manquant d'ar-
« gent, nous ne pouvons les retirer. L'état
« de notre santé ne nous permet pas non plus

« de nous livrer à aucun travail pénible.

« Voyez, mes amis, ce que vous avez à faire.

« Vous êtes tous libres. Vos forces ne sont pas

« épuisées par la maladie, et vous pouvez en-

« core gagner les villes; Vera-Cruz, par exemple,

« où vous trouverez à vous occuper, si vous

« êtes bien portans, et à vous faire soigner,

« si vous êtes malades. Je ne vous conseille pas

« de rester, mais si toutefois vous n'y voulez pas

« me quitter, je ne vous renverrai jamais, et je par-

« tagerai avec vous jusqu'à ma dernière galette.»

Le même jour, plusieurs me témoignèrent le désir de s'en aller. Ils me prièrent de leur donner une portion de leurs vivres pour subsister pendant la route; d'autres me firent, quelques jours après, la même proposition, que j'acceptai avec plaisir.

Trois seulement me restèrent. Ils voulaient, disaient-ils, subir le même sort que moi. C'étaient trois jeunes paysans, dont un seul était marié, et avait laissé sa femme en France.

Les vivres que m'avaient laissés les ouvriers

qui étaient partis , furent pour moi d'une grande ressource. Malade et sans le sou , que serais-je devenu , si je n'avais pas eu des vivres en abondance ?...

Cependant la scie mécanique , restée indivise , aurait pu produire beaucoup d'argent aux actionnaires , s'ils avaient pu fournir les frais nécessaires à son établissement , mais elle leur devint en quelque sorte à charge ; parce que le mécanicien Bogard qui s'était engagé dans la Société Vauclusienne , pour la dresser , et qui devait avoir pour sa peine , une partie du produit de l'entreprise , se voyant frustré de son espérance , menaçait la société de la poursuivre devant les tribunaux du pays. Nous nous entendîmes quelques uns , pour nous charger de cette scie ; nous eûmes bientôt formé une nouvelle société , dont le principal intéressé fut un nommé don Jose de Torrès , riche Mexican de Minatitlan. Il acheta de son argent les actions des membres de l'ancienne société , qui ne faisaient pas partie de la nouvelle , et s'engagea à fournir toutes les

avances. C'est la formation de cette nouvelle société qui me fit rester à Minatitlan, le plus malsain de tous les villages de la province, beaucoup plus long-temps que je n'aurais dû. C'est l'espoir du revenu que devait produire la scie, qui fut cause qu'au lieu de me diriger de suite vers le haut Mexique, je prolongeai pendant six mois mon séjour dans l'état de Vera-Cruz, où les fièvres me saisirent un mois après notre arrivée, et ne me lâchèrent qu'en France.

Voyage à Acayucan.

Mai.

Ce jour-là, trois personnes étaient restées après le dîner dans la case de Reboulin, qui tenait une table d'hôte à Minatitlan. C'étaient le maître du logis, le gros Reboulin lui-même que les fièvres avaient rendu jaune sans lui ôter de son embonpoint naturel, M. Duplan et moi.

— C'est entendu, s'écria notre hôte, en se balançant dans son hamac de *maguey*, suspendu au milieu de la case, demain à cinq heures de

matin vous serez rendus ici , et prêts à partir, n'est-ce pas ?

— Il suffit, dit M. Duplan. Mais combien y a-t-il de lieues d'ici à Acayucan ?

— On en compte quinze ou vingt, dit le gros Reboulin, jetant une gorgée de fumée de tabac qu'il aspirait d'une pipe à long tuyau ; mais je crois bien qu'on peut en retrancher quelques unes. En partant demain à cinq heures, nous irons déjeuner à Altipa, qu'on dit être à huit ou neuf lieues d'ici, et à moitié chemin, et nous arriverons à la nuit tombante à Acayucan.

— Quels sont les villages que nous aurons à traverser ?

— Trois. Cosoliacaé, Altipa et Soconusco. Ce sont des *pueblos* tout à fait indiens, qui ne comptent pas, chacun, vingt Mexicains ou créoles pour habitans. C'est curieux, vous verrez, toutes les cases sont si basses, qu'avec la main on touche les toits.

— Avez-vous pensé à nous procurer des chevaux, M. Reboulin ? dis-je alors ; qu'ils ne soient

pas mēchans au moins; car, voyez-vous, je ne sais pas monter à cheval, moi, et je serais bientôt par terre.

— Allons donc, tous les chevaux du Mexique sont excessivement doux, même ceux qu'on ne monte jamais et qui errent en troupeaux à demi-sauvages dans la savane, avec la marque de leurs propriétaires.

D'ailleurs, j'ai songé à vous. Je suis allé voir don Torrès, l'ex-alcade, que vous connaissez. Les chevaux qu'il loue sont meilleurs que ceux des autres muletiers. Vous aurez une mule qui va divinement bien.

— Merci, M. Reboulin. Il paraît que c'est un excellent état, dans ce pays-ci, celui de muletier, puisque tous les riches habitans le sont.

— Si c'est un bon métier, ah! je le crois bien. Il y aurait un moyen de faire fortune et bien vite, si l'on avait un peu d'avances. Ce serait d'acheter des pirogues et des chevaux. Avec les pirogues on irait chercher du café et du cacao à Tabasco, des hamacs, des selles, et au-

tres produits industriels à Tehuantepec ; et avec les chevaux , on transporterait le tout dans l'intérieur du pays , du côté de Vera-Cruz , et jusqu'à Vera-Cruz même. Mais outre des fonds qu'on pourrait se procurer, en les faisant venir de France, il serait nécessaire d'avoir un brevet d'assurance contre les fièvres, ce qui serait peut-être plus difficile. Qu'en dites-vous , M. Duplan ?

— Que voulez-vous que je vous dise ? Moi , je ne les crains pas.

— Hé bien ! moi , je ne les crains plus ; car je les ai , reprit vivement Reboulin en fronçant le sourcil ; et il se mit à trembler dans son hamac. Un accès venait de le prendre. Puis il dit d'une voix saccadée, demain , ça ira bien , à demain. Ne manquez pas d'être ici à cinq heures du matin , entendez-vous , Messieurs ?

Nous le lui promîmes , et nous fûmes coucher sur le navire , qui était encore en panne au milieu du Guazacoalco , vis-à-vis Minatitlan.

Donc , le lendemain au lever du jour , par le plus beau temps du monde , nous étions tous les

trois dans le chemin royal (*el Camino real*) d'A-cayucan, lequel n'avait pas trois pieds de large, dans la plus grande partie de sa longueur. Mes deux compagnons étaient montés sur deux chevaux gris, harnachés à la française, et moi, sur une petite mule noire, très alerte, mexicaine des pieds à la tête, y compris sa selle bigarrée, son mors énorme, sa bride en crin et ses étriers de bois, ou, si vous aimez mieux, sur une mule harnachée à la mode espagnole du temps de Charles-Quint. Et, soit dit en passant, si l'on voulait retrouver le type des Espagnols de cette époque, il faudrait le chercher parmi les Mexicains des bords du Guazacoalco. Les mœurs, les habitudes, les vêtemens des conquérans du Mexique s'y sont conservés avec d'autant moins d'altération, que les Européens se sont fort peu mêlés parmi leurs descendans.

C'était pour la première fois que je montais à cheval au Mexique. C'était plaisir de galoper dans ces étroits sentiers qui perçaient des forêts impénétrables à l'œil, où des milliers d'oiseaux de toutes couleurs, et de toutes grandeurs, chantaient.

criaient, volaient au-dessus de nos têtes. Parfois des bœufs qui paissaient au voisinage du sentier, accouraient en entendant le bruit cadencé des chevaux, montraient leurs têtes cornues en reniflant à travers les charmilles, puis s'enfuyaient à notre approche, et disparaissaient dans l'épaisseur du bois. Puis au sortir de ces allées de plusieurs lieues de longueur, tortueuses et profondes, où le soleil ne se montre jamais, nous arrivions dans les savanes, prairies immenses, où sont plantés çà et là quelques arbres rabougris. Souvent de nombreux chevaux erraient au loin. Ils hennissaient en regardant les nôtres qui leur répondaient, et cherchaient à s'élaner vers eux ; mais nous les ramenions facilement au chemin. Les poulains, plus audacieux que le reste du troupeau qui se tenait à l'écart, venaient souvent à nous en bondissant, tournaient autour de nos chevaux, les flairaient, recevaient et donnaient des baisers, puis s'en retournaient tout joyeux auprès de leurs mères qui les appelaient par des hennissemens prolongés.

Oh ! que j'aimais à voir ces animaux se caresser ainsi ! Quand j'en voyais venir à nous, je modérais ma mule, je la laissais errer à l'aventure pour qu'elle pût librement leur donner un baiser d'adieu. — On ne leur a pas dit à eux de s'aimer les uns les autres ; et pourtant..... ils s'aiment mieux que nous.

Le chant des coqs nous annonce bientôt le voisinage de Cosoliacac, éloigné de trois lieues de Minatitlan ; et bientôt nous l'apercevons. Ce sont de petites cases fort basses dont la toiture est en feuilles de latanier, ou faite de poignées d'herbe superposées en guise de gouttières. Les quatre cloisons sont en bambous, fixés en terre, et enduits d'argile rouge.

Toutes ces cases sont dispersées, sans symétrie, sur deux ou trois monticules sablonneux. La plupart sont ombragées d'orangers et de citronniers chargés de fleurs et de fruits.

L'église, construite en planches, entourée d'une ceinture de cocotiers, couronne un tertre élevé, et domine le village. Un kiosque s'é-

lève devant la porte, c'est le clocher. Du reste tout est propre, tout est parfumé de l'odeur des fleurs d'oranger. Tel est Cosoliacac; tels sont tous les villages indiens. On n'y voit ni cloaque, ni fumier comme dans les villages d'Europe; et le grand nombre des animaux domestiques leur donne plus de mouvement, plus de vie qu'à ces derniers. Des centaines de poules courent devant les cases après les fourmis, souvent leur seule nourriture; des pourceaux qui ne sont pas sales, dégoûtans comme en Europe, parce qu'ils vivent en liberté, se battent et crient; les coqs chantent; les chiens du pays, au poil ras et terreux, aux jambes fluettes, au corps maigre et au museau pointu, aboient devant les portes toujours ouvertes. Les enfans tout nus prennent la fuite en vous voyant passer. Quelques uns, plus audacieux, s'arrêtent sous les orangers, vous adressent des paroles dans une langue que vous ne connaissez pas. Au Mexique il y en a plus de quatorze, toutes différentes les unes des autres; vous n'entendez que le mot

Frances qu'ils crient à tue-tête. Par fois ils poussent l'insolence jusqu'à vous jeter des oranges. Les femmes, à genoux près du foyer, dans leurs cabanes enfumées, laissent là le maïs qu'elles étaient en train d'écraser pour faire la *tortilla*, se dressent près de la porte, n'ayant pour vêtement qu'un pagne, vous regardent d'un air étonné avec leurs grands yeux pleins de mélancolie, leur teint cuivré et leurs seins nus. Non moins timides que les femmes, les hommes montrent néanmoins un peu plus d'assurance. Ils osent sortir de leur habitation, avec leurs caleçons blancs et leurs chemises de coton par-dessus. Ils ôtent, en vous voyant, leur chapeau de feuilles de palmier, vous saluent avec respect : *Bueno dias senor* ! Il y en a qui vont jusqu'à se permettre de faire les farceurs ; on voit de ces gens-là dans tout pays. Ceux-là vous crient du plus loin qu'ils vous aperçoivent : *Bon jïour, moussiou, comolo portez-vous*. Et ils accompagnent ces mots d'un gros rire comme s'ils avaient dit quelque chose de très plaisant.

La plupart de ceux qui sont familiarisés avec les Français se contentent de vous dire : *Adios Francia.*

Au bout de deux ou trois heures de marche, Altipa nous apparut, dominant une colline assez haute. Le chêne croît aux environs, ce qui est, dit-on, pour les Européens, une garantie contre la fièvre jaune, sinon contre les fièvres intermittentes.

Altipa est un grand village qui compte deux à trois mille habitans. Il a l'honneur de posséder un curé fort riche, qui a sous sa dépendance, entre autres villages, Minatitlan, Cosoliacac, los Almagres. Le petit nombre de créoles qui l'habitent, y ont, comme partout, le monopole du commerce. L'église est construite en planches, comme dans les autres villages, et s'élève au milieu d'un enclos servant de cimetière. Mais ce dont je n'ai pu me rendre compte, c'est que l'enclos soit entouré d'un mur de pierre. Je ne sache pas qu'il y ait de carrière aux environs,

et l'on fait plus de quinze lieues sans rencontrer un caillou gros comme un œuf.

C'est le curé d'Altipa que je vis un jour sortir de sa case, bâtie à côté de l'église, et presque aussi grande qu'elle, revêtu d'une partie de ses insignes sacerdotaux, accompagné de deux Indiens couverts d'un manteau violet, et portant chacun à la main une baguette d'ébène surmontée d'une croix d'argent, lesquels allaient lui servir la messe; c'est lui que je vis fumer tranquillement un cigare, en allant à l'église, et bénissant en même temps les Indiennes qui passaient. Je le saluai, tout surpris, et lui, sans se gêner, continua d'avalier la fumée de son cigare, et me rendit de la main mon salut avec politesse. C'était un homme fort aimable, dit-on, qui avait fait beaucoup de bien aux colons malheureux. On raconte qu'un jour, en prêchant, il exhortait les Indiens à avoir plus d'égards et plus d'estime pour les Français. « Les Français, leur disait-il, que vous regardez de mauvais œil, valent mieux que vous; ils ne sont pas men-

teurs comme vous ; ils ne sont pas voleurs au moins, *no son picaros.* »

Il faut bien le dire, nous n'étions pas en général, en odeur de sainteté auprès des Indiens ; je ne sais si les Espagnols, qui avaient si longtemps exploité leur crédulité, leur avaient inspiré de l'aversion pour nous : ce qui est certain, c'est que la plupart des Indiens, et même bon nombre de Mexicains, les plaçaient dans leur esprit au-dessus de tous les autres peuples.

Un jour qu'assis dans une case de Minatitlan, au milieu de plusieurs Mexicains, je parlais de l'Espagne, de la conquête du Mexique par Fernand Cortès; que je leur affirmais, ce dont ils n'étaient pas bien certains, que la plupart des Mexicains descendaient des Espagnols établis au Mexique, plus ou moins mêlés aux Indiens; ils se regardèrent tous avec étonnement, et s'écrièrent, la joie dans l'ame : « *es verdad, c'est vrai.* » Ils furent ravis d'être Espagnols d'origine; et un vieux métis à barbe blanche, surpris autant que charmé de m'entendre parler la langue castillane avec une

certaine facilité, m'interrompit par cette question inattendue : *Ousted es Gachupin , senior ?* Gachupin est le nom qu'on donne dans ces contrées aux natifs d'Espagne. J'eus beau lui répondre plusieurs fois : *no^a senior , soi Frances ,* non, monsieur, je suis Français, il en fallut passer parce qu'il disait; car il ajouta avec l'approbation des assistans : *Ousted es Gachupin por que ousted no es picaros y que los Frances son picaros.* Vous êtes Gachupin, parce que vous n'êtes pas un fripon, et que les Français sont des fripons.

Heureusement pour nous , les habitans des villes ne pensaient pas ainsi. Avouons aussi qu'en général les Mexicains de ces contrées , tout en ayant une fort mauvaise opinion des Français, et ce n'était pas sans raison, plusieurs d'entre eux s'étant conduits à leur égard d'une manière indigne , étaient loin d'aimer les Espagnols ; et moi-même j'ai entendu un créole d'Altipa s'en prendre à eux , de ce que le Mexique n'était ni riche, ni tranquille. « Tant qu'ils ont régné , me disait-il, ils nous ont tenus dans une crasse

ignorance, pour que nous ne vissions pas qu'ils s'engraissaient à nos dépens, et qu'ils étaient tous des hommes de rapines. »

Il était près de dix heures quand nous entrâmes dans Altipa. Il faisait une chaleur insupportable. Le sol, sur lequel les cases sont jetées çà et là, ainsi que des dés à jouer, est assez uni. Nous suivîmes Reboulin, qui nous conduisit à la case d'un Mexicain, son ami, appelé Sandoval, peut-être l'un des descendants du fondateur de Spiritu-Santo.

C'était un jeune homme, aux yeux vifs, pâle et grand parleur. Outre la langue castilane, il parlait fort bien celle des Indiens d'Altipa, qui est sans doute celle des Aztèques. Sandoval était natif de San-André-de-Tuxtla; sa femme jeune, svelte et déliée, était de Tabasco. Ils nous firent tous deux l'éloge de San-André, petite ville située sur le penchant du mont Saint-Martin, nous disant que le climat y est tempéré, l'eau très fraîche, et que nous ferions bien de l'aller habiter.

Don Sandoval donna du maïs à nos chevaux, n'ayant pu trouver à acheter de la *sacata*, espèce de folle avoine qui croît dans les bas-fonds, que les Indiens coupent et vendent toute verte aux voyageurs pour la nourriture des chevaux. Nous déjeunerâmes avec des œufs et du pain sans levain, pétri avec du sain-doux (*pan mixicano*), et après nous être reposés quelques heures, nous continuâmes notre route.

Vera-Cruz est peut-être la seule ville de l'état dont elle est la capitale où l'on trouve à se loger dans une auberge. Dans toutes les autres villes et villages, le voyageur est obligé d'avoir recours à des personnes de connaissance qui lui fournissent la nourriture et une place dans la case, le tout, bien entendu, moyennant salaire. S'il est seul, et qu'il ne connaisse aucun habitant des pays par où il passe, il se trouve souvent fort embarrassé pour calmer sa faim et reposer sa tête. Il est souvent obligé de mendier, l'argent à la main, l'hospitalité de cabane en cabane, comme s'il demandait l'aumône, heu-

reux de trouver un abri. Aussi avant de quitter Sandoval et sa femme, leur fimes-nous force remerciemens pour leur obligeance interessée.

Les Indiens d'Altipa cultivent mieux la terre que leurs voisins. De belles plantations de maïs, pendant la saison, et de cannes à sucre, toute l'année, tapissent les coteaux qui entourent leur village. Malheureusement, au mois de mai, la campagne cultivée n'était pas encore parée de cette brillante verdure que lui donnent les pluies qui bientôt allaient commencer. A la vérité, les arbres sont toujours verts; mais l'herbe, jaunie par l'ardeur du soleil, jonche tristement la terre. Le maïs n'est pas encore semé, ses tiges vertes et panachées ne couvriront guère les *milpas* qu'au milieu de juillet, quand l'herbe, maintenant aride, rafraîchie par l'eau du ciel, relèvera sa tête reverdie. C'est alors que la campagne sera belle aux environs d'Altipa; alors que les savanes se couvriront d'un immense tapis vert, où les chevaux et les bœufs, maintenant relégués le plus souvent

dans les marécages, viendront paître et bondir; alors que les *milpas*, qu'on ne reconnaît maintenant, au bord des sentiers, sur le penchant des coteaux, dans la profondeur des bois, qu'à des monceaux d'arbres coupés et brûlés, dont quelques uns fument encore, qu'à des espaces nus couverts de charbons et de cendres; car tel est le mode de culture adopté par les indigènes du Mexique, de couper et de brûler, tous les ans, les arbres des lieux qu'ils veulent ensemen-
cer; alors, dis-je, que les *milpas*, maintenant si tristes, offriront de toutes parts la plus brillante végétation.

Alors les tiges du maïs s'élanceront au-dessus de la taille humaine, et dévoileront leurs têtes aux rayons du soleil pour mûrir; alors l'Indien propriétaire dressera au milieu d'elles une estrade sur laquelle il se tiendra debout toute la journée, en criant sans cesse, de toute la force de ses poumons, pour chasser les perroquets et les autres oiseaux friands du grain du maïs, et

qui, sans cette précaution, dévoreraient la récolte entière.

Nous laissons derrière nous les coteaux fertiles d'Altipa. Nous ne faisons que monter et descendre d'autres coteaux qui se succèdent sans cesse dans la forêt, et nos chevaux, accoutumés à ces sentiers, galopent toujours.

A peine avons-nous fait trois lieues de chemin, que nous entendîmes dans le voisinage un bruissement épouvantable : vous eussiez dit des milliers de serpents qui se roulaient à travers les broussailles. Mais bientôt nous en connaissons la cause ; nous distinguons bientôt, malgré l'éclat du jour, l'incendie qui dévore avec une effrayante rapidité les arbustes, s'attaque aux pieds des grands arbres, les renverse, et les dévore à leur tour.

Par une nuit obscure, l'incendie dans une forêt est un spectacle horrible et beau ; mais le jour, ce n'est qu'horrible à voir. On dirait qu'une œuvre diabolique s'accomplit. Dans un clin-d'œil les arbustes sont réduits en cendres ;

les grands arbres chancellent sur leurs pieds, et, lorsque le feu gagne leur chevelure, ils penchent tristement la tête et meurent en tombant.

Cependant, le vent qui hâtait de son haleine cette œuvre de destruction, nous jetait au visage des bouffées de chaleur. La flamme était près de gagner le sentier et menaçait de nous barrer le passage. L'espace immense qu'elle a parcouru n'offre plus que des tas de charbons et de cendres, au milieu desquels apparaissent des troncs sans branches, et, ça et là, quelques arbres aux rameaux noircis et dépouillés de feuillage; les palmiers seuls se sont conservés en entier, mais leur couleur a changé; de vert foncé, ils sont devenus grisâtres. Peut-être n'est-ce pas la première fois qu'ils ont subi l'incendie, et peut-être sont-ils là pareils à ces vieux guerriers, brunis par le feu des batailles qui les a toujours respectés, demeurés seuls debout sur le champ d'honneur, quand l'ennemi a pris la fuite.

— Allons vite, au galop! crions-nous tous les trois; car il n'y a pas de temps à perdre : la

flamme a déjà gagné les arbres qui bordent le chemin. Au galop! au galop! et, dans l'instant, la vitesse de nos chevaux nous dérobe au danger qui nous menace.

Les Indiens sont dans l'usage d'incendier les bois, sans doute pour détruire les insectes, les reptiles, et mettre en fuite les bêtes féroces. Ils brûlent de préférence, comme de raison, ceux à travers lesquels sont tracés les chemins; aussi, l'on y voit peu de grands arbres.

Nous étions à une demi-lieue de Soconusco, lorsque nous rencontrâmes, au fond d'un vallon, plusieurs Indiens qui portaient sur leur dos, les uns, de petits fagots de bois à brûler, parfaitement ficelés et arrondis, les autres, des bottes d'une espèce d'herbe lisse et verdâtre, longue et aplatie comme une latte de dragon. Cette herbe croît en abondance dans ce vallon, sous les grands arbres qui l'ombragent. C'est ce qu'on appelle dans le pays la *pita* (le pite).

La *pita* est une espèce d'agave sans épine qui vit dans les lieux bas et humides. Elle est diffé-

rente de l'agave, appelée *maguey*, dont on fait des hamacs à Tehuantepec, et dont on retire le *poulque*, qui est la principale boisson des Mexicains des hautes terres (*tieras frijas*). Les Indiens retirent de la *pita* un chanvre fort beau, fort luisant, et d'une tenacité extraordinaire. On en fait du fil très estimé et des cordes très fortes pour les mines.

Soconusco est le principal village de la contrée pour la fabrication de ce chanvre.

Voici comment elle s'opère. Les Indiens suspendent à des piquets la *pita*; puis, avec un couteau de bois, ils la raclent jusqu'à ce qu'ils aient enlevé l'épiderme, et qu'il ne reste plus que des filamens qu'ils lavent deux ou trois fois dans de l'eau pure, pour les dépouiller tout-à-fait d'une couleur verdâtre qui leur reste. Après quoi ils les étendent sur le toit des cases pour les faire sécher. Ils réunissent ensuite tous ces filamens en échevaux qu'ils vendent aux créoles, à raison de dix-huit ou vingt-cinq sous la livre. Plusieurs Mexicains, établis à Acayucan

et dans d'autres villages de la province, s'occupent spécialement du commerce de la *pita*, qu'ils expédient à Vera-Cruz.

Les Indiens se rangèrent à la file au bord du chemin, et nous livrèrent passage, chapeau bas. Quelques minutes après nous entrions dans Soconusco. L'église de Soconusco, enduite d'argile comme les cases indiennes, est blanchie avec de la chaux. Une grande case bâtie à côté, destinée sans doute au logement du curé d'Acayucan, lorsqu'il vient dire la messe au *pueblo*, est habituellement occupée par les soldats indiens chargés du maintien de l'ordre dans le village. Ces soldats, qu'on trouve dans tous les *pueblos*, composent ce qu'on pourrait appeler la gendarmerie indienne. Ils sont armés, non de fusils, mais de longs bâtons, et encore font-ils rarement usage de leurs armes, très peu offensives, comme vous voyez. Leur tâche consiste principalement à conduire au *cep* (*cepo*), ceux que l'alcade a condamnés à subir cette punition, pour escroquerie, et ceux convaincus de s'enivrer trop souvent. Ces derniers

sont beaucoup plus nombreux que les autres. Le cep est une espèce de pilori garni de plusieurs lunettes à travers lesquelles on fait passer les pieds ou la tête des coupables, selon qu'ils le sont plus ou moins. La durée de l'exposition est aussi proportionnée au délit. Elle varie depuis une heure jusqu'à trois jours et quelquefois davantage.

Chaque pueblo a son cep, sa gendarmerie armée de bâtons, un alcade, qui sait signer, un maître d'école qui sait écrire, l'homme le plus considéré, après le curé s'il y en a. Les jeunes Indiens apprennent, selon que leur village est plus ou moins considérable, à lire, écrire et calculer. Ordinairement, l'instruction qu'ils reçoivent se borne à la lecture.

Nous mîmes pied à terre devant l'église de Soconusco. Nos chevaux tout trempés de sueur, harassés de fatigue, ne voulaient plus avancer; mais les tenant par la bride, nous nous approchâmes d'un hangar sous lequel étaient réunis une trentaine d'enfants. C'était l'école du village.

Un Indien, enveloppé d'un manteau violet, assis auprès d'une lourde table de cèdre, les appelait l'un après l'autre et leur faisait lire leur leçon. Tous les écoliers nous regardaient avec de grands yeux, en faisant entendre un murmure continu, pour faire accroire à leur maître qu'ils étaient occupés à étudier. Les enfans sont partout les mêmes.

En ce moment j'avais une soif ardente, et je ne savais comment l'éteindre. Il me vint dans l'esprit d'exprimer par signes à l'un de ces enfans le besoin qui me tourmentait. Il me comprit de suite, et se détachant d'au milieu de ses camarades, il s'approcha du maître, lui parla tout bas à l'oreille. Je m'aperçus que le maître hochait la tête en signe d'approbation. L'enfant prend aussitôt saalebasse, s'élançe vers moi d'un bond, et tenant d'une main son chapeau de feuille de palmier, et de l'autre sa courge, *tom'ousted, senor*, me dit-il en riant; et je bus à longs traits l'eau qu'il me présentait avec tant de grâce.

O! aimable enfant! j'aurais bien voulu avoir un *medio* ou un *réal*, pour récompenser ton bon cœur; mais hélas! je cherchai en vain dans ma poche, elle était vide.

Il fut tout joyeux de m'avoir rendu service, le jeune Indien, et après avoir reçu mes remerciemens, il retourna, en courant, au milieu deses condisciples. Un instant après, ils se mirent tous à genoux et chantèrent en chœur, avec leurs voix frêtées, cette prière simple et belle comme leur innocence :

Santo Dios,
Santo immortal,
Libera nos
De todo mal.

(Dieu saint, Dieu immortel, délivrez-nous de tout mal).

Après quoi, ils sortent du hangar, foulent sous leurs pieds nus le gazon de la place; crient, jouent, rient, se disputent, avec leurs légers chapeaux de feuilles de palmier, leurs chemises de coton, qui tombent par-dessus leurs caleçons et flottent aux vents.

Une ou deux lieues, au plus, séparent Soconusco d'Acayucan, où nous arrivâmes à la nuit tombante. Nous fûmes loger chez le capitaine de cavalerie Garcia Arenas, l'ami des Français, le plus charmant homme que j'aie connu au Mexique. Il était né à Acayucan, il avait été élevé à Acayucan, et pourtant il avait cette politesse exquise, cet amour raffiné des convenances qu'on ne trouve que dans un citadin bien né.

Doué d'un esprit juste et délié, d'une ame généreuse, il aimait le caractère français, sans doute parce qu'il avait le cœur tout français. Il comblait de politesse tous les colons indistinctement, et les plus malheureux trouvaient chez lui secours et consolation. Je l'ai entendu appeler le père des Français, et certes, le capitaine Garcia Arenas méritait ce titre. Dans tout ceci, je ne suis que l'interprète des sentimens de ceux qui l'ont connu, et je vais plutôt en deçà qu'au-delà de la vérité. Ah ! si jamais ces quelques mots venaient à tomber sous ses yeux, il verrait avec plaisir, peut-être, que les Français échap-

pés au climat du Guazacoalco, ne l'ont pas oublié dans leur patrie ! et qu'ils ont su apprécier sa belle ame ! Pour moi, en ma qualité de colon du Guazacoalco, je sens qu'il est de mon devoir de me rendre l'organe de la reconnaissance de mes compagnons d'infortune qu'il a comblés de bienfaits, et qui ne sauraient de par eux lui exprimer leur gratitude, mais qui dans leur cœur le béniront jusqu'à leur dernier soupir.

Nous couchâmes, M. Duplan et moi, sur une peau de bœuf tannée étendue sur quatre pivots. Tel est le lit des Mexicains des terres chaudes, une peau de bœuf ou une natte déroulée sur des planches ; on n'en connaît point d'autres. Mais la fatigue nous fit dormir.

XXIV

Ce dimanche à Acayucan.

Mai.

Le lendemain c'était un dimanche. Mais avant de raconter comment se passa le dimanche, parlons un peu d'Acayucan.

Acayucan est, vous le savez, la capitale de la province du Guazacoalco.

En sa qualité de capitale, il a l'honneur de posséder un commandant militaire, deux ou

trois cents hommes de garnison, sans uniforme, à l'exception des officiers; un escadron de cavalerie aussi sans uniforme; un curé, un préfet, trois alcades et un douanier; ou, si vous aimez mieux, un administrateur des deniers publics qui habite la plus belle case du village; ce qui prouve que, tout en administrant les deniers publics, il ne néglige pas les siens.

On y compte de cinq à six mille habitans composés, en grande partie, d'Indiens et de deux à trois cents Mexicains au plus. On y voit une cinquantaine de grandes cases, dont quelques unes sont fort élégantes. Plusieurs de ces cases, appartenant à des Espagnols, furent abandonnées de leurs propriétaires, pendant les guerres civiles, et sont maintenant inhabitées.

Autrefois les habitans d'Acayucan se livraient à la culture du cacao; maintenant, ils l'ont complètement abandonnée. Le riz, le maïs, la canne à sucre, le tabac, sont maintenant leurs principaux produits agricoles. Presque tous les

créoles sont marchands; ils vendent entr'autres choses aux Indiens de l'eau-de-vie (*agua ardiente*), des étoffes pour vêtemens, des rosaires de verre, qui leur servent en même temps pour se parer et pour prier Dieu. Du reste, les cases des principaux habitans, comme celles des Indiens, jetées çà et là sans symétrie, ne laissent pas d'être fort pittoresques. Le sol est partout inégal sans être pourtant très montueux; et bien qu'Acayucan soit assis sur la hauteur, il est si bien caché par les forêts qui l'entourent, qu'il faut, en quelque sorte, y être entré pour le voir.

Tel est Acayucan. Malgré son préfet, ses trois alcades, son curé, son maître d'école, son commandant militaire, ses casernes d'argile qui s'éroulent de temps en temps; son artillerie qui consiste en un tout petit canon; malgré les trois cents soldats qui veillent à sa défense; malgré la richesse de quelques uns de ses habitans; malgré sa population de trois à quatre mille ames, Acayucan, la capitale de la province du Guazacoalco, est, quoiqu'on en dise, non une

ville, mais un grand village indien, un *pueblo*.

Mais Acayucan, si peu connu dans le Mexique même, mériterait de l'être davantage, à cause des souvenirs qui se rattachent à la province dont il est la capitale.

Fernand-Cortès, rapporte un historien de la conquête du Mexique, après la première victoire qu'il remporta sur les habitans de Tabasco, trouva, parmi les prisonniers, esclaves de l'ennemi, une jeune princesse indienne d'une rare beauté, fille du cacique du Guazacoalco. Son pays faisait partie de l'empire du grand Moté-zuma, et l'on y parlait la langue des Mexicains-Aztèques, les fondateurs du fameux Tenotitlan ou Mexico. Douée d'une rare intelligence, la jeune captive eut bientôt appris la langue espagnole, et contribua beaucoup à la conquête du Mexique en servant d'interprète au *conquistador*. Nouvelle Briséis, elle était devenue l'esclave adorée de ce nouvel Achille qu'elle aimait. Fernand-Cortès en eut un fils appelé don Martin-Cortès.

La belle Marina, tel est le nom que porta la princesse indienne après son baptême, la belle Marina avait, sans doute, vu le jour à Acayucan qui devait être la résidence de son père.

Plus tard, quand Sandoval, à la tête d'une vingtaine d'Espagnols, explora les bords du Guazacoalco, et fonda Spiritu-Santo : « Il trou-
« va, dit le conquérant du Mexique, dans sa
« correspondance avec Charles-Quint, tous les
« habitans, les armes à la main, pour lui défen-
« dre l'entrée de leur pays. Il prit alors des me-
« sures si prudentes, qu'il lui suffit de prendre
« de suite une ville d'assaut pour tout apaiser,
« parce qu'il eut le bonheur de faire prisonnière
« une femme qui exerçait, par son ascendant
« sur les caciques, une grande influence dans ces
« contrées. En effet, elle fit appeler les princi-
« paux de la province, et leur fit promettre d'o-
« béir à tout ce que les Espagnols exigeraient
« d'eux. » Cette femme extraordinaire était
peut-être d'Acayucan, ou tout du moins des environs.

Et puisque je suis à faire de l'érudition à propos de la province du Guazacoalco, pourquoi ne parlerais-je pas du fameux *Budha* (souverain pontife mexicain) Quetzalcohuall, personnage si extraordinaire, qu'on le croirait fabuleux, si les traditions populaires à l'époque de la conquête du Mexique, le témoignage des compagnons de Fernand-Cortès, et plusieurs monumens historiques ne prouvaient incontestablement son existence?

Le Mexique et une grande partie de l'Amérique méridionale ont eu des invasions comme l'Europe. Ces migrations de peuples se sont faites, dans le nouveau comme dans l'ancien monde, du nord au sud, et, chose très remarquable, elles ont eu lieu à peu près à la même époque. Mais ce qui établit une différence essentielle entre elles, c'est qu'en Europe des hordes barbares faisaient irruption parmi des peuples civilisés, au lieu qu'en Amérique, du moins au Mexique, c'étaient des peuples civilisés qui allaient fixer leur demeure et leur domination

parmi des peuplades moins avancées. Dans l'ancien monde, la force seule triomphait; dans le nouveau, l'intelligence et la civilisation.

C'est du temps de la monarchie des Toltèques, qui sortirent de leur patrie (Tlaspalan) l'an 544 de notre ère, et s'établirent l'an 670, à Tula, sur les bords du lac, où plus tard les Aztèques devaient fonder Tenotitlan, la capitale de leur empire; c'est à cette époque, entre le cinquième et le sixième siècle, si ce n'est pas antérieurement, que paraît Quetzalcohuàlt. Il était blanc, barbu, et vêtu d'un long manteau noir, parsemé de croix rouges. Il débarqua sur les bords du fleuve Panuco, accompagné d'autres étrangers, qui portaient des vêtemens noirs en forme de soutanes. Il exerça sur les Mexicains une grande puissance, et la sagesse de son gouvernement lui attira la vénération des peuples. Il quitta le Mexique, dans le dessein de retourner à Tlaspalan, et ne reparut plus.

Au seizième siècle, lors de la conquête du Mexique, le peuple employait des habits de

Quetzalcohuatl pour se déguiser dans les fêtes. Dans plusieurs temples on lui offrait des sacrifices humains. Le grand-prêtre de Tula était honoré sous différens noms, selon les différens pays. A Tlascalá, le saint était appelé Camoxtli, et à Yucatan, Cuculca: Dans cette dernière contrée, les habitans reçurent les Espagnols avec une grande joie, et leur demandèrent s'ils n'étaient pas les descendans des compagnons de Cuculca.

Qu'était-ce que ce personnage mystérieux ? était-il chrétien ? était-il venu d'Europe, d'Asie, ou d'Afrique ? Libre à tous de former des conjectures, permis aux savans de décider. Pour moi, je me contenterai de vous dire, et c'est pour cela que j'ai parlé de lui, que Quetzalcohuatl disparut, non pas au nord, comme on devait s'y attendre, mais à l'est, sur les bords du Guaza-coalco *.

* M. de Humboldt, dans une note qui suit le tom. 1, pag. 412. *Considération sur l'état politique de la Nouvelle-Espagne.*

Maintenant, si vous voulez, passons à la célébration du dimanche.

Le son des cloches annonça l'*angelus* à l'aube du jour; les fifres et les tambours de la garnison firent le tour du village. M. Duplan et moi, nous nous levâmes pour respirer la fraîcheur du matin.

Le soleil commençait à dorer l'horizon sous un ciel sans nuage, au-dessus des vertes forêts qui dominant Acayucan. Les perroquets, qui émigrent chaque soir d'un bois dans un autre, traversaient le village en troupes nombreuses, avec leurs becs crochus, leurs pieds plats et leurs ailes vertes, en poussant des cris aigus et retentissans.

Des nuées de merles, familiers comme les moineaux d'Europe, couvraient le toit de l'église et des cases, pinçaient et cadençaient leurs chants, pareils aux sons d'une harpe harmonieuse.

Bientôt les Indiens, en habit de fête, viennent des *pueblos* voisins pour entendre la messe;

ils arrivent en longues files, avec leurs femmes et leurs enfans.

La jeune épouse a lavé la veille la chemise et le caleçon de son mari; elle a couvert sa nudité du pagne du dimanche, orné d'une ceinture rouge.

Toutes les femmes portent en outre une mantille de coton à franges, mouchetée de bleu, dont elles se couvrent la tête et le sein, avant d'entrer dans l'église. Les mères, selon l'usage du pays, tiennent leurs nourrissons, tout nus, à cheval sur la hanche droite. Les petits marmots, aux cheveux d'ébène *, au teint enfumé, pleurnichent comme en France, rient, jouent avec la mantille bigarrée et avec le sein qui les nourrit.

Les jeunes filles s'avancent légères et gracieuses : un collier de verre pend sur leur sein arrondi. Leur chevelure noire et luisante, divi-

* Les enfans indiens naissent tous avec des cheveux noirs et assez longs. Pendant mon séjour à Acayucan, les Indiennes trouvaient extraordinaire qu'un enfant d'une Française, âgé seulement de quelques mois, n'eût pas encore de cheveux.

sée en deux tresses réunies en couronne au-dessus du front et rattachées avec un petit ruban rouge, est ornée, chez quelques unes, de fleurs blanches d'une délicieuse odeur.

Et moi aussi, je veux entendre la messe, à l'exemple de ce bon peuple. Comme lui je sens que j'ai besoin de prier Dieu dans un temple. Quand on désire servir un maître, on aime à se trouver dans sa maison, même lorsqu'elle est indigne de le posséder; et cette cabane en planches est vraiment la maison de Dieu.

Oui, la prière du voyageur, faite sur la mer immense, va frapper l'oreille de l'Éternel; oui, quand, au milieu des savanes et des forêts vierges, il s'adresse au Dieu de la nature, le Dieu de la nature écoute et distingue sa faible voix au milieu des voix innombrables qui chantent ses merveilles, parce que sa faible voix est la seule intelligente. Mais il y a moins d'amour que de crainte dans la prière qu'on adresse à un souverain qui vous écoute dans toute sa grandeur. La majesté de la solitude et de l'immensité est

trop imposante , pour que l'amour alors domine seul dans l'ame. Mais j'aime à épancher mon cœur devant Dieu dans un temple , parce que là je suis face à face avec lui ; parce que là , malgré sa grandeur infinie , il peut bien s'abaisser jusqu'à moi. Et puis , c'est si doux d'unir notre voix à celle de nos frères , pour exprimer notre amour à Dieu notre père à tous !

Cependant l'Indien , chargé de sonner les heures , met les cloches en branle pour appeler les fidèles à l'office divin. Aussitôt le roulement des tambours rassemble les soldats devant la caserne , qui est séparée de l'église par une vaste esplanade. Puis toute la garnison s'avance sur deux rangs , tambours et fifres en tête. A l'exception des six ou huit premiers , qui vont se placer dans le sanctuaire , tous les soldats sont sans armes , vêtus d'un long pantalon blanc , et ceints d'une écharpe rouge à frange d'or. Ils ont le chef couvert d'un chapeau de feuille de palmier et les pieds nus. En entrant dans l'église , tout le monde fait , avec le pouce , trois petits signes de croix sur

le front, la bouche et le cœur, et cela avec une extrême promptitude. Les soldats se tiennent debout et forment deux haies au milieu de l'église, qui se remplit peu à peu.

Les Mexicaines de toute couleur, blanches, noires, basanées, avec leur taille élancée, leurs bas à jour et leurs souliers de maroquin, prennent place parmi les Indiennes aux formes arrondies, au visage large et au teint cuivré. Vues par-derrière, quand elles sont toutes agenouillées, pressées et confondues, il est difficile de distinguer la créole de l'indigène du Mexique, parce qu'elles ont toutes la tête voilée de la mantille bigarrée; mais si vous la regardez en face, un grand peigne d'écaille, un collier de corail, orné d'une médaille d'or à l'effigie de Notre-Dame de *Guadalupe*, célèbre chapelle bâtie non loin de Mexico, vous la feraient aisément reconnaître; lors même que son teint, sa longue jupe, son corset de batiste, sa taille déliée ne vous suffiraient pas. Là sont aussi mêlés et confondus l'Indien et le Mexicain; l'un vêtu simplement de

son caleçon et de sa blanche chemise , l'autre avec sa culotte courte à boutons d'argent , sa chemise de batiste à jabot , sa ceinture rouge , son lourd chapeau de feutre aux larges bords , et ses brodequins fendus par le côté.

Bientôt les chantres indiens , les épaules couvertes d'un manteau violet , se rangent près du lutrin , et quatre Mexicains appuyés sur des harpes grossièrement faites , se placent dans le sanctuaire. Tout à coup le temple retentit du roulement des tambours. Le bruit cesse enfin , et les chants commencent. La voix un peu gutturale des Indiens qui chantent en accord , se mêlant au son harmonieux des harpes , pénètre l'ame et lui fait éprouver un doux saisissement. Ensuite le prêtre paraît avec ses ornemens sacerdotaux. Précédé de deux jeunes enfans , il s'avance au pied de l'autel. L'encens fume ; tous les assistans se recueillent , tous prient ; tous s'unissent pour louer Dieu. Les soldats debout , immobiles , l'œil fixé sur le célébrant ; les autres fidèles , à genoux par terre , tenant à la main leur rosaire ,

qui au sortir de l'église, pendra sur leur poitrine et leur servira de parure. Et c'est un spectacle si touchant de voir ce peuple ainsi prosterné sous ces voûtes de bois pour adorer le Très-Haut, qu'il n'est pas un sceptique qui, à ma place, ne se sentit le désir de l'imiter.

A l'élévation, les chants sont plus mélodieux et plus tendres. Tout le monde s'incline profondément pour adorer en silence et humilité le Dieu qui, par amour, se cache sous le pain mystique. A chaque tintement de la sonnette, chacun frappe si rudement sa poitrine, que toute l'église en retentit. La messe finie, le prêtre entonne la prière chantée la veille par les écoliers de Soconusco : *Dieu saint, Dieu immortel, délivrez-nous de tout mal*; puis le peuple sort de l'église, et les soldats retournent à la caserne au son du fifre et du tambour.

Les Indiens du voisinage, laissant leurs femmes et leurs enfans retourner au *pueblo*, se répandent dans Acayucan, et vont presque tous aux *tiendas*. C'est le nom des cases où les habitans

leur vendent des liqueurs fortes. La plupart des Mexicains d'Acayucan tiennent de ces espèces de cabarets. Parfois l'Indien reste à la porte de la case, et le créole, après avoir reçu sa pièce de monnaie, lui donne la quantité d'eau-de-vie qu'il désire, et qu'il boit dehors. Le plus souvent il entre dans la *tienda*, mais on lui fait toujours exhiber sur le comptoir son *medio* ou son *real*, avant de lui donner à boire. Les créoles prennent ces précautions contre les indigènes, parce que, disent-ils, ils sont tous portés à l'escroquerie, et qu'ils se servent des pieds et des mains pour voler.

Quand les Indiens ont fait quelque argent du produit de leurs plantations, ils l'emploient le plus souvent à se griser; heurcux s'il leur reste assez de fonds, avant de partir, pour régaler leur famille d'un petit pain de froment de six sous, et assez de force pour retourner sans encombre à leurs villages.

Il est curieux de les voir alors, eux, habituellement si mélancoliques qu'ils ne semblent rire

qu'à regret, si timides que la rencontre d'un étranger leur fait peur; il est curieux, dis-je, de les voir alors venir, en chancelant, au-devant de vous, vous demander, d'un air de familiarité comique : *un poquito de agua ardiente* ou *de tabaco* (un peu d'eau-de-vie ou de tabac). Il est difficile de s'en débarrasser dans ces occasions-là; si vous avez le malheur de prêter complaisamment l'oreille aux platitudes et aux extravagances qu'ils débitent, ils ne vous lâchent plus. Ils chantent alors, tout le long du chemin, les airs populaires qu'ils savent par cœur, ainsi que les psaumes qu'ils ont appris à l'église.

Il paraît du reste que les hommes seuls ont le privilège de l'ivresse; pendant toute la durée de mon séjour au Mexique, je n'ai jamais vu une Indienne s'enivrer.

Les différens villages qui, le dimanche, débouchent à Acayucan, ont chacun des produits spéciaux, des branches d'industrie particulières. Les uns, comme Soconusco, préparent le chanvre de la *pita*; les autres font de la poterie, des

cantaros, et d'autres vases de terre rouge, sans vernis; ce qui ne les empêche pas de se livrer en outre à la culture du maïs et même de la canne à sucre. Il n'est peut-être dans Acayucan ni dans aucun autre pueblo, il n'est pas de famille indienne qui ne possède au moins une *milpa* entourée de bananiers, de plantations d'ananas, de *frijoles* (haricots noirs), de *camotes* *, en un mot, de tous les fruits ou légumes nécessaires à sa subsistance. Aussi serait-il vrai de dire qu'avec de la prévoyance et un climat sain, les Indiens de cette partie du Mexique pourraient y réaliser l'âge d'or; tandis que n'ayant ni l'un ni l'autre, ils se verraient quelquefois dans la cruelle alternative de mourir de faim ou des fièvres, si celui qui donne aux petits des oiseaux leur pâture, ne venait à leur secours.

* Espèce de patate d'une saveur très agréable.

La Ctrapiche.

Mai.

Les Indiens des villages voisins, répandus dans Acayucan, commençaient à regagner leurs *pueblos*; quelques uns, troublés par l'ivresse, chancelant sur leurs pieds nus, se parlant tout haut, ou chantant d'une voix gutturale les prières de l'église, la monotone romance de *Solera, solera*, ou la simple et sonnante chanson

ti Sombrero, lorsque, pour les regarder passer, nous nous assimes, M. Duplan et moi, sur des *boutacles* *, devant la case du capitaine Garcia-renas, à l'abri du soleil, sous l'auvent qui nous couvrait de son ombre. Souvent, hommes, femmes, enfans, s'arrêtaient devant nous pour nous examiner à leur tour; car nous étions pour eux un objet de curiosité, comme ils l'étaient pour nous-mêmes.

— Voulez-vous, me dit M. Duplan, profiter du restant du jour pour aller visiter M. Bremond?

— Comme il vous plaira, lui répondis-je.

M. Bremond était un colon français des premières expéditions; le même, je pense, dont une lettre, envoyée en France, avait été insérée dans le Prospectus de M. Lainé de Villévêque **. Il paraît que les bords du Guaza-coalco, malgré l'éloge outré qui en était fait dans sa lettre, ne lui avaient pas convenu, puisqu'il

* Sièges du pays.

** Voyez la dernière note.

était allé fixer sa demeure, avec sa famille, dans un petit hameau situé dans le voisinage d'Acayucan, et que j'appellerai, pour lui donner un nom, *Cuera Nuevo*.

Le capitaine Garcia Arenas, ayant appris notre projet, ordonna à l'un de ses soldats de seller nos montures, et dix minutes après nous étions sur le chemin de *Cuera Nuevo*, ayant laissé Acayucan derrière nous.

— Il faut avouer, M. Duplan, dis-je à mon compagnon de voyage, que vous êtes mieux monté que moi; vous avez un joli cheval gris, qui a bride, selle, étriers à la française, et pourtant j'aime mieux ma petite mule noire, avec sa selle mexicaine, sa bride de crin et son mors énorme.

— Et pourquoi, je vous prie?

— Pourquoi? Parce qu'il faut hurler avec les *Joups*; parce qu'il faut avoir quelque chose des peuples avec lesquels on est obligé d'habiter; parce qu'il faut être un peu Mexicain au Mexique.

— Allons! piquez des deux, M. Duplan, vous

qui avez des éperons; et moi, je talonnerai ma mule avec mes étriers de bois. Le sentier est large, et présente une pente douce jusqu'à ce ravin profond, bordé de liquidambards, à un quart de lieue d'ici. Voyons, qui de nous y sera le plus tôt arrivé. *Bamo nos!* comme disent les Mexicains!

— *Bamo nos!* s'écrie M. Duplan; et nos bêtes, que nous avons fait jusque-là modestement trotter, s'élancent au galop avec une égale vitesse.

Tous les voyageurs qui ont parcouru le Mexique, ont été frappés de la promptitude avec laquelle on passe de la végétation des tropiques à celle de la zone tempérée; tous ont également remarqué la variation de la température. Nous nous en étions nous-mêmes aperçu en allant de Minatitlan à Acayucan; mais de ce dernier village à *Cuera Nuevo*, les changemens de végétation et de température sont encore plus multipliés. Dans quelques minutes, en montant de la profondeur des vallées sur la hauteur des co-

teaux, nous passions des liquidambards aux chênes; et, dans moins de temps encore, en descendant les plateaux élevés, de l'air frais et raréfié des collines, nous passions à l'air chaud, humide et lourd des vallées, mais parfumé des plus suaves odeurs. Sur les coteaux régnait le silence; rien n'égayait l'ombre et la solitude du chêne européen. Vous eussiez dit que les hôtes des bois des tropiques, le regardant comme étranger sur leurs terres, le fuyaient comme un ennemi. Tandis qu'une infinité d'oiseaux, au brillant plumage, au ramage harmonieux et bruyant, faisaient retentir les vallées des chants de joie, d'amour et de volupté.

Que j'aimais à contempler, à travers les clairières, la variation graduée du vert foncé de la végétation des tropiques au vert pâle des chênes! Que j'aimais à plonger mes regards, du haut des coteaux au fond des vallons, sur les grands arbres touffus et verdâtres, qui de loin nous paraissaient noirs!

Nous arrivâmes bientôt en vue de Cuera

Nuevo. Il nous apparut, lorsque nous n'en étions plus qu'à une centaine de pas. C'est tout simplement cinq ou six cases indiennes éparses çà et là au milieu d'une forêt de chênes, sur le penchant d'une colline et au bord d'un torrent. C'était là qu'habitait, avec sa femme et ses enfans, M. Bremond, ex-officier de la garde impériale, décoré en 1815, et portant dans ces déserts le ruban à la boutonnière!

La fortune l'avait sans doute maltraité en France, puisqu'il était allé au Mexique; mais la plus terrible des épreuves qu'elle lui eût fait subir, ce fut, j'ose le croire, nonobstant sa lettre citée par M. Lainé de Villévêque, ce fut, dis-je, de l'avoir poussé sur les bords du Guazacoalco.

Nous le trouvâmes dans sa case, au milieu de sa famille. Il nous reçut avec une gracieuse politesse. C'était un homme d'une taille avantageuse, qui, malgré ses agrestes occupations, avait conservé quelque chose de la prestance militaire. Ses manières respiraient une bonté loyale et franche qui prévenaient de suite en sa

faveur. Sa pauvre femme, comme lui jeune encore, avait, ainsi que ses petits enfans, les fièvres intermittentes. Et toute cette intéressante famille, toute, jusqu'à M. Bremond lui-même, portait sur la physionomie une pâleur jaune, stigmate funeste de l'insalubrité du climat!

Nous le priâmes de nous dire si dans le voisinage nous pourrions trouver une position favorable pour nous établir, nous et nos ouvriers, et pour l'exploitation de notre scie mécanique.

— Voulez-vous, nous dit-il, que nous allions voir la *trapiche* et le *canal* d'un Indien, mon voisin? Il est dans l'intention de les vendre, et peut-être cela vous conviendrait-il.

— Nous acceptons votre offre avec le plus grand plaisir, nous écrivons-nous. Et M. Bremond s'en va sur-le-champ seller et brider l'un de ses chevaux qui paissaient aux environs, et nous nous dirigeons tous trois, M. Bremond en tête, vers la plantation de canne à sucre.

— Savez-vous, messieurs, reprit notre guide

chemin faisant, savez-vous que nous sommes ici sur les terres de don Bernard? Mais il y a si peu de temps que vous êtes dans ce pays que vous n'avez peut-être pas encore entendu parler de don Bernard? Il faut donc que je vous dise ce qu'il est. Il est député de l'état de Vera-Cruz, ou congrès de Mexico. C'est peut-être le plus riche Mexicain de tout l'État qu'il représente; il possède, dit-on, plus de trente lieues de terrain, dix-neuf mille têtes de gros bétail; est capable de fournir à lui seul les remontes de la cavalerie mexicaine. C'est, du reste, un très brave homme, qui sait user noblement de son immense fortune.

— C'est ainsi que devrait faire tous les riches, s'écria M. Duplan.

— Pourriez-vous nous dire, M. Bremond, — et je faisais en même temps galopper ma mule à grands coups d'étrier, pour dépasser M. Duplan et mieux entendre la réponse : — Pourriez-vous nous dire quelle est, vis-à-vis de don Bernard, la position des Indiens et de tous ceux qui cultiven

les terres qui lui appartiennent ? Les considèrent-ils comme ses fermiers ?

— Pas le moins du monde. Ce n'est qu'au bout d'un laps de temps considérable, après dix, quinze ou vingt ans, qu'on est obligé de lui payer une légère redevance, qui n'excède pas le trentième du revenu. Que si, par caprice ou tout autre motif, il voulait vous dépouiller du fruit de vos travaux, il serait obligé de vous payer la valeur de la bonification des terres que vous auriez cultivées, des frais et du temps que vous auriez dépensés ; le tout, selon l'estimation que vous en feriez vous-même. Au Mexique, d'ailleurs, le droit de propriété appartient à la nation. Le Mexicain, propriétaire aux yeux du monde, n'a, aux yeux de la loi, que la jouissance, à la vérité transmissible et héréditaire, des terres qui sont censées lui appartenir ; mais la loi ne lui accorde que la jouissance, et non la propriété.

— Quel est le prix des chevaux de don Bernard ? demanda M. Duplan.

— On peut en trouver à vingt piastres; mais, pour en avoir un beau et bon, il faut y mettre cent cinquante à deux cents francs. Par exemple, les jumens ne sont pas chères; pour cinquante francs, je me fais fort d'avoir la plus belle jument de don Bernard.

Nous étions à deviser ainsi, tandis que nos chevaux couraient à la file dans un étroit sentier qui serpentait à travers une forêt de chênes, lorsqu'ils s'arrêtèrent tout court devant une barrière qui leur fermait le chemin. M. Bremond met alors pied à terre, détache la liane qui servait de serrure à une espèce de porte faite de branches d'arbres entrelacées, l'ouvre, et nous dit de passer. Mais à peine avons-nous descendu quelques pas à l'ombre, que soudain s'offre à nos regards le plus beau paysage que j'aie vu de ma vie!

Nous sommes sur le penchant d'une colline dont la cime est voilée par la forêt de chênes que nous venons de traverser. Cette colline est la marche la plus élevée d'un escalier gigantesque,

dont toutes les autres marches successives vont en descendant se confondre avec l'extrémité de l'horizon ; goufre immense, où la voûte du ciel ne trouvant ni montagnes, ni coteaux assez élevés pour lui servir d'arcs-boutans, est en quelque sorte obligée de se tenir suspendue !

Des vallées verdoyantes, des ravins profonds se dessinent çà et là dans l'étendue. A un quart de lieue de distance, sur un plateau situé sur une colline qui a la forme d'un cône tronqué, s'élève une ferme indienne. Des cocotiers plantés autour, couvrent sa toiture grise d'une verte couronne de feuillage. Un torrent, qui a creusé son lit dans le *Rancho*, et aux pieds de la colline que nous foulons sous nos pas, cache son eau transparente à l'ombre des grands arbres qui bordent son lit, en poussant un sourd murmure semblable à un rugissement prolongé.

A quelques pas de nous s'étend le *canal*. Il couvre tout le penchant de la colline qui nous sert de belvédère, pareil à une belle moisson que le soleil n'a pas encore mûrie. Il est en plein

rapport; les cannes à sucre n'ont pas plus de six ans chacune. Il est entouré de plantations de bananiers, d'ananas et de coton. Les ananas surmontés de leurs bouquets épineux sont verts encore. Il doit s'écouler encore quelques jours avant que leur écorce jaunie, parfume l'air de son odeur musquée.

— Voilà la *trapiche*, s'écrie M. Bremond en nous montrant deux gros cylindres de bois de huit ou dix pieds de haut, fixés l'un contre l'autre comme ceux d'un laminoir, mais perpendiculairement. On appelle ainsi le pressoir, et par extension tous les autres instrumens et ustensiles servant à la confection du sucre. On applique aussi ce nom au *canal* lui-même, lorsqu'il s'y trouve une *trapiche*.

A la partie supérieure des deux cylindres, est adaptée une longue barre de bois à laquelle on attache les bœufs ou les chevaux destinés à les faire tourner pour écraser la canne à sucre. La liqueur distillée tombe dans un récipient, d'où on la transporte dans deux chaudières

placées sous un hangar voisin que nous allons visiter. Lorsque la liqueur, venant du pressoir, est cuite à point, on la jette dans des vases de forme cylindrique; la solidification étant faite, on enferme le sucre brut dans de larges feuilles, et l'on vend ces pains de sucre, ainsi enveloppés, sous le nom de *panella*. C'est la *panella* qu'on fait fermenter dans l'eau avec du riz, pour obtenir *l'eau-de-vie de canne* (*aqua ardiente de cana.*)

Il y a aussi sous le hangar des vases coniques qui servent à confectionner le sucre de qualité supérieure. Mais, soit ignorance, soit insuffisance des moyens employés, on n'en peut faire qu'une petite quantité qui n'a jamais la transparence et la blancheur du sucre des autres pays.

— Vous voyez bien que rien n'y manque, nous dit M. Bremond, beau site, beau produit! Il ne tient pourtant qu'à vous d'avoir tout cela pour huit cents piastres. Savez-vous que cela n'est pas cher du tout? huit cents piastres, grand Dieu!... Oh! si j'avais de l'argent! je vous jure

qu'elle ne serait pas à vendre ! Le revenu du canal peut dans un an produire cette somme. Et si je vous disais qu'il vous sera facile de prendre des arrangemens avec l'Indien pour ne payer actuellement qu'une partie de la somme... Eh bien ! je puis vous le promettre. C'est un très brave homme qui entendra raison, j'en suis sûr, et qui vous accordera un délai convenable pour vous libérer.

— Sans doute, répondit M. Duplan, le site est magnifique, et l'acquisition une excellente affaire. Mais nous ne pourrions placer ici notre scie mécanique, les fleuves étant trop éloignés pour le transport des troncs d'arbre. Cependant nous nous consulterons, et nous reviendrons bientôt vous voir. Croyez, Monsieur, que le voisinage d'un compatriote tel que vous, est un motif plus que suffisant pour préférer, à avantage égal, cette position à tout autre.

M. Bremond nous fit ensuite goûter les figes bananes, parcourir les plantations de bananiers, d'ananas et de coton ; et après avoir contemplé une dernière fois le paysage dans toute son ten-

due, nous montâmes à cheval, et nous suivîmes l'un après l'autre le sentier d'où nous étions venu. Dans un clin-d'œil nous fûmes sous les chênes; dans un clin-d'œil le magnifique panorama qui se découvrait devant nous fut voilé par un rideau de feuillage.

Arrivés à la case de M. Bremond, nous le remercîâmes de sa complaisance, nous saluâmes son épouse, et nous repartîmes au grand galop pour Acayucan, où nous entrâmes à la nuit tombante. Nous couchâmes ce soir-là encore chez le capitaine Garciarenas, et le lendemain, lundi, nous retournâmes à Minatitlan.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTES

DU PREMIER VOLUME.

Pour rendre la narration plus rapide, ayant omis beaucoup de détails qui auraient pu donner sur les différens pays que j'ai visités des notions plus approfondies, j'ai cru que le lecteur me saurait gré d'avoir renvoyé à la fin de chaque volume quelques notes sur divers passages qui méritaient de plus longs développemens. Quelques unes de ces notes sont le résultat de mes propres observations; quant aux autres, et elles sont en plus grand nombre, je les ai puisées dans les divers ouvrages que j'ai consultés. Toutes celles qui sont relatives aux Canaries, m'ont été fournies par le livre qu'a publié sur elles M. Bory de Saint-Vincent, auquel je renvoie ceux de mes lecteurs qui voudraient avoir de ces îles une complète connaissance.

CHAPITRE V. — AVANT DE RELACHER A L'ILE
DE TENERIFFE, page 63.

On a cru que le nom de cette île lui venait de son pic qui, en guanche, s'appelait Teyde; mais il y a bien peu de rapport entre Teyde et Teneriffe. Il paraît bien plus probable que c'est depuis Tinerfe, l'un de ses rois, qu'elle a reçu le nom qu'elle a conservé jusqu'à nos jours. Il est certain que quand on commença à la connaître en Europe, on l'y appelait *Ile-d'Enfer*, ou *Infierna*, comme l'atteste une lettre de Charles VI, roi de France, à des plénipotentiaires anglais.

L'EUPHORBE, page 64.

L'euphorbe des Canaries décore les rochers de tout l'Archipel, sur lesquels on le distingue d'assez loin en mer, à cause de la couleur verdâtre de ses touffes. C'est une plante de toutes les parties de laquelle s'échappe, à la moindre égratignure, une grande quantité d'un suc très blanc, et si semblable à du lait par sa consistance, et même par son odeur, qu'on est de suite tenté de le goûter. Les tiges qui ont l'aspect de cierges (*cactus peruvianus*, L.), acquièrent jusqu'à quatre pieds de hau-

teur, et cinq pouces de diamètre. Elles sont quadrangulaires, ou quelquefois à cinq angles et à cinq faces, s'élèvent dans la même direction, et portent la fructification vers le sommet, ou dispersée çà et là sur les angles.

L'euphorbe des Canaries est nommé *cardones* dans le pays; on le coupe, et lorsqu'il est bien sec on s'en sert pour brûler; alors il est extrêmement léger; l'intérieur est celluleux et presque vide, tant le lait y occupait de place. Les troncs très vieux sont devenus ligneux.

Anderson dit, dans le troisième voyage de Cook, que les habitans des Canaries croient que leur euphorbe est dangereux, et que son suc caustique ronge la pierre. Il leur démontra, ajoute-t-il, qu'ils avaient tort, et fit couler de ce lait sur sa main, ce qui ne causa aucune altération ni brûlure sur l'épiderme. Cependant c'est une chose, que non seulement les Canariens, mais même les plus savans botanistes et médecins ont toujours pensé que le lait des tithyales en général, et surtout de ceux des pays chauds, est un des plus violens poisons végétaux, et que ses exhalaisons même sont nuisibles.

Thomas Nicols, dans Puschas, rapporte que lors de la conquête des Canaries, quelques Européens furent empoisonnés en peu d'instans avec des symptômes funestes, pour avoir avalé du lait de la plante qu'on redoute maintenant à si juste titre; nous-mêmes, moins heureux que M. Anderson, nous y

avons été pris ; bien qu'à son nom de famille nous nous défiasions du perfide végétal, nous fîmes une cruelle expérience de sa malignité. Le soir de notre arrivée à Teneriffe, quelques personnes ayant été à terre, et en ayant rapporté des rameaux d'euphorbe, dont la forme quadrangulaire les avait surpris, plusieurs de nous en goûtèrent du lait. Je voulus savoir si l'âcreté de ce lait était plus grande qu'elle ne l'est dans nos terres, où je l'avais déjà éprouvée, et en ayant pris une teinte avec le doigt, je la posai sur ma langue. D'abord, mes compagnons n'y trouvaient qu'une saveur fade et douceâtre ; mais bientôt on compara cette saveur à celle du poivre, puis au piment, bientôt à du feu. J'eus le palais embrasé toute la nuit, je ne pus dormir ; d'autres eurent l'intérieur de la bouche enflé et même la gorge, quoiqu'ils se fussent épuisés à cracher, et qu'ils se fussent gargarisés avec du vinaigre ou des liqueurs spiritueuses. Le lendemain à midi, ils s'en ressentaient encore.

L'euphorbe des Canaries est si vénéneux, qu'il faut après l'avoir manié, ou quand on a touché de son lait, se bien laver les mains avant de manger, ou de porter les doigts aux lèvres, aux paupières, car on s'exposerait aux douleurs d'une violente inflammation. Un de mes collègues, botaniste, qui avait fait des incisions à l'espèce suivante avec son couteau, pour en obtenir du lait, et qui se borna à en bien essuyer la lame avec son mouchoir, ayant le len-

demain, à une halte d'herborisation que nous fîmes pour dîner, coupé son pain et du fromage avec le même couteau, éprouva peu après et pendant plusieurs heures une cuisson très désagréable aux lèvres et à la langue, pour avoir porté à la bouche l'acier où se tenaient quelques miettes.

(*Bory de Saint-Vincent.*)

CHAPITRE VI. — RELACHE A TENERIFFE.

LES FILLES DE JOIE, page 74.

Tous les soirs, dans ce pays de dévotion, les rues, les places, le môle sont couverts de filles publiques, qui, enveloppées dans leurs vilaines mantes, viennent provoquer les passans. La Billardièrre dit qu'au milieu de leurs charitables occupations, elles ont un chapelet à la main. Un capitaine de navire qui tient à la santé de son équipage, ne saurait, en relâchant à Teneriffe, prendre trop de précautions pour empêcher les hommes de son bord d'aller voir ces filles. Les maladies vénériennes et la gale les dévorent; il n'y en a pas une, à ce qu'on nous a assuré, qui ne soit corrompue au dernier degré. Au reste, elles ne font pas payer fort cher : une petite pièce, valant 25 sous est leur *maximum*. On prétend que l'éléphantiasis se rencontre quelquefois dans l'île. Une petite espèce de gale, appelée *sarna*, y est endémique; l'on craint même, parmi le peuple, de la guérir, et à cause de ce sale préjugé, on s'en laisse ronger.

(*Le même.*)

LES GUANCHES, page 83.

Les Guanches étaient généralement grands, forts, robustes, bien faits, très agiles, infatigables. On les voyait poursuivre sur les montagnes les plus rapides des chèvres sauvages, qui ne pouvaient leur échapper; leur physionomie était gracieuse, ouverte, franche; ils avaient les yeux grands et noirs, le nez un peu large, la bouche fendue, bien garnie, les sourcils prononcés; les cheveux fins, lisses ou bouclés: on en trouve encore, sur plusieurs momies, de bien conservés, noirs ou chatains. Viesá dit en avoir vu de blonds, même de très clairs et dorés.

Les insulaires de Canarie étaient plus olivâtres que les autres; les femmes y soignaient aussi moins leurs charmes. A Lancerote, elles étaient horriblement défigurées par la grosseur de leur lèvre inférieure, qu'elles donnaient à têter à leurs enfans, sans doute plutôt pour les amuser, que parce qu'elles n'avaient pas de lait aux mamelles, comme on l'a avancé mal à propos. Les hommes de Fortaventure étaient les plus redoutables et les plus belliqueux: ceux de Palme, plus grands et plus forts, ne passaient cependant pas pour aussi braves; ceux de Gomère tenaient le milieu. C'étaient les plus lestes et les plus agiles de tous.

Les femmes de Teneriffe étaient les plus belles; elles étaient soigneuses de leurs personnes.

L'ancien peuple des Canaries était d'un caractère simple, doux, grave et confiant. Les Guanches s'adonnaient à l'amitié, étaient esclaves de leur parole, et incapables de soupçonner qu'on voulût les tromper; ils étaient, de plus, affables, honnêtes, polis, avaient la mémoire heureuse, l'esprit juste et subtil. A Gomère, ils étaient jaloux de réputation, et aimaient à vaincre les difficultés. A Tenerife, le patriotisme était la première des vertus; la galanterie, la sensibilité, l'honneur, la modestie, qui n'est cependant point incompatible avec l'amour-propre, étaient ternis par l'excès de ce dernier penchant.

Les Guanches conservaient les restes de leurs parens d'une manière scrupuleuse, et n'épargnaient rien pour les garantir de la corruption. Par un but moral, chacun préparait lui-même les peaux de chèvres dans lesquelles devaient être enveloppés ses débris, et qui devaient lui servir de sépulture. Ces peaux étaient souvent dépouillées de leur poil; d'autres fois on l'y laissait, et l'on mettait alors indifféremment le côté velu en dedans ou en dehors. Les procédés dont on se servait pour faire des momies assez parfaites, qu'on nommait *xaxos*, sont à peu près perdus. Quelques écrivains ont cependant laissé des détails à ce sujet, mais peut-être ne sont-ils pas plus exacts que ceux qu'Hérodote nous a transmis sur les embaumemens des Égyptiens.

L'idée et la présence de la mort sont accompagnées d'une sorte d'horreur invincible... Dans plusieurs

de nos provinces, le fossoyeur et les femmes qui ensevelissent sont regardés avec dégoût; chez les Guanches, les embaumeurs étaient des êtres abjects. Des hommes et des femmes remplissaient ces emplois respectivement pour leur sexe; on les payait très bien; mais on se serait cru avili par leur fréquentation, et, tout ce qui s'occupait de la préparation des *xaxos* (momies), vivait retiré solitaire et caché à tous les regards. C'est donc mal à propos que Sprats a avancé que les embaumemens étaient confiés à une tribu de prêtres qui en faisaient un mystère sacré, et que le secret s'est perdu avec ces prêtres. Il y avait plusieurs sortes d'embaumemens et plusieurs emplois parmi ceux qui en étaient chargés.

Quand on avait besoin du ministère des embaumeurs, on leur apportait le cadavre à conserver, et l'on se retirait aussitôt. Si le mort appartenait à des gens en état de faire une certaine dépense, on l'étendait d'abord sur une table de pierre : un opérateur lui faisait une ouverture au bas-ventre avec un caillou affilé, taillé en forme de couteau, et appelé *tabona*; on en retirait les intestins, que d'autres opérateurs lavaient et nettoyaient ensuite; on lavait aussi le reste du corps, et surtout les parties délicates, comme les yeux, l'intérieur de la bouche, les oreilles et les doigts avec de l'eau fraîche, dans laquelle on avait fait dissoudre le plus de sel possible. On remplissait de plantes aromatiques les grandes

cavités ; on exposait ensuite le cadavre au soleil le plus ardent, ou dans des étuves, quand le soleil n'était pas assez chaud. Pendant l'exposition, on enduisait fréquemment le corps d'une espèce d'onguent, composé de graisse de chèvre, de poudre de plantes odoriférantes, d'écorce de pin, de résine, de brai, de pierre ponce et autres matières absorbantes.

Feuillé croit que ces onctions se faisaient aussi avec une composition de beurre et de substances dessicatives et balsamiques, parmi lesquelles il nomme la résine de *larix* ou *mélèse*, et les feuilles de grenadier, qui n'ont jamais eu la propriété de conserver les cadavres.

Le quinzième jour, l'embaumement devait être complètement terminé. La momie devait être sèche et légère. Les parens l'envoyaient chercher, et l'on célébrait les obsèques le plus magnifiquement que l'on pouvait. On cousait le corps en plusieurs doubles dans les peaux qu'il avait préparées de son vivant, et on le ceignait avec des courroies retenues par des nœuds coulans. Les rois et les grands étaient en outre placés dans une caisse ou cercueil d'un seul morceau, et creusé dans le tronc d'une sabine dont le bois passait pour incorruptible. On portait enfin les *xaxos*, ainsi cousus et encaissés, dans des grottes inaccessibles et consacrées à les recevoir.

L'autre manière de conserver les morts, moins dispendieuse, consistait à les faire sécher au soleil, après leur avoir introduit dans le ventre une liqueur

corrosive. Cette liqueur rongeaît toutes les parties intérieures que le soleil n'eût pu dessécher assez pour les empêcher de se corrompre. Comme les autres *xaxos*, les parens les couvaient dans des peaux et on les portait dans les grottes.

On connaît plusieurs de ces catacombes à Tenerriffe. La plus célèbre est celle du Baranco de Herque, entre Aréco et Guimar, au pays d'Abona ; elle fut découverte dans le temps que Clavijo écrivait ses *Noticias*. Il rapporte qu'on y rencontra plus de mille momies, tandis que dans les autres on n'en avait guère trouvé plus de 3 à 400 à la fois. C'est de là que sont venus les *xaxos* qui sont dans le cabinet du roi d'Espagne, et les dents que M. de Chastenet Puységur envoya, en 1776, au Jardin des Plantes : les pieds manquaient malheureusement à l'une d'elles. L'intérieur de la grotte est spacieux, avec quelques niches dans les parois ; son entrée est escarpée et d'un difficile accès. Il y en a une autre à une lieue et demie ou deux lieues de Laguna ; on y conduit ordinairement les voyageurs ; elle est située sur le flanc d'une montagne presque à pic. On ne peut y monter sans beaucoup de peine, et sans le secours de plusieurs échelles.

(Le même.)

LE GOFIO, page 84.

Le gofio était, comme le pain chez d'autres peuples, l'aliment habituel des insulaires des Canaries, qui étaient en général grands mangeurs. C'était simplement de la farine d'orge torréfiée, délayée avec un peu de lait de chèvre et d'eau; on le nommait aussi *ahoren*. Les paysans espagnols ont conservé cette nourriture et ces noms guanches. Pour réduire les graines en farine, on se servait de deux pierres plates, en manière de meules, dures, polies et capables, par leur frottement, de briser les corps les plus durs.

(*Le même.*)

CHAPITRE VII. — LE BARBIER ET LA JEUNE FILLE.

LES PLACES DE SANTA-CRUZ, page 86.

On trouve trois places principales à Santa-Cruz. Celle qui est située en entrant dans la ville par la porte du môle, et au milieu de laquelle est une fontaine, est la plus grande. La fontaine est bâtie en forme de coupe et en laves noires; son eau est claire, pure et abondante. Dans certains étés on ne l'ouvre qu'à certaines heures, de crainte de l'épuiser. Un obélisque de marbre blanc, et d'un assez bon goût, est situé près de la fontaine sur la même place. Le marbre a été, dit-on, apporté d'Italie. L'obélisque est surmonté par une sainte vierge, et sur les quatre

coins de sa base sont les statues passables de quatre rois guanches, qui sont apparemment ceux de *Guimar*, de *Dante*, d'*Abona* et d'*Icod*, en posture de recueillement et d'inspiration, ayant sur la tête leurs couronnes de laurier, et à leurs mains le fémur qu'ils portaient à leur couronnement; le tout en l'honneur de l'apparition miraculeuse de la *Nuestra Senora de Candellaria* dans le pays, cent quatre années avant la conquête.

(*Le même.*)

CHAPITRE VIII. — MES AMIS DE SANTA-CRUZ.

ILES CANARIES, page 101.

Les îles Canaries sont au nombre de 7 : Lancerote, ou Lanzarote; Fortaventure, la grande Canarie, ou simplement Canarie; Teneriffe, ou Tenerife; Gomère, Palme, ou la Palme; Fer, ou Hierro.

Il y a, en outre, d'autres îlots ou rochers. Ce sont trois roches nommées de Nago, ou d'Anaga, au nord-est de Teneriffe; Lobos, dans le canal formé par Lancerote et Fortaventure; Graciosa, Monteclara, ou Clara; Allegranza, au nord de Lancerote. L'espace total qu'occupent les Canaries, en latitude, depuis la pointe la plus méridionale de Fer par 27° 36' jusqu'à la pointe nord d'Allegranza par 29° 26' ou 29° 26' 172, est d'un degré 47' ou 47' 172.

(*Le même.*)

CHAPITRE XVIII. — LE RANCHO.

LA TORTILLA , page 213.

M. Lainé de Villévêque avait dit, je crois, dans son *Prospectus* que des Européens trouvaient la *tortilla* meilleure que le pain de froment; cela peut être, mais c'est fort difficile à croire. Je m'en suis nourri pendant plus de trois mois, et le plaisir que j'ai éprouvé à manger du pain français, me fait affirmer, sans crainte d'être démenti, que le meilleur de tous les pains c'est celui qu'on fait en France. Ce fut à la barre du fleuve Guazacoalco que je mangeai la tortilla pour la première fois. Voici comment elle se fabrique. L'Indienne commence par bien attiser son feu entre trois ou quatre briques; elle pose au-dessus un vase aplati en terre cuite, d'une si bonne qualité que, sans eau, il se chauffe et n'éclate pas. Ensuite elle approche du feu la pierre à tortilles. C'est une pierre volcanique de forme rectangulaire, dont la surface est très unie; elle a près d'une demi-toise de long et tout au plus un quart de toise de large. Elle est appuyée sur quatre pieds, qui font partie de la pierre. Les deux de devant sont si bas, que le bord de la pierre touche presque à terre; ceux de derrière sont un peu plus haut; de sorte qu'elle forme un plan un peu incliné. L'Indienne place auprès deux *cantaros*, dont l'un conti-

tient le maïs, qui a trempé auparavant quelques heures dans de l'eau saturée de chaux; l'autre contient de l'eau fraîche. Elle se met ensuite à genoux derrière la pierre à tortille, puis elle écrase peu à peu le maïs, à l'aide d'une autre pierre allongée et presque cylindrique, qu'elle tient par les deux bouts et qu'elle presse sans la faire rouler. Cette seconde pierre est appelée, à cause de sa forme, *el brazo*, le bras. A proportion que l'Indienne écrase le maïs, elle l'humecte avec de l'eau du cantaro; puis, quand elle a confectionné une certaine quantité de pâte, elle en prend un morceau dans une main, elle l'aplatit avec l'autre; l'arrondit, et le rend si mince, que le plus souvent il n'a pas deux lignes d'épaisseur. C'est une tortille. Elle la jette sur le plat déjà chauffé par le brasier; elle continue d'écraser le maïs, en ayant soin de retourner la tortille de temps en temps; enfin, quand elle pense que cette première tortille va être cuite, elle prend un second morceau de pâte égal au premier; elle en forme une nouvelle, qu'elle met sur le plat à la place de la première. Elle continue ainsi à faire les autres, de sorte que tout le maïs se trouve moulu, pétri et cuit, presque en même temps. Une tortille, deux au plus, restent à faire quand toutes les autres sont cuites.

Tel est le pain des naturels du Mexique. La plupart des créoles eux-mêmes n'en mangent pas d'autre. Dans des villes même où le pain de froment est en

abondance, le bas peuple vit de tortilles; il n'est guère que les riches qui les bannissent tout-à-fait de leurs tables. La tortille est un assez bon gâteau lorsqu'elle est chaude encore. La chaux dans laquelle le maïs a trempé, en même temps qu'elle l'a rendu plus facile à écraser, l'a dépouillé d'un goût fade qu'il ne quitterait pas sans cela, mais elle ne lui a rien fait perdre de ses qualités essentielles. La tortille est très nourrissante; elle rafraîchit, au lieu d'échauffer comme le pain de froment. En revanche, elle est très lourde à l'estomac, et d'une digestion difficile; elle ne se conserve pas plus de deux jours. Si elle est faite le matin, le soir même elle devient coriace et perd de sa saveur; trois jours après, elle se moisit, et ne vaut plus rien. Aussi les Indiennes en font-elles provision chaque matin, pour un jour seulement. Il est une seconde espèce de tortille, appelée *tortilla de viage*. Elle se fabrique à peu près comme l'autre, mais avec plus de soin. On choisit le maïs de la meilleure qualité, on l'écrase mieux, on le pétrit mieux, on amène la pâte presque comme une feuille de papier, et on la fait cuire jusqu'à ce qu'elle craque sous la dent. La tortille de voyage peut se conserver aussi long-temps que nos biscuits de mer. J'en ai mangé, et je l'ai trouvée meilleure que la tortille ordinaire. Ce n'est que lorsque les Indiens s'éloignent pour quelques jours de leurs villages qu'ils font provision de cette espèce de tortille. Les caravanes, si l'on peut appeler ainsi des compagnies de

muletiers qui transportent les marchandises de Vera-Cruz à Mexico, sont munies de pierres à tortille; et chaque jour, même lorsqu'elles s'arrêtent dans les villes, un muletier est chargé de faire du pain pour toute la troupe; je peux en parler sciemment, je les ai vus faire leurs tortilles à Vera-Cruz.

C'est ainsi que les Romains devaient faire leurs pains lorsqu'ils allaient à la guerre.

(Note de l'Auteur.)

L'IGUANE, page 215.

L'iguane, *iguana*, genre de reptiles de la famille des lézards, dont le caractère consiste à avoir quatre pattes à cinq doigts, longs, inégaux et libres; un corps comprimé; garni de petites écailles; une gorge goîtreuse ou dilatable; des trous auditifs, visibles à l'extérieur; une langue libre, courte et entière.

L'iguane vulgaire; *lacerta iguana*, Linn., a une crête sous la gorge; et une autre tout le long du dos, jusqu'à l'extrémité de la queue. Il se trouve dans l'Amérique méridionale, et dans les îles qui en dépendent. Sa longueur est de quatre à six pieds, dont la queue fait un peu plus de la moitié. Sa tête est comprimée sur les côtés, aplatie en dessous, recouverte par de grandes plaques, armée de mâchoires et de dents aiguës; le dessous du cou est muni d'un énorme goître; les écailles de la crête de ce goître sont colorées; celles de la crête supérieure sont ai-

guës ; très longues sur le dos et plus courtes sur la queue, qui est ronde. Tout le reste de la peau est revêtu de petites écailles lisses, excepté celles du dos, qui sont surmontées d'une arête. Sous chaque cuisse, il y a une rangée de quinze tubercules. Ses couleurs sont très variables ; cependant, le vert mêlé de jaune y domine le plus souvent. Il y a aussi des iguanes gris, d'autres bleus, d'autres panachés de toutes ces couleurs. Ces variations tiennent aux mêmes causes que celles des caméléons.

Le mâle de l'iguane, lorsqu'il est en amour, redresse avec grâce les longues écailles de sa crête, gonfle fortement son goître, se promène avec vivacité, en faisant entendre un sifflement monotone. La femelle est plus grosse et dépose ses œufs, qui sont de la taille de ceux des pigeons et au nombre de quinze à trente, dans le sable, où la chaleur les fait éclore. On dit que le mâle de l'iguane fouette sa femelle avec sa queue pour l'inviter à la copulation. J'ignore jusqu'à quel point ce fait est constaté ; mais l'analogie ne permet pas de nier sa possibilité. Cet animal se tient habituellement sur les arbres, se nourrit principalement d'insectes, sur lesquels il s'élançe avec une grande rapidité. Catexby dit que dans le printemps il mange des feuillères de fleurs du *fromager-mahot* ; dans l'automne, les fruits d'*anones* ou d'autres, et que sa graisse prend la couleur des substances qu'il a mangées en dernier. Il descend souvent des arbres pour aller chercher

des vers de terre et de petits reptiles, qu'il avale sans les mâcher. La chair des iguanes passe pour un des plus excellens mets qu'on puisse offrir à la sensualité de l'homme. On en fait une consommation telle dans les parties chaudes de l'Amérique, que le nombre de ces animaux en est considérablement diminué, dans les îles surtout.

On l'assaisonne en fricassée, soit au gras, soit au vinaigre.

La chasse des iguanes est un état fructueux dans les colonies. On dresse des chiens à les chercher et à les poursuivre; et, lorsqu'il y en a un de découvert, le chasseur, qui porte une longue perche terminée par un lac de ficelle, cherche à l'amuser en sifflant, s'en approche, chatouille les parties visibles de son corps avec le bout de sa perche, et lorsque l'iguane a assez écarté sa tête de la branche où il est placé, pour espérer que le lac pourra embrasser son cou, il le lui jette et le fait tomber à terre. Aussitôt, il met le pied sur son corps, lui attache les pattes et la gueule, de manière à l'empêcher de mordre ou d'égratigner, et il l'emporte en vie. On les prend aussi à la main, quand ils sont à terre ou sur des buissons. Ils se laissent approcher avec confiance dans ce cas, et ce n'est que lorsqu'ils sont saisis qu'ils s'irritent, gonflent leur gorge et cherchent à mordre, aussi faut-il de la force et du sang froid pour s'en emparer. Ils ne craignent point les coups de bâton, et le seul moyen de les faire mourir lors-

qu'on n'a point d'armes, c'est de leur enfoncer une longue épine dans les narines.

On les tue rarement à coups de fusil, la balle glissant presque toujours sur leurs écailles, qui sont dures et lisses; il n'y a guère que les aînes où elle puisse entrer facilement, et ce lieu n'est pas toujours facile à ajuster.

Les iguanes s'apprivoisent assez facilement, même lorsqu'ils ont été pris déjà vieux. Beaucoup de colons en tiennent dans leurs jardins pour en régaler leurs amis dans des visites imprévues. Quand ils se promènent, ils dardent souvent leur langue. Ils chassent la nuit comme le jour. On trouve quelquefois dans l'estomac des iguanes des *bézoards* *, qui ont joui partout, et qui jouissent même dans l'Inde de la plus grande réputation. On leur attribuait à un plus haut degré toutes les vertus prétendues des autres bézoards, et on les payait, en conséquence, des prix énormes. Aujourd'hui, on n'en fait plus aucun cas en Europe. (*Dict. d'hist. nat.*)

CHAPITRE XX. — LE DIMANCHE A ACAYUCAN page 270.

3^e LETTRE DE FERNAND-CORTÈS A CHARLES-QUINT,

J'ai eu l'honneur d'adresser à Votre Majesté, par

* Ce nom arabe a été donné à certaines concrétions calculeuses qui se forment dans le corps des animaux, la plupart herbivores, et principalement dans leurs intestins. Il est même rare de trouver quelques quadrupèdes sans bézoard, ou calcul. (*Dict. d'hist. nat.*)

Jean de Rebeyra , la relation exacte des événemens que j'ai éprouvés dans ces contrées depuis ma première lettre. J'ai eu l'honneur de lui exposer que j'avais envoyé l'alguazil-major, à la tête de quelques troupes , pour pacifier et soumettre au service de Votre Majesté, la province de Guatusco de Tustepeque, de Guatasca et les autres provinces voisines qui sont situées sur la mer du nord , et qui , depuis la révolte de Mexico, s'étaient soulevées. J'ai fait encore à Votre Majesté, le rapport de tout ce qui lui était arrivé , et de l'ordre que je lui avais donné de peupler ces provinces, et de bâtir une ville à laquelle il donnerait le nom de Medellin, pour rendre hommage au lieu de ma naissance. Il ne me restedonc plus qu'à apprendre à Votre Majesté , que cette ville a été peuplée , comme toutes les provinces adjacentes , qui ont été pacifiées, et que j'envoyai un renfort à Sandoval, avec ordre de longer les côtes jusqu'à la province du Guazacoalco , éloignée environ de cinquante lieues du nouveau Medellin, et de cent vingt lieues de Mexico.

Pendant mon premier séjour dans cette capitale , et du temps de Motezuma, j'avais envoyé, par une suite naturelle de ma curiosité, par l'envie d'être exactement instruit et de bien faire, Diego de Cordas dans cette province du Guazacoalco ; les habitans l'avaient bien reçu. Ils avaient rendu leur foi et hommage, et prêté serment d'obéissance entre ses mains ; Cordas n'avait rien négligé de ce qui

pouvait les conduire à remplir mon instruction.

Il y avait appris qu'un grand fleuve qui traverse cette province, avant de se jeter à la mer, avait à son embouchure, un très bon port propre à recevoir tous les vaisseaux de Votre Majesté; dans l'examen général de cette province, il avait remarqué qu'elle était extrêmement favorable à l'établissement de plusieurs colonies, que le défaut d'un port sur la côte avait été seul capable de m'empêcher d'y en fonder. J'ordonnai à l'alguazil-major, avant d'entrer dans cette province, de faire partir de la frontière quelques députés que je lui désignai, et qui en étaient originaires, pour annoncer aux chefs de cette nation, qu'il venait par mes ordres, et pour savoir d'eux positivement, s'ils persistaient dans la même soumission, même volonté, dans la même obéissance pour le service de Votre Majesté, et dans l'amitié qu'ils m'avaient offerte alors, et témoignée depuis; les députés devaient encore leur faire observer, que les longues guerres que j'avais eu à soutenir contre les Mexicains, m'avaient empêché de les visiter plus tôt, et que néanmoins je les avais toujours considérés comme mes amis, et comme les vassaux de Votre Majesté. Qu'ils pouvaient toujours compter sur ma bonne volonté, et que dans l'intention de la leur témoigner, je leur envoyais du monde pour les secourir, les aider dans tous leurs besoins, et pour peupler leur province. Sandoval, à la tête de ses troupes, exécuta de point

en point mes ordres ; mais loin de recevoir de ces peuples des marques de leur ancien attachement, il les trouva tous les armes à la main pour lui défendre l'entrée de leur pays. Il prit alors des mesures si prudentes, qu'il lui suffit de prendre de nuit une ville d'assaut, pour tout apaiser, pance qu'il eut le bonheur de faire prisonnière dans cette place, une femme qui exerçait par son ascendant sur les Caciques, un empire presque despotique dans ces contrées. En effet, elle fit appeler tous les principaux de la province ; elle leur fit promettre d'obéir à tout ce que nous exigerions d'eux, au nom de Votre Majesté, parce qu'elle-même en donnerait l'exemple. Sandoval marcha après cette soumission, le long du fleuve Guazacoalco, et s'arrêta à quatre lieues de son embouchure, dans l'endroit le plus favorable pour fonder une ville, qu'il appela le Saint-Esprit. Il y resta quelques jours, pour y bien cimenter la paix, et continua sur-le-champ à soumettre plusieurs provinces voisines, telle que celle de Tabasco, arrosée par le fleuve de la Victoire, celles de Guéchula, de Chimalcan, de Guizattepeque, et quelques autres encore qui, pour leur petitesse, ne méritent pas d'être nommées. Les Indiens des pays plats furent distribués aux habitans de la ville qu'ils ont servis et servent encore avec exactitude et bonne volonté.

Voici ce qu'on lit à la fin du Prospectus de M. Lainé de Villévêque :

Extrait de la Lettre de M. BREMOND, parti du Havre le 27 novembre 1829, à bord du navire l'Amérique, capitaine Fourré,

A M. BESSON, correspondant de la colonie du Guazacoalco, boulevard du Temple, n° 29, à Paris.

Du *Minotican*, autrefois la *Fabrica*, le 2 février 1830.

Ma première lettre, mise à la poste de la Havane, nous a déjà porté tous les détails relatifs à notre traversée, qui a été des plus heureuses.

Nous voici enfin arrivés dans ce beau pays du Guazacoalco. La santé de tous les passagers, sans distinction de sexe, continue à être des plus satisfaisantes, malgré les désagrémens de notre position actuelle, occasionés par un événement fâcheux survenu à notre navire qui, par l'imprudence du pilote, n'a pu à propos, abattre dans le canal, et a touché en passant la barre du fleuve où il s'est ensablé.

Cet accident a forcé le capitaine à nous débarquer avec nos effets et marchandises à l'embouchure du fleuve, et ne lui a pas permis de remonter jusqu'à Minatitlan, d'où je vous écris en ce moment, enthousiasmé à la vue du plus beau pays

du monde. Gardez-vous, toutefois, de juger par l'accident survenu à notre navire, que l'entrée du fleuve et le fleuve lui-même soient mauvais; au contraire, rien n'est si beau et si majestueux. La barre tire au moins de quinze à dix-huit pieds d'eau, et depuis le fort de Terre-Neuve jusqu'à vingt lieues, le fleuve a constamment de vingt-cinq à trente pieds de profondeur.

Le lendemain nous avons reçu la visite de M. Giordan (chez qui nous sommes en ce moment); ce brave et digne homme s'est empressé de nous prodiguer tous les secours que son amitié et les localités ont pu lui permettre de se procurer.

Ayant omis de nous pourvoir, à notre départ de France, d'embarcations nécessaires, nous sommes aujourd'hui remontés à Minotican avec M. Giordan, pour fréter des pirogues indiennes, qui devront nous transporter sur nos propriétés, où nous nous empresserons de préparer les moyens de transports qui éviterons aux nouveaux arrivans les désagrémens que nous éprouvons..... Du reste, vos amis sont les plus heureux du monde, car ils se trouvent en ce moment dans un pays qui est plus que beau et d'une fertilité dont rien n'approche, couverts des choses les plus précieuses, telles que les bois les plus estimés en Europe. Mais ce qui surprend le plus, c'est l'abondance des vanilles, cochenilles, ambre, ananas, etc.; du coton qui croît dans l'état sauvage en si grande quantité, qu'on ne daigne même pas

le récolter ; du cacao et de l'indigo de qualité supérieure. Le maïs seul rend quatre cents pour un ; cela seul nous indique que le pays, entre des mains européennes, doit devenir le centre du commerce des deux mers. De la mer Pacifique au golfe du Mexique, on compte quarante-six lieues, dont la majeure partie est baignée par un fleuve trois fois grand comme la Seine, et le reste desservi par une route aboutissant à deux villes qui emploient à la parcourir plus de *dix mille* mulets.

Quant au Guazacoalco, je vous ai déjà dit qu'il était superbe, son cours se termine au fort de *Terre-Neuve*. En rencontrant le fleuve, on trouve à quatre lieues un petit village nommé Baragantclan (ville jadis connue sous le nom de Spiritu-Santo). Minotclan (d'où je vous écris), est un bourg plus considérable ; où l'on rencontre déjà des ressources assez nombreuses ; et des autorités qui nous ont fort bien reçus et paraissent très portées, ainsi que les habitants, pour les Français ; et comme tous nos soins vont tendre à la prospérité de leur patrie sans nous immiscer dans les affaires politiques, nous sommes assurés d'avance de toute protection. D'ici à la Concession, se rencontrent trois ou quatre petits hameaux qui sont encore peu habités ; mais à mesure que nous avançons, le pays se découvre à nos yeux plus beau et plus riche, et nul doute, je le répète, qu'en des mains laborieuses il ne présente de grandes ressources.

Si notre navire peut être remis à flots, il trouvera à se charger entièrement en productions du Guazacoalco. Il en sera de même pour les premiers qui se présenteront; et ce sera un bonheur pour eux comme pour nous s'ils ne se font pas attendre; car il ne manque ici que des bras pour faire rendre à cette terre vierge les trésors contenus en son sein. Veuillez donc ne mettre aucun retard dans l'envoi d'ouvriers en tout genre, et avec du courage tout ira bien.

Votre ami,

F. BREMOND.

P. S. On fait grâce de divers détails qui paraîtraient exagérés, s'ils n'étaient consignés dans la lettre d'un frère, tels par exemple, que les piastres sont aussi communes au Guazacoalco que les pièces de cinquante centimes en France; que les marchandises françaises y sont à des prix étonnans, etc.

Serait-il possible que M. Bremond eût écrit une pareille lettre?

Je suis bien sûr que lorsque je l'ai vu, si je lui en avais parlé, il l'aurait démentie.

(L'auteur.)

FIN DES NOTES DU PREMIER VOLUME.

Pour paraître dans les premiers jours de Février.

DI DIER

ou

LE BORGNE ET LE BOITEUX,

Par **ROLAND BAUCHERY,**

Deux Beaux Volumes in-8 ,

Chez **ROUX**, Éditeur, rue des Gravilliers, 34.

A l'apparition du *Bourreau du Roi*, tous les critiques se demandèrent comment on avait osé, après Walter-Scott, toucher au règne de Louis XI, et écrire sur son compère Tristan. La curiosité fit ouvrir le premier ouvrage de M. ROLAND BAUCHERY, et l'intérêt qu'on y trouva lui valut l'oubli de sa hardiesse. La critique même daigna s'apercevoir qu'il y avait dans ce livre des pages d'un mérite digne d'un grand maître, à côté d'autres d'une faiblesse à faire donner des pinsum à un élève. Tous prédirent un avenir heureux au nouveau débutant qui ne se fit pas attendre long-temps pour donner des nouvelles preuves de ce qu'il pouvait faire : ce fut alors que parut *la Napolitaine*. Il serait presque inutile de dire le succès que ce roman, intéressant sous tous les rapports, obtint dans Paris et les départemens ; deux éditions, l'une in-8°, l'autre in-12, furent épuisées en fort peu de temps. Une traduction en langue anglaise obtint la même vogue à Londres. *La Napolitaine*, à qui notre populaire Michel MASSON avait offert son immense appui, puisqu'il la décora d'une pré-

face historique, malgré plus d'une année de publication, n'a pas vieilli pour les cabinets littéraires. Quelques mois suffisent pour l'existence de la plupart des productions nouvelles. *La Napolitaine* est aussi jeune, après ses quinze mois d'existence, que dans sa première vogue. A ce titre, l'auteur va joindre un nouvel ouvrage qui achèvera de le placer au rang de nos romanciers du premier ordre: *Didier*, que nous annonçons, ne sera pas seulement un roman fait à plaisir, ce sera un bon livre, œuvre bien rare par le temps qui court, époque où le suicide règne dans toutes nos publications. Depuis quinze mois, M. Roland BAUCHERY consacre ses jours et ses veilles à cet œuvre médité dans le secret du cabinet, et avec la conscience et le cœur d'un homme qui se dévoue pour ouvrir une route nouvelle à la littérature égarée par les faiseurs de romans fantastiques. A la grâce et à l'éclat de l'école nouvelle, l'auteur joint les pensées, les plus pures et les plus vraies des amis de la véritable humanité; il a su avec des figures, aucunement exceptionnelles, construire un drame attachant et palpitant d'intérêt: deux destinées bien différentes, quoique échappées d'une même source, sont aux prises et offrent des exemples frappans à qui voudra les suivre. Deux jeunes filles nées de l'adultère, l'une avec sa vertu que l'on a guidée, l'autre avec ses vices que l'on a encouragés, sont aux prises, et excitent les émotions les plus vraies et les plus fortes. Pourtant il n'y a dans *Didier*, ni traitres, ni poison, ni poignards. Pas une figure repoussante, se sont tous personnages que l'on voudrait connaître, qui se groupent, se lient, se heurtent au milieu de scènes que l'intérieur seul peut fournir. Presque toutes les parties de ce livre ont obtenues un succès à la lecture devant nos célébrités littéraires. Tant d'élémens de succès sont contenus dans cet ouvrage; tant d'heureuses prédictions ont été faites sur sa destinée, que nous allons l'offrir avec plaisir au public, persuadés qu'il fera la gloire de l'auteur et celle de l'éditeur, qui ne la place pour lui que dans le choix des ouvrages qu'il se promet d'offrir aux amateurs de la bonne littérature.

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE DE PREVOT.

En Vente :

LE BOURREAU DU ROI ,

Par Roland BAUCHERY ,

1 vol. in-8°, prix : 7 fr. 50 c.

Du même :

LA NAPOLITAINE ,

1 vol. in-8° (épuisé).

3^e édition , 3 vol. in-12, prix : 9 francs.

LA SOEUR DE CHARITÉ ,

ROMAN DE MOEURS ,

3 vol. in-12, prix : 9 francs.

JEAN GALEAS ,

Par Arthur FLEURY , 1 vol. in-8°, prix : 2 francs.

SANS CELA ! ELLE SERAIT MA FEMME ,

Par Félix SERVAN , 2 vol. in-8°, prix : 15 fr.

JEAN LE PRÉCURSEUR ,

Par Édouard PRIMARD , brochure in-8°, prix : 75 c.

Du même :

LES NUITS D'UN CHARTREUX ,

1 vol. in-8°, prix : 7 fr. 50 c.

MON VOYAGE AU MEXIQUE ,

ou

LE COLON DE GUAZACOALCO ,

Par Pierre CHARPENNE , 2 vol. in-8°, vignettes de Gavarni
et Porret , prix : 15 francs.

Sous Presse :

LA FILLE D'UNE FILLE,

Par Roland BAUCHERY, auteur du *Bourreau du Roi*,
de *la Napolitaine* et de *Didier, ou le Borgne et le Bot-*
teux, 1 vol. in-8°.

MARIA JOUBERT,

Par Félix SERVAN, 2 vol. in-8°.

Du même :

UNE VOIX QUI SE PERD,

POÉSIES NOUVELLES,

1 vol. in-8° orné de 6 vignettes.

NOTRE-DAME DE PONTOISE,

Par Arthur FLEURY, 2 vol. in-8°.

LA CONFESSION D'UN HOMME DU MONDE,

Par Édouard PRIMARD, 2 vol. in-8°.

LE PARTI LE PLUS SAGE,

HISTOIRE DE LA VIE RÉELLE,

Par Auguste POURRAT, 2 vol. in-8°.

MOEURS DE L'ÉPOQUE,

1^{re} série, *la Queue du Diable* ;

2^e série, *Plus de Maris*.

BAGNES, PRISONS ET CRIMINELS,

Par APPERT, 3 vol. in-8°.

UNE LARME ET UN SOURIR,

Par M^{me} la duchesse D***, 2 vol. in-8°.

University of California
SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
305 De Neve Drive - Parking Lot 17 • Box 951388
LOS ANGELES, CALIFORNIA 90095-1388


Return this material to the library from which it was borrowed.

NOV 01 2004

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



A 000 059 529 8

The image shows the front cover of an old book. The cover is decorated with a traditional marbled paper pattern, often called a 'stone' or 'shell' pattern, featuring large, irregular, organic shapes in shades of brown, tan, and black. The spine of the book is visible on the right side, bound in a dark, worn material. A small, light blue rectangular label is affixed to the spine, containing the text 'Univer', 'Sou', and 'Li' on three separate lines. The overall appearance is that of a well-used, antique volume.

Univer
Sou
Li